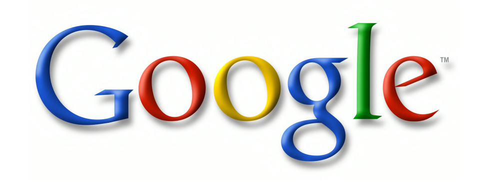
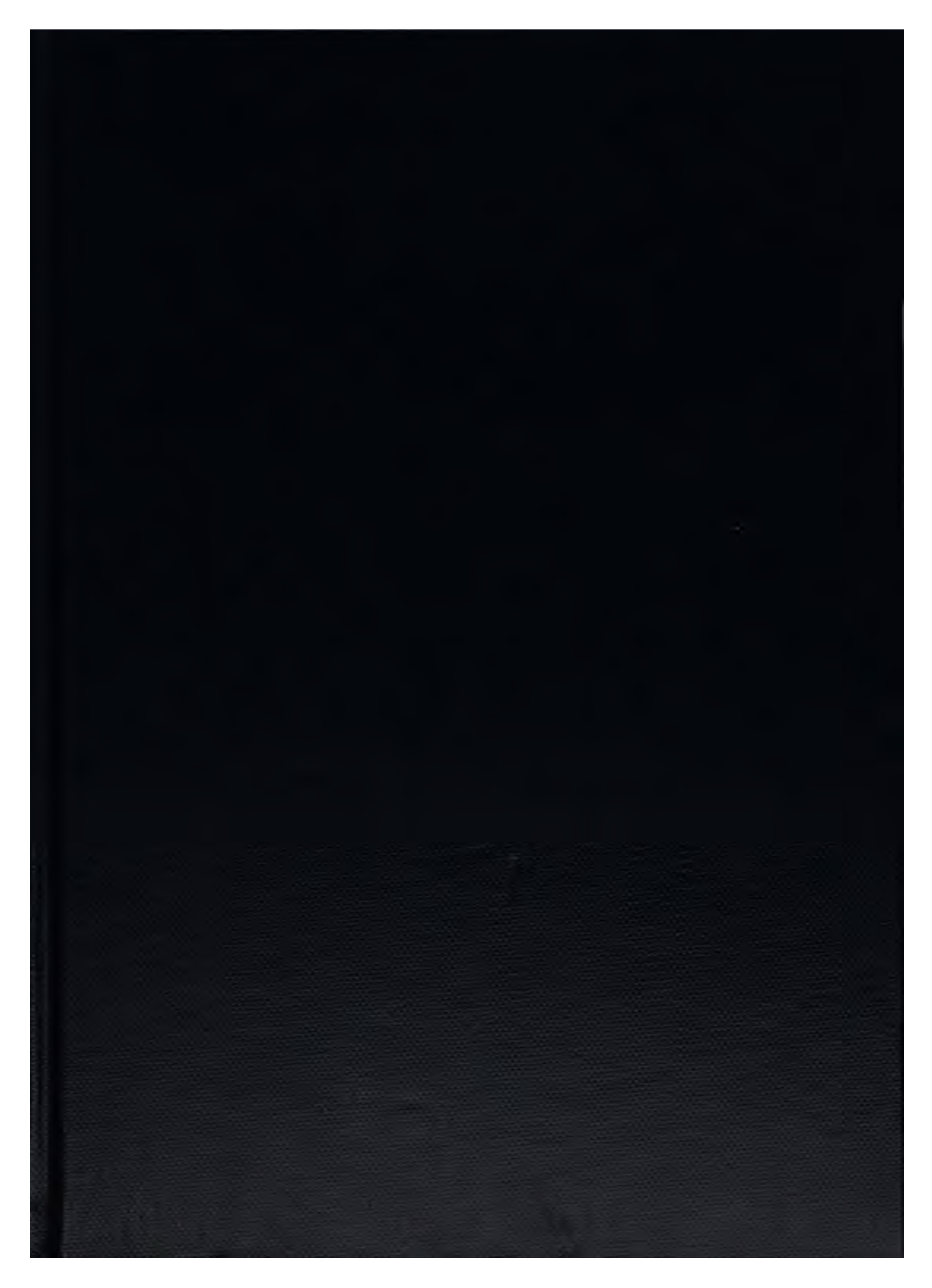





VE RI
TAS







LE

PREMIER MISSIONNAIRE CATHOLIQUE

DU JAPON

AU XIXME SIÈCLE



Mgr Théodore-Augustin Forcade, évêque d'Aix.

LE
PREMIER MISSIONNAIRE CATHOLIQUE
DU JAPON
AU XIXme SIÈCLE

PAR

Mgr Théodore-Augustin FORCADE
Archevêque d'Aix

Extrait des *Missions catholiques*



LYON
Aux Bureaux des *MISSIONS CATHOLIQUES*
6, RUE D'AUVERGNE, 6

1885

LYON. — IMPRIMERIE MOUGIN-RUSAND, RUE STELLA, 3.

INTRODUCTION

C'était en 1844, l'Angleterre venait d'humilier le Céleste Empire; et ses armes victorieuses avaient contraint le *Fils du Ciel* de lui ouvrir plusieurs de ses ports et de lui reconnaître le droit d'importer avec l'opium la dépravation et la ruine dont le funeste narcotique est le principe. Les circonstances étaient favorables pour assurer à la France la liberté de son commerce et de ses croyances. Le gouvernement de Louis Philippe chargea de cette mission M. de Lagrenée, son ministre plénipotentiaire, et l'amiral Cécille eut l'ordre d'appuyer les négociations, en faisant avec sa division navale une démonstration qui, d'après ses instructions, ne devait pas cesser d'être pacifique.

Tandis que M. de Lagrenée négociait avec le gouvernement chinois et en obtenait un traité favorable tout à la fois à notre commerce et à notre sainte religion, l'amiral Cécille profitait de l'occasion favorable et cherchait à entrer en relations et à conclure, si c'était possible, avec l'Annam, la Corée, le Japon et le royaume de Lieou-kieou des traités qui, dans sa pensée, ouvriraient ces pays au commerce et à la civilisation de la France.

Dans ce but, l'amiral résolut de visiter ces diverses contrées, mais il ne put exécuter de suite son projet. Retenu lui-même en Chine durant les négociations de M. de Lagrenée, il détacha de sa division la corvette l'*Alcmène*, commandée par le capitaine de vaisseau Fornier-Duplan, et l'envoya reconnaître les îles Lieou-kieou. Sur la demande qu'il en fit au procureur général des Missions Étrangères, un jeune missionnaire, nouvellement arrivé d'Europe,

M. Forcade, et un catéchiste chinois, Augustin Ko, que l'amiral venait de tirer des prisons de Canton où il était détenu pour la foi, prirent passage à bord en qualité d'interprètes, et dans le but de se fixer aux îles Lieou-kieou, pour de là passer au Japon si les circonstances le permettaient. Ce fut ce missionnaire et ce catéchiste qui eurent, les premiers, la gloire de commencer ce grand travail de la résurrection de l'Église du Japon.

L'*Alcmène* mit à la voile le 3 avril, et, après vingt-cinq jours de navigation, arriva heureusement en vue des îles Lieou-kieou. Nous reproduisons la partie la plus intéressante du journal de M. Forcade (1) où nous trouvons, consignés jour par jour, les détails de son séjour dans ces îles et des premières relations de la France avec les Japonais.

Rien n'est plus capable de nous donner une idée des préjugés qui existaient alors chez ce peuple et de son aversion pour les étrangers, en même temps que de ses coutumes et de ses mœurs. Quelqu'un qui ne connaîtrait les Japonais que par ce qu'il en voit aujourd'hui, et qui jugerait du passé par le présent, se tromperait étrangement. En quelques années, cette nation a marché à pas de géant dans ce qu'il est d'usage d'appeler le progrès moderne, et son engouement actuel pour la civilisation européenne n'a d'égal que l'horreur qu'elle lui inspirait dans le passé. A ce point de vue, le journal de Mgr Forcade est doublement intéressant, c'est une page de l'histoire et, pour ainsi dire, de l'archéologie d'un peuple qui n'est plus.

(1) Mgr Forcade occupe aujourd'hui le siège d'Aix, et c'est avec l'autorisation du vénérable archevêque que nous publions le précieux document en question.

LE PREMIER MISSIONNAIRE DU JAPON

AU XIXme SIÈCLE

I

Arrivée de M. Forcade a Lieou-Kieou. — Entrevue avec le gouverneur de Nafa.

28 avril 1844. Fête du patronage de Saint Joseph. – Le temps s'est remis au beau, le soleil se lève brillant, nous sommes favorisés par la brise. Dès que le jour paraît, nous nous dirigeons vers la baie de Nafa. Chemin faisant, nous remarquons plusieurs fois des insulaires qui nous observent de la côte ; nous rencontrons aussi des bateaux de pêcheurs, nous passons près d'eux, mais aucun ne nous accoste.

Enfin, à neuf heures précises, nous sommes en rade et nous laissons tomber l'ancre. Les voiles ne sont pas encore entièrement pliées qu'un bateau nous aborde. Il nous amène le fameux Aniah, que nous a déjà fait connaître *Dumont d'Urville*, et un autre mandarin qui prend le pas sur lui, quoiqu'ils portent tous deux le même bonnet et le

même costume : quatre officiers subalternes les accompagnent ; deux d'entre eux, les interprètes sans doute, *écorchent* tant bien que mal un peu d'anglais. Ces six personnages portent des vêtements qui diffèrent peu de ceux des Japonais : ils parlent et entendent fort bien le chinois-mandarin, quoique entre eux ils se servent d'une autre langue qui nous paraît fort douce à l'oreille.

Le commandant les reçoit dans ses appartements ; seul avec Augustin j'assiste à l'entrevue. Il est inutile de donner ici la réponse aux questions : « D'où venez-vous ? Qui êtes-vous ? » et autres semblables. Nous leur demandons à notre tour leurs titres et qualités, et, comme ils se disent seulement les employés du gouverneur, M. Duplan réclame une audience de ce haut personnage pour lui faire connaître lui-même le but de son voyage. Ils ont alors manifesté le désir d'avoir par écrit les noms, titres et qualités du commandant, de votre serviteur et d'Augustin, le nom du bâtiment, ses dimensions, le nombre de ses canons et autres choses insignifiantes. Le tout a été écrit par Augustin. La séance s'est terminée par une collation que le commandant leur a fait servir et à laquelle ils ont fait honneur. Puis, après avoir conversé amicalement avec nous pendant près d'une heure, nos visiteurs, qui ont bien la meilleure figure qu'on puisse imaginer, ont regagné leur embarcation et repris le chemin de leur cité.

Remarquons-le cependant, sous une apparente bonhomie, ils se montrent d'une extrême réserve sur tout ce qui concerne leur pays. Je leur ai demandé plusieurs fois quelle était la langue qu'ils parlaient entre eux, si c'était une langue propre à leur île ou la langue japonaise, et jamais je n'ai pu obtenir de réponse. Tantôt ils feignaient de ne pas comprendre, tantôt ils donnaient une réponse qui ne concordait en aucune manière avec la question. Augustin leur ayant demandé, de son côté, où demeurait leur roi, ils ont paru tout interdits ; et, après s'être concertés d'un air inquiet, ils ont fini par ne donner aucune réponse.

Entre cinq et six heures du soir, les officiers subalternes reviennent avec trois embarcations ; ils apportent de l'eau, du bois, des poules, du *Saki*, liqueur fermentée du pays, des œufs et d'autres provisions, avec une lettre du gouverneur pour le commandant.

Prosterné aux pieds de l'excellent M. Fornier-Duplan, il lui offre tout ce que nous venons d'énumérer, et lui accorde pour demain l'audience demandée. Dès que le jour paraîtra, un pilote doit se rendre à bord pour conduire la corvette à un meilleur mouillage que celui où nous sommes actuellement ; après quoi aura lieu la solennelle audience.

Pendant qu'on décharge les provisions apportées, les bateliers circulent librement dans le navire ; ils se montrent gais et aimables à ravir, ils ont généralement l'air intelligent. Les mandarins descendent au carré où les officiers les régalent. Augustin les y accompagne afin de les faire jaser, et ces messieurs ne se retirent qu'à la nuit tombante.

Je n'ajoute rien sur la ville de Nafa, sur les jonques assez nombreuses qui sont au mouillage ; je veux mieux voir et m'informer encore avant d'en parler.

En montant sur le pont pour faire ma prière, je remarque une chose assez singulière et dont je ne puis imaginer, pour le moment, aucune explication. Tandis qu'un village, situé à la pointe nord de la baie, paraît illuminé, comme la rue de Rivoli ou le passage d'Orléans à Paris, on ne voit pas briller le bout d'une chandelle dans la ville de Nafa.

29 avril. — Dès le matin, comme on l'avait promis, nous arrivent à bord deux pilotes conduits par des officiers subalternes. On nous change de mouillage, on nous met plus à l'abri dans la baie ; mais en même temps on a le talent de nous conduire aussi loin que possible de la ville, pour nous rapprocher du village, si brillamment illuminé hier au soir. On prétend sans doute nous le faire prendre pour la capitale. C'est aussi dans ce village qu'a

lieu aujourd'hui notre entrevue avec le gouverneur de la ville. Aidé de notes prises au crayon pendant la séance même, je vais tâcher d'en rendre compte, et j'espère le pouvoir faire avec l'exactitude la plus minutieuse.

Vers une heure de l'après-midi (c'était l'heure convenue), deux de nos canots parfaitement équipés nous conduisent à terre. Le commandant est accompagné de son second, du chirurgien-major et de plusieurs autres officiers, tous en demi-tenue; Augustin et moi, nous portons nos meilleurs habits européens, sans aucun insigne distinctif. Trois mandarins à bonnet jaune avec quelques autres officiers d'un rang inférieur nous attendaient sur le rivage; autour d'eux se pressait une foule nombreuse qui ne paraissait généralement composée que d'hommes de la dernière classe.

A peine avions-nous fait quelques pas sur la plage que déjà nous étions rendus au lieu de l'entrevue. Un homme, vêtu d'une robe de soie bleuâtre, couvert d'un bonnet violet, dans une tenue propre, mais qui n'annonçait pas le luxe, y parut aussitôt pour nous recevoir. Il semblait avoir soixante ans et avait une figure respectable. On nous dit que c'était le gouverneur.

Maintenant, qu'on s'imagine, si l'on veut, dans un enclos assez vaste, mais mal tenu, et entouré de mauvais murs, une espèce de masure en bois; qu'on en couvre le plancher de simples nattes, qu'on en décore les murailles de deux ou trois magots peints sur papier bleu, et l'on aura une idée passable du palais où nous entrons. C'est, du reste, évidemment à dessein qu'on nous reçoit dans ce lieu misérable. Les gens de *Lieou-Kieou* visent, avant toutes choses, à se faire passer pour pauvres et très pauvres aux yeux des étrangers.

Quoi qu'il en soit, nous allons essayer d'entrer en matière. Le commandant, m'ayant à sa droite et son lieutenant à sa gauche, s'est assis au fond de la salle, à l'ouverture d'une sorte d'alcôve, sur une planche élevée au-dessus de terre d'un demi-pied environ. Les officiers français, les manda-

rins et le gouverneur lui-même sont accroupis sur le sol et nous voilà en solennelle séance diplomatique :

Le Commandant :

Avant de parler, il désigne le mandarin à bonnet violet qui est allé se poster à l'autre bout de la salle, de manière à ce qu'on ne puisse réciproquement s'entendre.

— « Ce mandarin est-il le gouverneur de Nafa ? »

— « Oui. »

— « Le gouverneur voudrait-il se rapprocher de moi, afin que je puisse communiquer plus aisément avec lui ? »

— « Tout à l'heure. »

Cependant on fait circuler du thé, des pipes et du tabac. Le service est fait par de robustes gaillards couverts de bonnets rouges, mais qui ne paraissent être que des domestiques ou des satellites. Ils sont bien une douzaine.

Enfin, leur service est fini et ils se retirent.

Le Commandant :

— « Maintenant le mandarin voudrait-il se rapprocher ? »

— « Le gouverneur ne comprend pas la langue chinoise, vous ne pouvez communiquer avec lui. »

— « Il y a ici des interprètes qui savent le chinois et qui parlent aussi sans doute la langue de leur pays. Nous pouvons communiquer par leur moyen. Pourquoi le gouverneur s'est-il déplacé pour nous ? Nous pouvions aller le trouver dans sa propre maison, à Nafa. »

— « Vous êtes dans la ville de Nafa, dans la maison du gouverneur. »

— « Mais non, nous n'y sommes pas : la ville n'est pas ici, elle est là-bas. »

— « C'est aussi la maison du gouverneur. »

— « Ce n'est certainement pas ici son séjour habituel ; je demande pourquoi il s'est donné la peine de se déplacer. »

— « C'est pour vous faire plus d'honneur. »

— « Vous êtes bien honnête, » répond le commandant d'un air peu convaincu.

Il continue :

« Depuis deux cents ans les Empereurs de France et de Chine ayant été perpétuellement amis, notre Empereur (1) a toujours envoyé quelques bâtiments de guerre en Chine; mais les relations entre les deux empires s'étant accrues, maintenant il envoie de plus nombreux navires. Il a donné l'ordre aux commandants de ces bâtiments de visiter les contrées voisines, pour voir si leurs rois ne voudraient pas recevoir son alliance et ouvrir avec lui des relations commerciales. Il fait d'ailleurs savoir qu'il n'entre aucunement dans ses intentions de vexer en quelque manière que ce soit les peuples étrangers; qu'il sera, au contraire, toujours disposé à défendre les lois de l'équité; qu'il prêterait même secours au faible contre le fort, si la justice le voulait ainsi... Voilà pourquoi moi, Fornier-Duplan, capitaine de vaisseau, j'ai relâché dans votre île; je n'ai pas d'autre but que celui d'offrir à votre Roi l'amitié de notre Empereur. »

— « Nous sommes déjà les amis de votre Empereur; vous voyez que nous vous recevons bien, et nous ne demandons pas mieux que de vous fournir tout ce dont vous avez besoin. Quant au commerce, notre pays est petit; il est pauvre, il n'a rien à échanger contre vos objets européens qui sont tous comme autant de pierres précieuses. »

Cette réponse est donnée par un interprète du pays. Cet homme paraît fort intelligent, nous l'avons déjà vu deux fois à bord; d'après toutes ses allures, nous nous accordons à le considérer comme un grand personnage déguisé. Il répond comme de lui-même, sans dire mot au gouverneur...

Le commandant reprend :

— « Ce n'est pas votre réponse que nous vous demandons, c'est celle du gouverneur. Traduisez-lui donc ce que nous vous disons; donnez-nous sa réponse et non la vôtre. »

(1) On était alors sous le règne de Louis-Philippe; mais, en Chine et dans les pays voisins, les autorités françaises lui donnaient le titre d'Empereur pour qu'il ne parût pas inférieur au Souverain du Céleste Empire.

— « Le gouverneur ne comprend pas le chinois. »

— « Mais, vous, vous le comprenez et vous parlez sans doute aussi la langue de votre pays ; communiquez donc nos paroles. »

— « Le gouverneur ne parle pas le chinois, mais il en lit les caractères ; il faut lui faire vos demandes par écrit, après cela il vous répondra. Moi, je craindrais de lui mal traduire vos paroles. »

— « Comme il paraît très probable que vous ne pourrez me donner une réponse sans réflexion préalable ; comme, d'un autre côté, nous ne devons rester que peu de jours ici, je vous avertis que, dans quelques mois, viendra un plus grand bâtiment, amenant le commandant supérieur de tous les navires français qui sont dans ces mers. C'est à ce haut personnage qu'il faudra donner votre réponse. »

— « Écrivons tout cela. »

L'annonce de la prochaine arrivée de la *Cléopâtre* (1) paraît, du reste, les flatter assez peu. Sur ces entrefaites apparaissent pour la seconde fois les officiers à bonnet rouge, portant de jolies petites tables chargées de friandises. Bonsoir la politique !

— « Mais je n'ai pas fini, s'écrie le commandant, j'ai encore quelque chose à dire. »

Pas de réponse, mais le gouverneur impassible vient se placer devant la table du commandant, tandis que les mandarins à bonnet jaune se partagent avec notre état-major les autres tables. On mange, à l'aide de bâtonnets chinois, leurs pâtisseries et leurs ragoûts qui sont, en vérité, très proprement servis et que nous ne trouvons pas du tout désagréables.

Le commandant, après un laps de temps convenable :

— « Cela suffit, j'ai encore d'autres choses à vous dire. Le commandant supérieur devant avoir, comme moi, besoin d'interprètes auprès de vous, m'a donné l'ordre de laisser dans votre île le premier interprète impérial, nommé For-

(1) Nom de la frégate sur laquelle l'amiral Cécille avait arboré son pavillon.

cade, et l'autre interprète d'un rang inférieur. Je vous prie d'en avoir le plus grand soin et de leur fournir toutes les choses nécessaires à la vie. Ils vous paieront, du reste, toutes leurs dépenses et se soumettront aux lois de votre royaume.

Sensation profonde, l'émotion est peinte sur les figures.

— « Ne dites point de telles choses publiquement. »

— « Devant mes officiers, c'est sans inconvénient; si vous avez autour de vous des gens qui vous gênent, libre à vous de les faire sortir, »

On fait éloigner, en effet, un assez bon nombre de curieux postés autour de la salle largement ouverte.

Cette opération faite, nous répétons les mêmes paroles :

— « Ecrivez ceci, écrivez ceci. »

Cependant l'émotion paraît toujours croissante parmi les mandarins. Dominés par la crainte, ils n'osent dirent non ; mais au fond de leur âme ils en ont bien envie.

— « Selon vos désirs, reprend le commandant, demain on vous donnera le tout par écrit; puis vous répondrez à loisir... Je rends grâces au gouverneur pour ses générosités d'hier à mon égard; mais, comme il me faudra une plus grande quantité de vivres frais, je le prie de vouloir bien me désigner un homme honnête qui pourra me fournir à juste prix de l'eau, des bœufs, des moutons, des porcs, etc... Mon intention est de payer toutes choses. C'est l'usage des Français d'en user ainsi avec les nations étrangères.

— « On vous donnera tout ce dont vous aurez besoin ; mais ce que vous demandez est de trop peu de valeur pour que nous recevions votre argent; notre royaume, quoique pauvre, peut vous en faire présent. »

— « J'ai 140 hommes d'équipage : un bœuf par jour nous suffirait à peine; nous ne pouvons vous imposer une aussi lourde charge que celle de nous nourrir. Si nous ne payons pas, nous serons très embarrassés, nous n'oserons par délicatesse vous demander les choses qui nous seraient nécessaires. »

— « Ne craignez pas de demander, ces choses sont de peu de valeur. »

— « Je veux absolument payer; encore une fois, nos usages l'exigent. »

— « Et nos usages, à nous, défendent de recevoir de l'argent. Au reste, prenez toujours; écrivez et nous verrons plus tard. »

— « Un coup de vent ayant brisé une pièce de bois de notre navire, nous voudrions en acheter une autre. »

— « Nous pouvons facilement vous fournir cette pièce de bois, et vous n'aurez pas besoin de la payer. »

— « Nous voulons la payer. »

— « On vous la donnera; nous verrons après; il nous faudrait connaître votre mesure française. »

Je présente un mètre; on se le passe de main en main, il paraît faire l'admiration générale.

— « Pourrions-nous avoir une peinture de cette pièce? »

Le commandant la dessine au crayon; on leur passe le dessin. Cette affaire est pour eux plus claire que les autres.

— « Je demande pour tous mes officiers, ajouta le commandant, la permission d'aller se promener dans la campagne et dans la ville même de Nafa. »

— « Ils pourront aller se promener sur le rivage, dans cette partie de l'île où nous sommes, mais ils ne devront point aller en ville. »

— « Pourquoi n'iraient-ils pas en ville ? »

— « C'est plus agréable de se promener hors de la ville. »

Quelque mauvaise que soit cette réponse, le commandant ne juge pas à propos d'insister.

— « C'est après-demain la fête de notre Empereur. Or, c'est la coutume, en un tel jour, de pavoiser et de tirer à midi 21 coups de canons, chargés à poudre seulement; je préviens le gouverneur de cet usage. S'il prévoit cependant que le bruit du canon puisse effrayer la population, nous nous en abstiendrons. J'invite aussi pour ce jour-là le gouverneur

à dîner avec un mandarin, le premier de ceux qui viennent après lui. Le dîner sera à quatre heures. »

— « On peut tirer le canon, nous désirons même l'entendre. Le gouverneur accepte avec reconnaissance l'invitation à dîner. »

— « Quand les officiers iront à terre, ne pourront-ils pas chasser?

— « Oui, pourvu qu'ils ne se servent pas de fusils. »

— « Pourquoi donc? et avec quoi voulez-vous qu'ils chassent? »

— « Le bruit du fusil pourrait faire peur au peuple: on pourrait aussi tuer quelqu'un »

— « Le bruit du canon vous fait plaisir et vous avez peur du bruit du fusil! Soyez tranquilles, on ne tuera personne. A qui faudra-t-il remettre l'écrit que vous avez demandé? »

— « On viendra le chercher à bord. »

Il est environ trois heures lorsque la séance est levée.

29 avril 1844. — Notre premier soin, au sortir de l'audience, fut de circuler dans l'enclos où nous nous trouvions. Il nous a paru triste et assez mal tenu. A l'extrémité, faisant face à la porte, se trouve un petit bâtiment sur pilotis, passablement délabré et de mesquine apparence; il était fermé et nous n'avons pas demandé qu'on nous l'ouvrît. On nous a dit que c'était un temple des *Cami* (1). Le gouverneur était encore là quand nous sommes sortis. Il avait attendu, dit-on, *pour nous faire honneur*!

Le commandant désirant faire avec nous une petite promenade, nous avons d'abord tourné à gauche en suivant le rivage de la mer. La foule que nous avions vue au moment de notre débarquement, nous précédait, nous suivait, nous environnait de toutes parts: mais son attitude était respectueuse et elle gardait un profond silence dont nous étions singulièrement étonnés. Que si, parfois, certains *audacieux* se permettaient de nous approcher de trop près, des hom-

(1) Divinité chintoïste.

mes de police tombaient sur eux à grands coups de bambous, et les pauvres gens, sans mot dire, se retiraient aussitôt avec une docilité vraiment admirable.

Jusque là les choses allaient bien; mais, lorsque, bientôt après, nous écartant un peu du rivage, nous avons voulu faire seulement quelques pas dans l'intérieur, ce furent des objections et supplications à n'en plus finir: « N'allez pas par « là, nos femmes et nos enfants y sont, ils ont peur... passez « par ici, suivez ce sentier. » Bref, ces ennuyeux personnages, après nous avoir fait traverser un petit bosquet, eurent l'habileté de nous ramener, en quelques minutes, précisément au point d'où nous étions partis. Ennuyé et fatigué, le commandant a jugé que le mieux pour nous était de regagner nos canots, et à quatre heures moins dix minutes, nous étions de retour à bord.

Tel est le récit fidèle de la première entrevue, je l'ai lu à Augustin, je l'ai lu au commandant, et l'un et l'autre l'ont trouvé d'une exactitude parfaite.

30 avril. — Dès le matin, quelques-uns de nos officiers se rendent à terre, se dirigeant sur divers points, avec la volonté de n'user d'aucune violence, mais d'avancer résolument, partout où bon leur semblera, sans excepter la ville même de Nafa. Pour ne pas compromettre imprudemment mon futur ministère, je leur laisse faire cette utile mais délicate expérience et je reste à bord, attendant les résultats.

Il est à peine trois heures quand nous reviennent deux ou trois des aventureux promeneurs. Comme hier, les petits mandarins ont voulu les empêcher de quitter le rivage; mais, sans s'inquiéter des prières, des protestations, des prostrations, ils n'en ont pas moins continué paisiblement leur chemin. Le simple peuple, loin d'avoir un air hostile ou craintif, paraissait, au contraire, enchanté de les voir. Il cherchait tous les moyens de les aborder, de leur faire des politesses; il n'y avait que d'épouvantables coups de bambous qui fussent capables de les éloigner.

Vers midi, trois des petits mandarins de la ville arrivent à bord. Parmi eux, se trouve le petit interprète, nommé *Ikaradziki*, qu'on rencontre toujours et partout et qui décide seul toutes les questions. Ils se donnent comme envoyés par le gouverneur pour chercher l'écrit qui leur a été promis hier et pour nous demander ce que nous voulons en fait de provisions; mais leur premier but est évidemment de se plaindre des officiers en promenade qui se sont permis de s'avancer dans l'intérieur des terres et de la ville. On leur remet l'écrit avec la note des provisions; quant au principal chef de la requête, on leur répond : « qu'il « est déraisonnable et impossible d'assujettir les officiers « à ne se promener qu'au soleil, sur le rivage; qu'en consé- « quence, tant qu'ils n'auront fait aucun tort, ils iront où « bon leur semblera, sans que le commandant s'y oppose. »

— « Mais le peuple n'est pas accoutumé à voir des étrangers et il a peur. »

— « Cela n'est pas vrai; hier nous avons, au contraire, constaté que le peuple nous faisait le plus gracieux accueil. »

— « Mais les femmes et les enfants! »

— « S'ils ont peur de nous, qu'ils restent chez eux; nous n'irons pas enfoncer leurs portes. Encore une fois, nous ne voulons vous faire et nous ne vous ferons aucun mal; mais nous ne pouvons nous soumettre à vos exigences déplacées. Nous irons partout où il nous plaira, en dehors des maisons dans lesquelles nous n'avons pas la moindre intention de pénétrer. »

Pendant que cette conversation se tenait à bord, un officier s'embarquait sur un canot avec l'intention de remonter le cours d'une rivière qui traverse la ville. Il put y lire la satisfaction sur toutes les physionomies, mais il n'en eut pas moins à subir les protestations des petits mandarins qui le supplièrent vainement de ne pas continuer son excursion. A son retour il fut très étonné de voir son canot rempli de gâteaux, de sucreries et de provisions de toute espèce. Des hommes du peuple, en cachette des mandarins

lancés sur la piste de l'officier touriste, s'étaient jetés à l'eau pour prendre les matelots sur leurs épaules et les porter à terre. Ne pouvant y réussir au gré de leurs désirs, ils leur avaient apporté des friandises pour eux et leurs camarades.

Le soir, un peu avant la nuit, Ikaradziki et un bon vieux nous amenèrent un bœuf, des cochons, des chèvres et une magnifique pièce de bois. On les fit descendre au carré des officiers, et, comme ils n'avaient pas encore vu de Français, à ce qu'ils disaient, ils paraissaient avoir beaucoup de peine à nous distinguer des Anglais. Des cartes de France et d'Angleterre, mises sous leurs yeux, éclairèrent médiocrement la lanterne ; mais ce qui leur causa une véritable stupéfaction, ce fut une vue passablement exacte de Nafa, qu'on leur montra dans le voyage de *Dumont d'Urville*. Ils furent de plus en plus ébahis en reconnaissant, sur trois ou quatre autres lithographies, leurs costumes et jusqu'aux traits de leurs amis du vieux temps. Quand enfin on leur raconta les aventures d'Aniah avec les Européens et qu'on leur affirma que toute leur histoire était écrite dans ce livre, ils ne purent dissimuler leur profonde inquiétude.

II

NÉGOCIATIONS AVEC LES AUTORITÉS LOCALES. — SUCCÈS DE CES NÉGOCIATIONS. — M. FORCADE AUTORISÉ A SÉJOURNER A LIEOU-KIEOU.

1er mai. — Depuis mon départ de Macao, il ne m'a pas été possible d'offrir une seule fois le saint sacrifice de la messe. Aujourd'hui, fête des apôtres S. Philippe et S. Jacques et premier jour du cher mois de Marie, je veux à toute force me procurer cette consolation. Je prends mes mesures en conséquence et à cinq heures du matin je célèbre dans l'hôpital de la corvette. Après la messe, en exécution d'un vœu fait précédemment, je mets ma mission sous la protection spéciale du Saint Cœur de Marie, promettant que si jamais le christianisme s'établit de mon vivant à Lieou-kieou, je mettrai tout en œuvre pour obtenir du Saint-Siège que ces îles soient placées sous le patronage de ce Cœur immaculé (1).

La sainte messe célébrée, je me sens le désir bien naturel d'aller visiter un peu ces parages auxquels je venais de donner, autant qu'il dépendait de moi, une si bonne et si puissante patronne. L'expérience d'hier m'avait, d'ailleurs, suffisamment rassuré sur la possibilité et l'opportunité

(1) Le vœu du pieux missionnaire fut accompli. En 1862, M. Girard, supérieur de la mission du Japon, obtint du S.-Siège l'autorisation de célébrer la fête du très saint et immaculé Cœur de Marie, sous le rit double de première classe et avec octave.

d'une pareille entreprise. Je laisse Augustin à bord où il est nécessaire pour servir de truchement aux allants et venants, et, accompagné d'un officier, du chirurgien-major et d'un élève de marine, je me dirige vers Nafa.

En remontant la rivière, nous remarquons au moins quinze grandes jonques au mouillage ; elles sont toutes, à en juger par la chevelure des matelots, ou du pays, ou du Japon : pas ombre de Chinois. Nous passons devant un chantier de construction où de nombreux ouvriers travaillent activement à une jonque déjà très avancée. Enfin, après avoir circulé tout à loisir sur le cours de la rivière, agréablement distraits par la vue des curieux, accourus sur les deux rives pour nous regarder et par la poursuite d'un petit bateau de mandarin, qui ne put jamais nous atteindre, nous débarquons paisiblement sur le quai et nous renvoyons notre canot à bord.

Nous eûmes exactement la même histoire que l'officier de la veille : semblable accueil de la part des gens du peuple, semblable embarras pour les gens de la police, autant de sang-froid et d'aplomb de notre part. Du reste, pour mon compte, je tombai vraiment dans les mains d'un brave homme. A peine avais-je fait deux pas que, m'offrant son bras, il me dit :

« *On ne peut pas aller, on ne peut pas aller.* ».

Je lui réponds :

« *On peut aller* », et lui prenant le bras, me voilà en route.

A chaque instant, à chaque détour de rue, arrivait toujours le mot de la consigne : *On ne peut pas aller*, et je répondais non moins invariablement : *On peut aller*. Pendant trois heures, je le promenai ainsi, bras dessus bras dessous, dans la ville et à la campagne, par toutes les rues, par tous les chemins et, notez ceci, la pluie sur le dos, sans qu'un seul instant il ait perdu patience. Tout en répétant son refrain, il se montra constamment pour moi plein d'égards et d'attentions.

Au moment où il me quitta, je voulus, pour le récompenser de ses peines et aussi pour voir ce qu'il ferait, lui laisser en cadeau mon parapluie qu'il avait admiré et porté. Je ne pus jamais le lui faire accepter. Désireux cependant de lui prouver de quelque manière que j'étais content de ses services, je le recommandai à un mandarin qui paraissait être son supérieur, en disant simplement : « Cet homme est un excellent garçon et il a eu grand soin de moi. » Ce compliment si naturel parut embarrasser le pauvre malheureux, il semblait que je l'eusse compromis.

Au terme de cette course, je fis là, sans y penser et comme par hasard, une découverte qui peut être ne signifie rien, mais qui peut avoir aussi son importance. Pendant que j'étais debout, attendant le canot, à l'extrémité d'une jetée qui s'avance dans la baie et qui sert d'embarcadère, là même où l'on met le pied en débarquant, quelle ne fut pas ma stupéfaction, en remarquant, sur une assez large dalle, une croix latine parfaitement dessinée. Je la regardai plus d'une fois, croyant rêver; mais impossible de s'y méprendre. Je signalai la chose au docteur qui ne put, comme moi, y voir qu'une croix.

« Qu'est-ce que ce signe ? » demandai-je à deux ou trois mandarins qui nous accompagnaient et qui parlaient chinois. Ils parurent embarrassés et ne répondirent pas; seulement l'un d'eux passa légèrement le pied sur la pierre en suivant l'empreinte de la croix, et balbutia : « Je ne sais pas, cela ne signifie rien. » J'ajoutai : « N'est-ce pas le caractère *che* ? » (Ce caractère chinois, qui signifie *dix*, a la forme d'une croix.)

Ils parurent enchantés de l'interprétation et, me montrant leurs dix doigts, ils me témoignèrent avec empressement que j'avais bien deviné. Je crus prudent de paraître ajouter foi à cette explication ; mais, tout bien pesé, il me semble que ce pourrait bien être un vestige de l'usage qui existait au Japon, de faire fouler la croix aux pieds. Un des mandarins a pourtant dit à Augustin, contre toute vraisem-

blance, que, jamais à Lieou-Kieou, on n'a entendu parler de la religion des Européens. Quoi qu'il en soit, de retour à bord, le docteur ayant proposé d'aller enlever ou effacer cette croix, j'ai cru, pour beaucoup de raisons, devoir m'y opposer. Je pense que le mieux est de n'y voir que le caractère d'un chiffre, ainsi qu'on l'a dit, et de n'y pas faire attention.

Mais revenons à notre promenade. Nafa m'a semblé une assez grande ville; deux forts défendent l'entrée de la rivière, et ils seraient peut-être redoutables, s'ils n'étaient complètement désarmés. Les quais sont passablement établis; les rues sont généralement propres et bien alignées; mais les maisons, presque toutes en bois, n'ont qu'un rez-de-chaussée de la plus mesquine apparence. La seule chose qui leur donne quelque charme, c'est le petit jardin qui les entoure d'ordinaire. Je ne puis dire ce qu'elles sont à l'intérieur, nous n'avons pu entrer que dans l'une d'elles et ce n'était qu'une misérable cabane de très pauvres gens. Il y a une espèce de bazar assez considérable; seulement, grâce à la politique du gouvernement local, qui veut nous faire croire qu'il n'y a pas de commerce, toutes les boutiques sont hermétiquement fermées. Quoique les pagodes aient un peu plus d'apparence, il n'y a néanmoins à Nafa aucun édifice remarquable.

En sortant de Nafa, nous avons suivi, pendant une demi-lieue environ, une assez belle route pavée qui nous a conduits au village où nous avions eu notre première entrevue avec le gouverneur. Nous n'y avions réellement rien vu la première fois; les maisons, sans être magnifiques, y sont généralement mieux bâties qu'en ville; elles paraissent être presque toutes le séjour de l'opulence et de l'aristocratie.

Nous sommes enfin revenus à notre hôtel diplomatique de lundi dernier. Aujourd'hui, c'est le quartier général de l'interprète *factotum*, que nous appellerons désormais le *courrier de la cour*, car, selon toute apparence, c'est le titre

qui lui convient. Il avait là à ses ordres, sans compter les hommes, douze chevaux sellés-bridés. Nous recevons de lui un accueil que je n'appellerai pas très gracieux, mais assurément très empressé ; la pipe, le thé, les gâteaux nous sont offerts. Après quelques instants de repos, nous allons au rivage attendre notre canot.

A deux heures environ de l'après midi, arrivent à bord le gouverneur, trois mandarins à bonnet jaune et le *courrier de la cour* qui seul, comme de coutume, se charge de tout. Les illustres personnages sont salués de sept coups de canon. On les promène dans la batterie, on flatte agréablement leurs oreilles des sons discordants d'un vieil orgue de Barbarie ; on les bourre bon gré mal gré de mets européens jusqu'à ce que, rendant les armes, ils lèvent tous le camp sur la fin du second service. En vain nous leur disons que ce n'est pas encore fini : « *C'est assez, c'est assez* ! » et ils s'éclipsent prestement. A ce banquet, auquel tout l'état-major assistait, le brave M. Duplan avait eu l'attention de me placer entre le gouverneur et le *courrier de la cour*.

Celui-ci, que les officiers auraient bien voulu, pour plusieurs raisons, rendre loquace, était loin de se prêter à ce dessein. On avait beau porter la santé de notre auguste empereur et de son illustre roi, celle du gouverneur et de qui vous voudrez, il faisait semblant de boire, mais il ne buvait pas. De plus il savait fort bien utiliser son temps, honorant en apparence Augustin de ses confidence, lui faisant part de ses craintes, lui demandant ses conseils, etc. ; il visait surtout, comme on dit en France, à lui *tirer les vers du nez*. Augustin m'a tout rapporté plus tard.

2 mai. — Il m'est impossible de transcrire ici toute la conversation d'Augustin avec le diplomate de Lieou-Kieou. De concert avec le commandant, j'avais recommandé à mon fidèle serviteur, de ne plus cacher sa nationalité, mais de dire qu'il avait été confié aux officiers français (1) pour

(1) On se rappelle que ce fut grâce aux démarches de l'amiral Cécille qu'Augustin, détenu pour la foi dans les prisons de Canton, recouvra sa liberté.

leur servir d'interprète; que ceux-ci remarquaient avec peine la défiance dont ils étaient l'objet; qu'ils n'étaient animés d'aucune mauvaise intention..., qu'ils voulaient solder toutes leurs dépenses, comme ils le devaient en toute justice..., que, d'autres navires devant venir prochainement, le commandant avait l'ordre de laisser dans le pays deux interprètes pour se perfectionner dans l'étude de la langue, et qu'il était rigoureusement obligé d'exécuter cet ordre, etc., etc.

L'occasion de mettre ces instructions à profit ne s'est pas fait attendre. Le *courrier de la cour* arrive dans la matinée; il a avec Augustin une très longue conversation à laquelle, bien entendu, je n'assiste pas. Je ne sais pas encore ce qui s'est passé, mais je tiens des témoins de la scène que les deux interlocuteurs paraissaient très animés et grandement préoccupés. Mon pauvre Augustin est tellement ému qu'il est incapable de me raconter les détails de l'entrevue. Il faut lui laisser le temps de se calmer. En tout cas, il paraît que les chefs des Lieou-Kieou font une opposition très vive à mon séjour dans l'île.

3 mai. — Dès le matin, j'interroge Augustin sur la conversation qu'il a eue hier avec le *courrier de la cour*. Tout s'est passé comme je l'avais prévu; on veut absolument m'empêcher de demeurer dans le pays.

J'apprends de plus qu'il y aura aujourd'hui à la bonzerie de l'entrevue une grande réunion de mandarins pour terminer l'affaire. Il paraît qu'on désire que je m'y rende, mais sans avoir trop l'air d'y aller à dessein; il faudrait par exemple que j'entrasse là sous prétexte de me reposer un moment.

Après avoir consulté le commandant sur ce sujet, je me décide à m'acheminer avec Augustin vers le rendez-vous indiqué. Nous partons tous deux après le déjeuner. Chemin faisant, je pense à la fête du jour et, portant sur moi un reliquaire de la vraie croix, je prie de tout mon cœur Celui qui mourut pour nous sur ce bois sacré, de daigner l'exal-

ter au milieu de ces contrées, où son image n'est connue que pour être foulée aux pieds.

La pluie qui tombe au moment où je descends à terre, me fournit un excellent prétexte d'entrer dans la bonzerie. J'y trouve bien, outre les mandarins, une centaine d'hommes réunis. Le *courrier de la cour* nous reçoit et nous entreprend; il ne peut comprendre pourquoi je tiens tant à rester; ma persistance dans mon dessein paraît l'inquiéter, je dirai même le terrifier au-delà de toute expression. Les autres mandarins partagent les mêmes appréhensions. J'essaie de leur persuader par tous les moyens qu'ils n'ont rien à craindre de moi, je mets tout en œuvre pour les disposer à me garder; je finis par leur dire d'un air assez ému, et je l'étais en effet : « Vous ne savez pas pourquoi je veux rester avec vous! Je ne viens pas pour vous perdre, mais pour vous sauver. J'espère vous le prouver plus tard. Ah! si vous le saviez, au lieu de chercher à m'éloigner de vous, vous me demanderiez avec les plus vives instances de ne pas vous quitter! Ce que je vous dis est très vrai et je ne mens pas, je le jure devant le Dieu que je sers!... »

Ceci paraît faire quelque impression sur eux, je ne puis toutefois obtenir une réponse définitive. Ils me disent seulement que la décision me sera transmise par écrit ce soir même; qu'ils me la remettraient séance tenante, si ce n'était manquer aux convenances. Le reste de la séance se passe en conversation insignifiante.

Pendant que nous étions ainsi devisant de choses et d'autres, tout à coup on vient offrir des présents à Augustin et à moi. C'était pour chacun dix éventails, deux petits rouleaux de toile peinte, une rame de papier, une pipe et une blague. Je refusai d'abord, disant que, puisqu'ils ne voulaient rien recevoir de nous, je ne pouvais décemment rien accepter d'eux. Mais enfin ils me firent tant d'instances, ils se montrèrent si contristés de ce refus que je crus devoir prendre ce qu'ils nous offraient; ce n'était pas la peine de se fâcher pour si peu. Je disposai de ces objets en faveur

des officiers de la corvette, afin de leur témoigner ma gratitude des bons soins qu'ils ont eus pour moi.

A cette première scène en succède une autre plus solennelle encore. Le gouverneur à bonnet violet arrive entouré de son état-major et me remet avec la réponse promise toute sorte de petits cadeaux pour le commandant. Il faut noter cependant que tout ce qui nous est donné est plus grossier que ce que nous voyons tous les jours sur le dos ou entre les mains des gens. Ceci dénote l'intention de nous prouver de plus en plus que le pays est très pauvre, qu'il n'a aucun produit remarquable et, partant, qu'il ne peut être avantageux de s'y établir ou d'y faire le commerce.

Il ne me restait plus qu'à retourner à bord; mais, le canot tardant à venir, les mandarins imaginèrent, pour charmer leurs loisirs et les miens, de me demander si je ne savais pas jouer du violon. (Quelque bateau européen leur aura sans doute laissé cet instrument de musique). Sur ma réponse négative :

— « Mais, au moins, vous savez chanter. Chantez-nous donc quelques airs de votre pays. »

J'y consens, quoique je sois un piètre chantre, et, dans cette maison vouée au démon, j'entonne successivement le *Magnificat*, le *Stabat*, etc., et je termine par le *Te Deum*. Ces pauvres gens semblaient trouver ces chants admirables ; dès que je m'arrêtais, ils me priaient de continuer : je n'ai pu cesser que lorsque je fus à bout de forces.

« Ce doit être beau, disaient-ils, c'est bien dommage que nous ne puissions pas comprendre ! »

A mon tour, croyant devoir répondre à leur politesse, je les priai de me faire entendre aussi les chants de leur patrie. Ils le firent aussitôt de la meilleure grâce du monde. Je ne dirai pas ce que valent ces chants, je n'y connais rien. Ils terminèrent par une chanson en chinois, à laquelle ils nous prièrent de faire tout particulièrement attention. Je n'en compris pas un mot; mais, d'après ce que m'a dit Augustin, en voici à peu près le sens :

« Pour venir à Lieou-kieou la route est difficile ; pour y rester, c'est plus difficile encore. Comment quitter son pays quand il est beau, pour venir dans une pauvre contrée ? etc. »

On ne pouvait pas me dire : *Allez-vous-en*, d'une manière plus aimable.

De retour à bord, nous ouvrons la fameuse dépêche, en voici la traduction :

« L'ordre d'un grand Empire étant à craindre, nous prions qu'on daigne recevoir l'hommage du petit royaume. Nous demandons, en conséquence, qu'on nous fasse la miséricorde de ne pas établir le commerce.

« D'après le rapport du gouverneur de la ville de Nafa, nommé Chang-Léang-Pi, un grand commandant français a ordonné de faire amitié et d'établir le commerce avec le royaume de Lieou-Kieou, puis de donner réponse après beaucoup de réflexions. Il est tout à fait conforme à la raison que nous fassions connaître les motifs de cette réponse.

« Or, en réfléchissant humblement en nous-mêmes sur la volonté où vous êtes de faire le commerce, nous avons pensé qu'elle ne partait pas d'une autre source que de l'amitié. Mais notre royaume est un pays de très petite importance : ses îles sont stériles, elles ne produisent qu'un peu de riz ; elles n'ont ni or, ni argent, ni cuivre, ni fer. Le peuple tout entier peut à peine subvenir à sa nourriture quotidienne : il manque généralement d'ustensiles. Or, de toute antiquité, nous échangeons le riz et les autres productions de notre royaume avec les îles voisines et c'est ainsi que nous subvenons un peu à nos besoins. Mais survient-il de la sécheresse ou des orages, alors il y a une grande disette de produits, et nous ne pouvons faire le commerce avec ces îles, comme nous le voudrions. Que si maintenant nous faisons le commerce avec votre royaume, il est vrai que notre royaume n'y suffira pas.

« D'un autre côté, notre royaume reçoit toujours de l'empire chinois la dignité royale, quoique la couronne y soit héréditaire, et il paie tribut à la dynastie régnante. Or, tout ce qui est de grande importance, nous ne le décidons pas de nous-mêmes. C'est pourquoi dans les années 1803, 1827 et 1832, les royaumes *mongiali* (j'ignore de quelle nation il s'agit), *iamilikami* (américain), *inlgiti* (anglais) voulant établir le commerce, nous leur avons donné la même réponse et en même temps nous les avons priés de nous excuser.



« Nous prions donc le grand commandant d'examiner avec soin nos véritables motifs, de nous faire l'insigne grâce d'avoir pitié de nous et de nous dispenser de l'alliance et du commerce. Nous le conjurons de vouloir bien, à son retour dans sa patrie, se faire notre intercesseur auprès de l'Empereur et nous obtenir ce que nous demandons, et alors tous les mandarins et les grands du royaume allumant des bâtonnets, nous lui rendrons un culte immortel.

« Du règne de Tao-Kouan, la 21e année, le 16e jour de la 3e lune (4 mai 1841).

« Le gouverneur général de Chang-Lang, ville de premier ordre, au royaume de Lieou-Kieou.

« HIANG-NENG-PAO. »

« Le grand capitaine veut que deux interprètes soient laissés à terre. Nous avons examiné. Or, jamais auparavant des hommes d'un pays étranger n'étaient descendus à terre pour y rester. Et parce que le pays est malsain, nous craignons beaucoup que ces deux hommes, en restant, ne contractent quelque infirmité, par suite de la mauvaise température. C'est un grand inconvénient, nous prions qu'on y fasse attention.

La réponse à la question qui me concerne n'est, dans ses expressions, ni un oui, ni un non. Je crois cependant qu'on s'attend parfaitement à ce que nous la prenions pour un oui. C'est selon toute apparence, par crainte soit du Japon, soit de la Chine, soit même de ces deux empires à la fois, qu'ils ont répondu en ces termes vagues et qu'ils n'ont mis la chose qu'en *post-scriptum*.

4 mai. — Nous répondons à la lettre d'hier dans les termes suivants (1) :

« Le capitaine de vaisseau, Fornier-Duplan, etc...

« J'ai reçu votre lettre en date... je l'ai lue avec attention, j'ai reçu aussi vos présents ; c'est pourquoi je vous rends grâces.

« Vous avez pensé avec raison que la proposition d'établir le commerce ne venait pas d'une autre source que de notre amitié pour vous. Pour que le commerce s'établisse entre deux nations, il faut qu'il y ait avantage pour l'une et pour l'autre et qu'elles y consentent toutes deux. Ceci est conforme à la justice et nous ne voulons en aucune manière enfreindre ses lois.

(1) Le texte de cette réponse est en chinois.

« C'est pourquoi je ferai savoir à notre Empereur que vous ne pouvez pas faire le commerce avec nous et je le prierai de daigner accepter vos excuses ; je lui dirai aussi que vous nous avez fait un très bon accueil, que vous avez subvenu à nos besoins avec une générosité sans exemple, ne voulant accepter aucun argent pour nos dépenses. Et je suis assuré que S. M. ordonnera à tous les capitaines de ses navires de vous traiter avec bienveillance et amitié.

« Je suis heureux que vous n'ayez pas refusé de recevoir les deux interprètes ; car, comme j'avais reçu l'ordre de les laisser dans votre pays, j'aurais été contraint malgré votre refus, de les laisser également, et le chagrin que je vous aurais alors causé, m'en aurait fait beaucoup à moi-même. Pour les observations que vous faites par rapport au climat, à la crainte où vous êtes que la santé de ces deux hommes ne se trouve dérangée, elles témoignent de votre bon cœur. Mais vous saurez que les Français, quand ils ont reçu un ordre, l'exécutent même au péril de leur vie. Ainsi, je les débarquerai demain avec leurs effets, en les recommandant de nouveau à vos bons soins. Je partirai après-demain si, comme je l'espère, le temps me le permet. »

Le commandant a la bonté de porter lui-même cette lettre à la maison de l'entrevue, il me permet de l'accompagner. Chemin faisant, nous visitons l'intérieur d'une jonque. La réception qui nous est faite à Po-tsang est excellente. On se résigne à me garder avec Augustin ; on nous prie seulement, pour le cas où, malgré les meilleurs traitements, nous viendrions à tomber malades et même à mourir, de laisser aux chefs une lettre de recommandation afin que la France ne leur demande pas compte de notre disparition. Le survivant, en cas de mort de l'un des deux, fera la chose pour le défunt ; si lui-même se voit atteint par la maladie, il s'empressera de remplir ce devoir pour lui-même, dès que le mal commencera à prendre un caractère sérieux. Nous le promettons. — Le temps ne me permet pas d'entrer dans de plus longs détails.

5 mai. — Les petits mandarins viennent à bord pour faire leurs adieux. On ne peut leur faire accepter l'argent des vivres qu'ils ont fournis à l'équipage pendant huit jours ; on a même beaucoup de peine à leur faire recevoir

une longue-vue et quelques bagatelles qu'on veut absolument leur laisser. Se trouvant seuls quelques instants avec Augustin et moi, ils prennent le ciel à témoin qu'ils nous traiteront toujours en frères et en amis. Ils nous prient de la manière la plus touchante de ne pas leur vouloir du mal; ils me conjurent en particulier de soutenir leurs intérêts auprès des grands chefs français. Inutile de donner ici la réponse, elle n'est pas difficile à deviner.

Je n'opère pas aujourd'hui mon débarquement, ce sera pour demain matin.

III

Installation de M. Forcade. — Son séjour aux îles Lieou-Kieou. — Surveillance et tracasseries dont il est l'objet.

Le 6 mai, dans la matinée, M. Forcade et Augustin firent leurs adieux au brave commandant de l'*Alcmène* et à son état-major et descendirent à terre. Une grande foule les attendait sur le rivage. Les officiers qui accompagnaient le missionnaire ne purent se défendre d'une émotion bien naturelle, lorsqu'il leur fallut se séparer d'un homme, leur compatriote, dont ils avaient apprécié les qualités et le dévouement et qu'ils laissaient seul, sans défense, sur une terre étrangère. Bien qu'ému lui-même, M. Forcade était soutenu par l'espérance de sauver quelques-unes de ces âmes qui lui étaient déjà si chères et celle de voir bientôt un ou plusieurs confrères venir partager ses travaux et ses souffrances. Cette double espérance ne fut pas réalisée : le missionnaire ne put travailler au salut de son peuple que par ses larmes et ses prières ; et, par suite de circonstances inattendues, il dut demeurer seul, pendant deux ans, avec son cher Augustin, dont la vertu et le dévouement ne se démentirent jamais.

Nous empruntons à une lettre de M. Forcade, en date du 12 août 1845, quelques détails sur son séjour à Lieou-Kieou, la manière dont il y fut traité et les obstacles qu'il y rencontra pour prêcher l'Évangile (1).

« Au moment de notre débarquement dans cette île, le 6 mai 1844, on nous conduisit tout droit à la bonzerie de Tu-maï (vrai nom de Po-tsung): c'était la demeure ou plutôt

(1) Cette lettre a paru dans les *Annales de la Propagation de la Foi* (an. 1846, p. 363).

l'honorable prison qu'on nous destinait ; nous n'avons pu l'éviter, et nous y sommes encore aujourd'hui.

« Nous trouvâmes là, outre une nombreuse garde postée dans tous les alentours, un fort joli cercle de petits mandarins, installés près de nous, dans l'unique but, nous dit-on, de charmer nos loisirs, et, de plus, je ne sais combien de domestiques.

« Les attentions ne nous manquèrent pas dans les premiers temps ; la nuit comme le jour nous ne pouvions nous moucher, cracher ou tousser, sans nous voir assaillis par une douzaine d'individus, qui, l'air effaré, venaient nous demander si nous nous pâmions. La table répondait à ce grand train de maison : le pays était censé épuiser ses produits pour nous sustenter; dans le fond, nous l'avons reconnu depuis, tout ce qu'on nous présentait alors avec tant d'étalage, n'était que fort peu de chose eu égard aux ressources indigènes. La pauvreté n'est pas si grande à Lieou-Kieou qu'on voudrait le faire croire. J'ai dit *nous* jusqu'ici, car bien que M. Duplan ait toujours présenté Augustin comme d'un rang très inférieur au mien, bien qu'il se soit lui-même toujours tenu vis-à-vis de moi à la distance convenable, on affectait, je ne sais pourquoi, de nous traiter sur un pied d'égalité absolue. Les choses ont changé depuis, et il y a longtemps que mon catéchiste et moi nous avons pris, aux yeux de tous, la place respective qui nous appartient.

« Quoi qu'il en soit, c'était l'espérance des maîtres de céans, qu'ébahi de tant d'éclat, nageant dans une telle abondance, il ne me resterait rien à désirer dans ce monde, et qu'ainsi, riant, mangeant et surtout dormant bien, j'attendrais patiemment qu'on vînt me reprendre sur ces rivages. Grande fut donc la stupeur de mon entourage, quand, paraissant plus qu'indifférent à tout ce carillon,je demandai, au bout de quelques jours, une audience, non pas du roi (je ne l'aurais jamais obtenue), mais pour le moins du gouverneur de la province. On mit tout en œuvre pour esquiver le coup, mais je tins ferme, et il fallut bien en passer par là.

« Ce fut à Tumaï, dans une maison que je crois être un collège, qu'eut lieu l'entrevue. J'aurais mieux aimé que ce fût à la capitale, dans le palais du gouverneur; on s'y refusa. Celui qu'on me donna pour ce personnage était un grand bel homme d'une quarantaine d'années, assez richement vêtu, et traînant après lui une nombreuse suite. Il avait de la dignité et il était d'une incroyable gravité. Pendant les deux ou trois heures que dura la conférence, raide comme un Fotoque (1) dans sa pagode, s'il desserra les dents ce ne fut que pour absorber les mets de l'indispensable dîner diplomatique. Cette importante fonction, il la remplissait à merveille. Un interprète, accrédité comme *courrier de la cour*, parlant, répondant, décidant et tranchant comme bon lui semblait, fit tous les autres frais de l'entrevue.

« Mon but, en demandant cette audience, n'avait été que d'entrer en matière et de me mettre en rapport avec les hautes autorités. C'était un résultat peu difficile à obtenir, et j'y parvins alors. A dater de cette entrevue, qui fut suivie d'une seconde un mois après, plusieurs lettres ont été écrites de part et d'autre, et bien des communications furent échangées de vive voix.

« Ce que je réclamais avant tout, c'était ma liberté : sans elle, que pouvais-je faire? Or, dans les commencements, je ne jouissais pas même d'une ombre d'indépendance. Je n'étais point libre à l'intérieur de ma maison, puisque j'avais nuit et jour, à mes côtés, cette foule importune de mandarins et de domestiques, dont je vous ai déjà entretenu; puisque je ne pouvais faire un pas qui ne fût suivi, un mouvement qui ne fût observé. Je n'étais point libre au dehors; car c'était à peine si l'on me permettait un peu d'exercice, au milieu du sable ou de la boue, sur le bord de la mer; et encore ne pouvais-je y aller seul, j'étais entouré de mes inévitables mandarins, précédé de satellites armés de bambous pour frapper le pauvre peuple et éloigner les passants, ce qui devait naturellement me rendre assez odieux.

(1) Idole bouddhique.

Prêtre et chef.

Un chef et ses deux filles.

CHEF DES ILES LIEOU-KIÉOU ET SA FEMME; TYPES D'INDIGÈNES.



« Après bien des difficultés, on consentit à m'abandonner, pour rester seul, la chambre où je couche dans la bonzerie et un petit jardin qui y est attenant.

« Quant à mes excursions au dehors, voici par quels procédés, peut-être un peu hasardeux, j'ai fini par obtenir aussi quelque amélioration. Voyant que je ne gagnais et ne gagnerais jamais rien par les voies diplomatiques, tout d'un coup, sans faire la moindre attention aux clameurs de ma suite, je me mis à circuler à mon aise partout où bon me semblait, sans toutefois m'écarter jamais des chemins de circulation publique.

« D'abord, on se contenta de crier, de mettre en jeu toutes sortes de petits moyens, usités dans le pays en pareille circonstance ; mais, quand on vit bien qu'on y perdait son temps, on résolut d'user de violence, et un beau jour, tandis qu'à un quart de lieue de ma bonzerie, je m'avançais paisiblement sur la grande route de *Nafa*, un mandarin me saisit des deux mains et m'empêcha de passer outre. Je demandai à cet homme s'il agissait au nom de l'autorité souveraine ; sur sa réponse affirmative, je rétrogradai et rentrai chez moi ; mais écrivant, dès le lendemain, au gouverneur, je le priai de me faire savoir pour quel délit, pour quel crime j'avais été arrêté comme un malfaiteur. Son Excellence me répondit que je n'étais coupable d'aucun délit, ni d'aucun crime ; mais qu'une loi de l'État défendait aux étrangers de se promener ailleurs que sur le rivage de la mer, et il me rappela que le commandant du navire qui m'avait amené avait promis que je me soumettrais aux lois du royaume. Je répliquai entre autres choses : que le commandant, en promettant soumission, de ma part, aux lois du pays, avait voulu dire que, devenu semblable aux autres particuliers, j'obéirais à toutes les lois justes qui les obligent, ce que je désirais de tout mon cœur ; mais qu'il n'avait certainement pas entendu parler d'une défense arbitraire, qui me plaçait en dehors du droit commun ;

défense que lui-même avait assez prouvé ne pas reconnaître, puisqu'il était allé se promener partout où il avait voulu.

« J'ajoutais en finissant : « Jusqu'à ce qu'il me soit dé-
« montré que j'ai tort, le gouverneur ne s'étonnera point,
« si, m'appuyant sur ma conscience, je ne déroge en aucune
« manière à ma conduite passée. » A cette note on ne répliqua rien, et dès lors je pus circuler à loisir sans subir de nouveau la moindre violence.

« Restait à me débarrasser des mandarins et des satellites. Pour y parvenir, voici à quel expédient j'eus recours. Plus ma suite était nombreuse, plus elle faisait tapage et frappait le pauvre peuple, plus aussi je marchais vite et j'allais loin. Quand on vit cela, on diminua peu à peu mon escorte, et aujourd'hui je ne suis plus accompagné, dans mes sorties et promenades ordinaires, que d'un ou de deux mandarins avec un seul domestique. On me laisse converser, chemin faisant, avec les passants qu'on ne chasse plus comme par le passé ; on m'invite même parfois à entrer, soit dans les bonzeries, soit dans les maisons particulières, pour y prendre le thé ou me reposer un instant. En un mot, bien que je sois loin d'être libre, puisqu'on ne me laisse jamais aller seul, mon esclavage est devenu pour moi, comme pour le public, un peu plus tolérable.

« Vous m'aviez recommandé, Monsieur et cher confrère (1), de prendre aussitôt que je le pourrais, l'habit du pays. Fidèle observateur de vos instructions, je n'ai point tardé à réclamer des indigènes l'honneur de porter leur costume. Vous croyez peut-être que ces braves gens, flattés de cette demande, se sont empressés d'y répondre ; pas du tout. Quelques instances que nous ayons faites, ils n'ont jamais voulu permettre, ni à Augustin, ni à moi, d'acheter ou de confectionner une de leurs robes. Tout ce

(1) Cette lettre est adressée au procureur des Missions-Étrangères à Macao, supérieur par intérim des îles Lieou-Kieou, par délégation des Vicaires apostoliques de Corée.

que j'ai pu adopter de l'équipement local, a été la chaussure, parce qu'il m'a suffi pour cela de mettre mes pieds nus dans une sorte de sandales aussi difficiles à décrire qu'incommodes à porter.

« La grande affaire était d'obtenir pour moi la liberté de prêcher notre sainte religion, et, pour les gens du pays, la liberté de l'embrasser. Sans cette permission authentiquement donnée, sans cette garantie pour le peuple que je crois dans un état d'oppression, il nous était bien difficile d'avoir quelques succès ; mais, cette concession une fois faite, j'avais lieu d'espérer qu'avec la grâce de Dieu, il y aurait bientôt des conversions et qu'elles seraient même assez nombreuses.

« Je n'ai point débuté par cette question en traitant avec les mandarins ; j'y suis venu cependant à la longue, et après l'avoir abordée, c'est celle que j'ai poursuivie avec le plus de persévérance. Ma première demande a été suivie d'un refus, mais si faiblement motivé qu'il ne m'a pas été difficile de revenir à la charge. Cette fois, la réponse du mandarin, quoique toujours négative, était mieux fondée en raisons. Il s'appuyait principalement sur ce motif, que, si la tolérance m'était accordée, d'une part, la Chine, dont on est tributaire, romprait tous ses rapports avec le royaume ; d'autre part, le Japon, qui seul fait ici le commerce, retirerait ses navires : double malheur d'où résulterait infailliblement la ruine du pays.

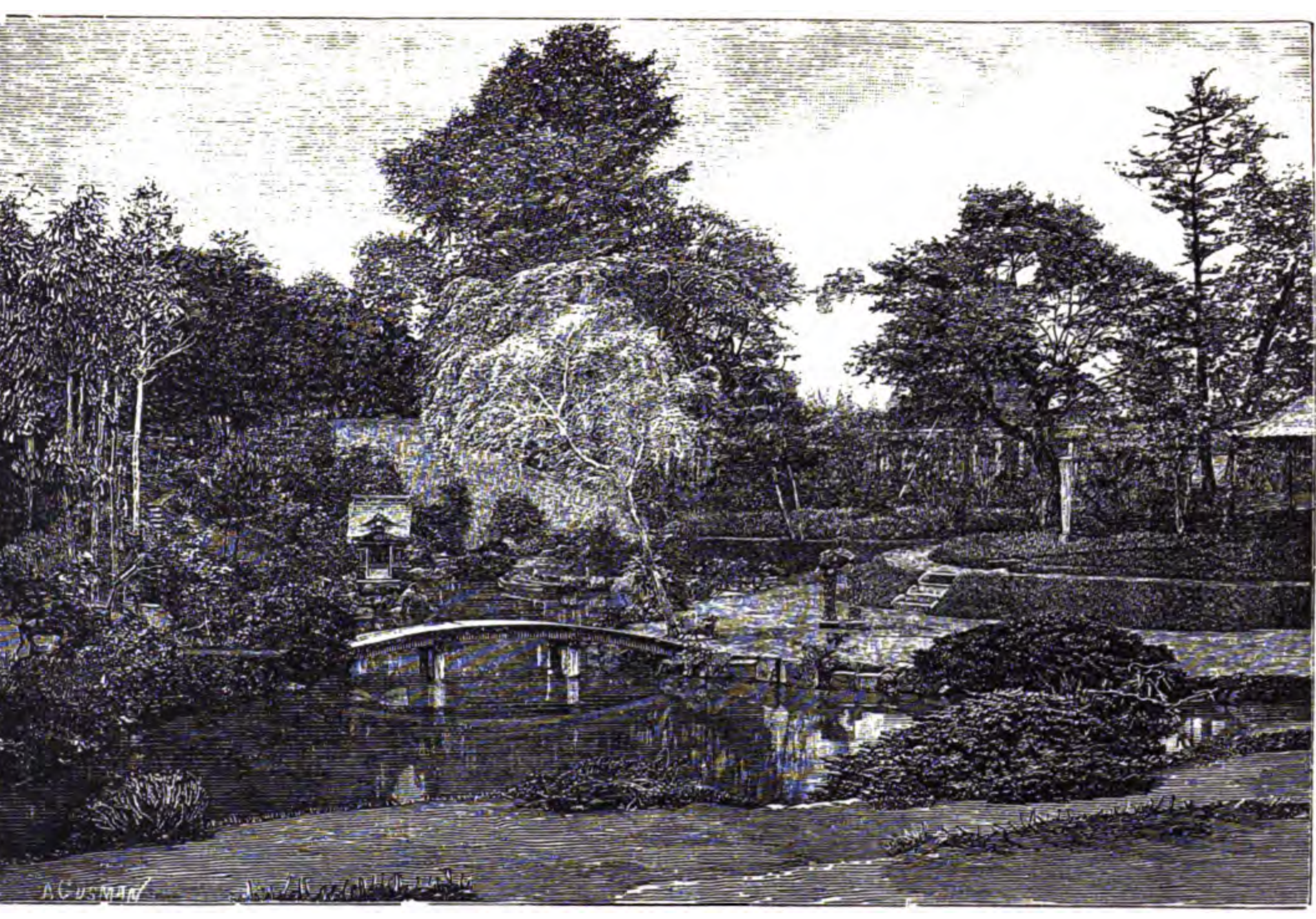
« Il fallait réduire ces appréhensions à leur juste valeur ; je répondis donc : 1° que je savais des royaumes tributaires de la Chine, le royaume annamite et celui de Siam, par exemple, qui avaient accordé le libre exercice de la religion, à des époques où elle était proscrite en Chine, sans que cet empire eût pour cela rejeté le tribut ou même fait entendre des plaintes ; 2° que, s'il s'agissait d'ouvrir le port de Nafa au commerce européen, le Japon, qui pourrait en souffrir, aurait sans doute quelque titre à faire des réclamations ; mais que, pour une question d'administration

intérieure et de simple police, je ne voyais pas en quoi cela regardait un État voisin, dont on prétend ne relever en aucune manière.

« Un autre point sur lequel, pour des raisons que je crois bonnes, je n'ai fait aucune demande formelle aux autorités, mais qui a été, dès les premiers jours, l'objet de toute mon application, c'est l'étude de la langue du pays, ou, si vous l'aimez mieux, de la langue japonaise. Je ne crois pas me tromper, en avançant que le même idiome, ou peu s'en faut, est à l'usage des deux peuples. Cette langue est la seule qu'on parle ici; le chinois n'est entendu que de quelques interprètes issus d'anciens émigrés du Fokien; encore ne s'en servent-ils jamais dans le commerce ordinaire de la vie.

« Je ne saurais vous redire tout ce qu'on a fait pour me rendre cette étude impossible. Non seulement on n'a jamais voulu me donner de leçons, ni me procurer aucun livre; mais on s'est même refusé longtemps à me faire connaître le nom des choses les plus simples quand je le demandais: souvent on se plaisait à me tromper sur le sens des expressions que j'avais saisies par hasard, ou bien on m'enseignait malicieusement des mots de la langue écrite, qui ne sont point usités dans le langage usuel.

« Cependant, par une grâce toute spéciale de Dieu, nos petits mandarins de la bonzerie ont, depuis sept à huit mois, changé subitement de dispositions à cet égard. L'un d'eux, surtout, qui semble m'avoir pris en amitié, m'a rendu et me rend encore de très grands services; il va même jusqu'à me dicter de petits dialogues qui me sont bien utiles, et qui ne le seront pas moins un jour à nos confrères. Bref, je me suis fait actuellement un dictionnaire de plus de dix mille mots; je puis à peu près tout entendre, et soutenir une conversation quelconque sans trop de difficulté. Ce matin, on m'a prié, à plusieurs reprises, de servir d'interprète auprès d'un capitaine anglais qui vient de relâcher à Nafa, et je me suis tiré d'affaire sans aucun embarras.



Jardin aux îles Lieou-Kieou.

« Voilà quelles ont été mes tentatives sur les points les plus importants : je vous en fais connaître les résultats aussi nettement que je le puis. En somme, nos affaires ne sont pas brillantes. Je résume la situation en trois mots : 1° je me trouve à cette heure prisonnier de fait, soit dans ma bonzerie où personne ne peut m'aborder sans l'autorisation et la surveillance des mandarins, soit au dehors de ma résidence, dont je ne puis m'écarter d'un pas sans être suivi. 2° Je suis en butte à l'opposition la plus formelle de l'autorité. Si elle ne me persécute pas ouvertement parce qu'elle ne l'ose point, elle ne néglige aucun moyen de me susciter en dessous toutes les petites vexations qu'elle peut imaginer. 3° Comme prédicateur de l'Évangile, je ne trouve pas dans la langue indigène des mots correspondants à nos dogmes, et je crains de les compromettre par un essai de traduction qui peut-être les défigurerait. Dans cet embarras, j'ai recours à vous ; tâchez de me trouver des livres de religion, de bons livres que les PP. Jésuites ont dû nécessairement écrire quand ils étaient au Japon : cherchez-les je ne sais où, mais enfin trouvez-les.

« Faut-il pourtant nous décourager? Oh! non. Dieu nous fasse la grâce de ne jamais perdre confiance! C'est Lui qui m'a envoyé dans ces îles, qui m'y a conservé jusqu'à ce jour et qui paraît vouloir m'y garder encore ; je mets en lui toute mon espérance, il ne m'abandonnera point. Peut-être jetterons-nous le filet pendant une longue nuit, sans rien prendre ; mais quand viendra l'heure du Seigneur, la pêche miraculeuse nous dédommagera bien de l'attente.

« Nous devons d'autant plus l'espérer, qu'ici le pauvre peuple est excellent. Il ne demande pas mieux que de me voir, de me parler et de m'entendre ; j'en ai plus d'une fois acquis la preuve.

« Ainsi, l'an dernier, j'étais sorti avec Augustin pour faire une promenade. Mes petits mandarins, qu'une longue course contrariait, trouvèrent que j'allais bien loin ; mais, leurs remontrances n'étant point accueillies, ils eurent

recours à un autre procédé, à une ruse de leur façon, employée souvent avec succès ; se donnant l'air de gens fatigués, harassés, ils semblaient n'avoir plus la force de mettre le pied l'un devant l'autre ; ils me suivaient en se traînant à distance et s'asseyaient à tout instant, persuadés que, selon ma coutume, je les attendrais, j'aurais pitié d'eux et rebrousserais chemin. Mais, ce jour là, fatigué à l'excès de leurs grimaces, et certain d'ailleurs que je n'avais rien à craindre, je double tout à coup le pas avec mon catéchiste, et bientôt une colline nous dérobe aux yeux de notre escorte.

« Elle ne sait plus où nous sommes ; pour la première fois, nous nous trouvons seuls. Profitant de l'occasion, nous nous avançons, par toute espèce de sentiers, jusqu'aux ruines d'une ville qui fut probablement autrefois la capitale du royaume du Sud. Partout sur les chemins, dans les hameaux, les paysans nous saluent et nous font politesse.

« Arrivé au terme de ma course, tandis qu'Augustin allait encore plus loin à la découverte, j'étais resté assis sur le haut d'une colline. Les villageois ne m'ont pas plus tôt aperçu, qu'ils quittent leurs champs et s'empressent autour de moi ; les uns m'offrent leur pipe, leur tabac, et vont me chercher du feu dans une maison isolée ; d'autres me parlent, m'interrogent, et, bien que j'aie beaucoup de peine à comprendre leur patois, j'engage comme je puis, la conversation avec eux. C'était la première fois qu'ils me voyaient ; ils ne pouvaient me connaître que par les calomnies semées partout contre moi, et jamais, selon toute apparence, aucun Européen n'avait paru chez eux ; cependant, nos premiers rapports étaient déjà ceux d'une mutuelle bienveillance. J'étais là depuis quelque temps et les choses allaient au mieux, quand tout à coup apparaît mon éternelle escorte. A sa vue, mes pauvres gens de céder le terrain et de se sauver effrayés dans toutes les directions.

« Une autre fois, je rencontrai, dans une de mes promenades, un bon villageois à qui j'adressai quelques mots et

qui m'amusa beaucoup par ses réponses, car c'était la simplicité même. Je dis à un petit mandarin qui m'accompagnait :

« — En vérité, voilà un brave homme ; sa franchise ne « sait rien dissimuler, on peut le croire sur parole. »

« Mon surveillant jugea que l'occasion était bonne pour me faire la leçon.

« — N'est-il pas vrai, dit-il à cet ingénu, que, quand le « maître s'en va partout dans vos villages, vous autres « paysans, vous avez grand'peur ? »

« Le ton sur lequel la question était faite, dictait clairement le sens de la réponse ; il n'y avait ni à se méprendre, ni à délibérer, le bonhomme n'hésita point non plus.

« — Oui, nous avons grand'peur ; mais je vais vous « dire : ce n'est point le maître européen que nous crai- « gnons, car nous savons bien qu'il ne nous fera pas de mal ; « mais c'est des mandarins et des satellites que nous « sommes effrayés. »

« Bien que ce ne fût pas précisément la réponse demandée et attendue, celle-ci était si vraie, empreinte de tant de bonne foi et si naïve dans ses termes, que mon jeune lettré ne put retenir un éclat de rire.

« Ces mandarins, quoiqu'ils soient ici comme partout des gens de la pire espèce, ces mandarins eux-mêmes ne sont pas tous mauvais ; il en est plusieurs qui entendraient facilement raison, s'il leur était permis de prêter l'oreille à la vérité. Dès les premiers temps de ma résidence à Lieou-Kieou, un de ceux qui étaient auprès de nous, et qui nous a toujours paru, du reste, un homme droit, capable et fort instruit pour un pays si peu avancé, ayant provoqué Augustin par ses questions, eut avec lui une petite conférence sur l'existence d'un Dieu créateur, sur le culte que nous devons lui rendre, etc. A peine eut-il entrevu nos vérités saintes, que, touché sans doute par la grâce et subitement frappé de la sublimité d'une doctrine qu'il entendait pour la première fois, il ne put déguiser son admiration. Ce ne fut point assez pour lui de l'exprimer par ses paroles,

il alla jusqu'à improviser une jolie pièce de vers chinois, où il vantait la science de mon catéchiste, et manifestait son désir de l'entendre tous les jours de sa vie.

Ce début me donnait les plus belles espérances. Malheureusement notre futur néophyte nous fut immédiatement enlevé, et nous ne l'avons jamais revu; peut-être a-t-il payé cher cette expression si franche de ses nobles sentiments? Daigne le Seigneur, dans sa miséricorde, lui tenir compte de cet hommage à la vérité, en découvrant à à ses yeux le divin flambeau de la foi dont la première lueur a fait sur son âme une si vive impression!

« Depuis ce triste incident, il n'y a plus eu moyen pour mon catéchiste, dans ses rapports avec les mandarins, de parler de religion. Toutes les fois que, d'une manière ou de l'autre, il a voulu amener la conversation sur ce chapitre, il a vu toutes les oreilles se fermer et ses auditeurs s'esquiver sous un prétexte quelconque. On ne dispute point, on ne conteste pas, on ne veut rien entendre. Ne croyez pas, cependant, que ce soit par indifférence ou par apathie qu'on agit de la sorte : cette conduite, je n'en doute pas, est dictée par des ordres qui partent de [illegible] (1). Quoi qu'il en soit, même aujourd'hui, je me flatte d'avoir parmi mes mandarins au moins un *demi-prosélyte* ; mais je crains fort qu'il ne soit déjà suspect à l'autorité et, par prudence, nous sommes obligés de nous montrer assez froids envers lui. Oh! si nous étions libres! Espérons en Dieu, et cela viendra... »

Après quelques détails sur les rapports du royaume de Lieou-Kieou avec le Japon, rapports que, par politique, les autorités du pays s'efforçaient de dissimuler, mais que trahissait la presque identité de langage, de coutumes, etc... M. [illegible], à l'aide de plusieurs documents historiques et de ses observations personnelles, dit quelque chose de la prédication de l'Évangile dans l'archipel, prédication qu'il regarde comme un fait très probable et il laisse entrevoir la possibilité de retrouver les vestiges [illegible] de cette prédication.

(1) Nom de la capitale du royaume.



VUE DE NAFA, CAPITALE DES ILES LIEOU-KIEOU.



« Je terminerai, ajoute-t-il, ces observations par l'anecdote suivante, qui est encore pour moi une énigme, bien que je me sois maintes fois creusé la tête pour l'éclaircir, Dans les commencements de notre séjour ici, Augustin avait pris l'habitude d'aller tous les soirs, à la nuit tombante, réciter son chapelet sur les bords de la mer qui baigne les murs de notre jardin ; il ne savait alors ni dire, ni entendre quatre mots de la langue, et, comme d'ailleurs, grâce aux postes établis près de nous, il ne pouvait s'éloigner sans qu'on s'en aperçût, on le laissait ordinairement seul.

« Or, le 2 octobre dernier, par un temps très obscur, tandis que tout était en émoi, par suite de la mort du prince royal arrivée dans la matinée, Augustin entend tout à coup comme le bruit d'un homme qui marchait dans l'eau. C'était un homme, en effet ; il parait devant lui, une rame à la main et parlant à demi-voix. Montrant du geste la bonzerie, il semble lui demander quelque renseignement avec beaucoup d'insistance. Mon catéchiste surpris, ne sachant ce qu'on lui veut et craignant que ce ne soit un malfaiteur, fait mine de se mettre en défense. L'inconnu s'éloigne alors, court porter, je ne sais où, sa rame, pour qu'elle ne soit plus un objet d'effroi, puis il revient en toute hâte et renouvelle salutations, génuflexions et prières.

« Cette mystérieuse entrevue durait depuis quatre ou cinq minutes, et Augustin n'y comprenait encore rien, quand deux jeunes gens du poste, attirés probablement par la voix émue des deux interlocuteurs, accoururent sur les lieux. Le solliciteur ne les a pas plus tôt aperçus qu'il se sauve du côté de la mer plus vite qu'il n'était venu. Un second personnage qu'Augustin n'avait pas d'abord remarqué, mais qui était resté près de là en observation, s'enfuit avec le premier, et tous deux, se jetant dans une barque, s'éloignent à force de rames.

« Là-dessus je me suis perdu et me perds encore en conjectures. Ces hommes ne seraient-ils pas des descen-

dants d'anciens chrétiens ?... Croyez-moi, si nous étions libres, nous découvririons peut-être ici bien des choses dont on ne se doute guère. Oh ! la liberté ! demandez bien pour nous à Dieu l'heureuse et sainte liberté ! »

IV

Arrivée et installation a Nafa d'un ministre protestant. — La Sabine dans les eaux de Lieou-Kieou. — M. Leturdu a bord, son débarquement, résultats de son apostolat sur le navire.— Relations du commandant Guérin avec le gouverneur de Nafa.— Le toast au roi de l'archipel. — Départ de la Sabine pour Port-Melville.

Le navire qui porta à Hong-Kong le lettre de M. Forcade était une frégate anglaise, la *Samarang*. Elle était arrivée en vue de Nafa le 19 juin 1845.

Il y avait alors plus de treize mois que M. Forcade résidait dans le pays. Depuis le départ de l'*Alcmène*, il avait vécu avec son fidèle Augustin dans l'isolement le plus complet, au milieu d'une population sympathique en apparence mais que la peur tenait éloignée de lui, sous la garde de mandarins sinon hostiles, du moins défiants et remplis de préjugés. A la vue de cette voile qu'un vent favorable conduisait rapidement au port, le cœur du missionnaire éprouva un moment de bonheur. Ne pouvant distinguer le pavillon, écrivait-il, j'aimais à me persuader que ce devait être un bâtiment français; mais toutes mes conjectures se trouvèrent en défaut, et j'appris le soir, de la manière la plus positive, que c'était une frégate anglaise. »

La déception dut être d'autant plus pénible que, parti de Hong-Kong à l'improviste et en secret, ce navire n'amenait à Lieou-kieou ni le confrère impatiemment attendu, ni les ressources nécessaires, pas même une lettre de famille ou des amis. Le commandant et les autres officiers témoignèrent cependant beaucoup de bienveillance au missionnaire et, à leur départ, ils voulurent bien

mettre à sa disposition l'argent qui lui était nécessaire. La *Samarang* demeura quelques jours seulement en rade de Nafa, d'où elle partit pour le Japon. Vers le milieu du mois d'août, elle revint à Lieou-Kieou où elle rencontra un autre navire de l'escadre anglaise, le *Royalist*, mais leur séjour fut très court et, dès le 20 août, les deux bâtiments levèrent l'ancre pour retourner à Hong-Kong.

Après le départ du vaisseau anglais, M. Forcade continua sa vie d'isolement, sous la surveillance de ses aimables geôliers. Les nouveaux efforts qu'il tenta pour se débarrasser de ces entraves, obtenir un peu de liberté et se procurer des livres et des maîtres capables de le diriger dans ses études de la langue, ces efforts n'eurent pas un meilleur résultat que les précédents. Il avait aussi demandé au ministre du royaume si, dans le cas où la Chine accorderait le libre exercice de notre sainte religion, les craintes alléguées ayant alors disparu, on lui permettrait enfin de la prêcher dans le royaume. On ne lui répondit que par des faux-fuyants et finalement la situation du missionnaire ne fut pas améliorée.

Cet état de choses dura jusqu'au mois d'avril 1846. Le journal de M. Forcade que nous reproduisons nous donne le récit des événements qui suivirent.

30 avril. — Une goëlette anglaise mouille dans la rade de Nafa, c'est le premier navire européen paraissant ici depuis le départ des deux frégates qui, l'an dernier, se sont chargées de mes lettres. Je ne tarde pas à me rendre à bord et j'y trouve un individu du nom de Bettelheim, qui me dit être envoyé à Lieou-Kieou en qualité de médecin par une Société philanthropique. Il a avec lui, outre de nombreux bagages, sa femme, deux petits enfants (le dernier n'a que 5 ou 6 mois), une bonne anglaise et un domestique chinois. Le soi-disant docteur (il paraît que c'est un ministre protestant) me reçoit bien, me donne quelques nouvelles de Chine et d'Europe, me fait en revanche une foule de questions sur le pays, m'offre ses services et au besoin jusqu'à sa bourse, me dit enfin qu'il est protestant, mais que, bien que nos idées religieuses ne soient pas tout à fait les mêmes, il espère cependant que nous nous verrons et que nous vivrons ensemble en bonne intelligence.

1er mai. — (2e anniversaire de la première messe dans cette mission et de sa consécration au Saint-Cœur de Marie).

Mon docteur d'hier descend à terre bon gré mal gré avec tout son personnel. L'autorité du pays, ne pouvant s'en débarrasser, l'installe dans une bonzerie à l'entrée de *Nafa*, on l'y surveille et l'y garde non moins bien que moi. Nous sommes à une bonne demi-lieue l'un de l'autre.

Au moment où cette affaire se passe, des voiles européennes apparaissent dans le nord, et à midi, bien que je ne puisse encore distinguer le pavillon, une salve d'artillerie pour la fête du roi Louis-Philippe m'apprend, à ma très grande satisfaction, que c'est bien certainement un bâtiment français. Le vent est contraire et la brise très faible; la marche du navire est d'une lenteur désespérante ; il est probable qu'il n'entrera pas aujourd'hui.

Cependant je remue ciel et terre pour me procurer une grande barque et aller rejoindre la corvette en vue avant son entrée dans le port; mais on se joue de moi une bonne partie du jour, et je ne peux partir que fort tard. Il est nuit close, depuis quelque temps déjà, et personne ne m'a vu venir, quand à mon cri de : *France* on met en panne. J'accoste, je monte à bord, je suis sur la *Sabine* ; un homme me saute au cou et me dit : « un ancien élève et maintenant un confrère!... »

C'était le cher M. Leturdu. Je reçois également du commandant et des officiers un excellent accueil ; mes lettres si longtemps attendues me sont remises, etc., etc.

Il y avait plus de deux ans que je n'avais vu de confrères, deux longues années que je vivais comme abandonné sur cette plage étrangère... Inutile et impossible de dire tout ce que j'éprouvai alors.

2 mai. — La *Sabine*, qui avait mouillé hier soir après mon arrivée à bord, appareille dès le matin, entre dans la rade, et vient jeter l'ancre près de la bonzerie que j'habite.

Un petit mandarin à bonnet jaune y arrive bientôt, et pose, selon l'usage du pays, les questions : — « D'où venez-vous ? — Quelle est la dimension du navire ? — De combien d'hommes se compose l'équipage ? etc. » On offre aussi quelques présents; mais le commandant ne les reçoit pas, et il fait bien.

La grande politique du pays vis-à-vis des Européens, est de leur offrir avec force salutations quelques présents de fort peu de valeur : 1° pour affecter vis-à-vis de l'étranger, à qui l'on semble offrir ce que l'on a de plus beau, une pauvreté qui est loin d'être aussi grande qu'on veut le dire ; 2° et surtout, pour se mettre à même de refuser, sans fâcher les gens, les choses utiles ou nécessaires, les seules pour lesquelles on vient chez eux.

Dans l'après-midi, le commandant va faire sa visite au gouverneur de *Nafa*, et je l'accompagne. On se met à lui redire toutes les belles histoires inventées depuis longtemps pour les Européens ; mais le digne capitaine déclare formellement qu'il ne s'agit point d'affaires avec lui, qu'il n'a aucune mission, qu'il vient tout simplement annoncer la prochaine arrivée de M. l'Amiral Cécille qui traitera les affaires. Cette déclaration paraît loin de faire plaisir, et grande est la peur de ces braves gens !

Nouveaux présents offerts, nouveau refus.

M. Guérin (1) obtient, sans trop de difficulté, ce que nul capitaine n'avait obtenu avant lui, le très important privilège de payer ses dépenses.

Dans la soirée, le médecin anglais vient me faire visite ; je le reçois poliment, mais sans lui faire grandes avances.

5 mai. — Je me mets en marche pour rendre à M. Bettelheim la visite qu'il m'a faite ; je le rencontre sur ma route ; il vient à l'audience du gouverneur général, dont il espère obtenir une maison. On ne veut pas lui amener de malades ; il se trouve fort mal dans la bonzerie où on l'a

(1) Commandant de la *Sabine*, qui plus tard, devenu contre-amiral, conclut un traité avec le gouvernement du Lieou-kieou.

bloqué, et, pour comble de malheur, la bonne qu'il avait avec lui n'ayant point osé débarquer, *Madame*, laissée seule avec ses deux enfants, est dans le plus grand embarras. — Vous en verrez bien d'autres, mon pauvre homme !

L'un de ces deux jours aussi, on m'abandonne entièrement la bonzerie que j'habite depuis deux ans, et dont je n'occupais qu'une seule pièce. Les petits mandarins quittent leur poste intérieur; le bonze emporte ses diables et leur train. Bon augure ! Qu'ils n'y reviennent jamais !

Ce résultat, grâce à la présence du pavillon français, ne m'a pas été difficile à obtenir. J'ai seulement fait observer au gouvernement que ma chambre était trop petite pour recevoir convenablement les officiers français qui venaient me faire visite, et que je priais en conséquence qu'on voulût bien me concéder toute la maison.

A la première réquisition on s'est empressé de faire évacuer la place.

6 mai. — Aujourd'hui, comme tous ces jours-ci, les officiers vont se promener de tous côtés, jusque dans la ville, jusqu'auprès du palais du roi. On ne les en empêche point; on ne leur dit rien; on leur loue, on leur prête même des chevaux toutes les fois qu'ils en demandent. Cela ne se passait pas ainsi pour les officiers de l'*Alcmène;* les choses ont bien changé depuis deux ans. Les récentes nouvelles de Chine y sont, je crois, pour beaucoup, si ce n'est pas pour tout.

7 mai. — Au moment où je finis mon déjeuner, le gouverneur général de *Choui* arrive avec un nombreux et bruyant cortège à la porte de ma bonzerie. Son Excellence n'entre pas, mais elle m'envoie par deux ou trois de ses suivants une invitation à dîner pour le jour même. On ajoute que ce sera en compagnie du commandant de la corvette. L'invitation n'étant pas encore faite au commandant, je réponds qu'il n'est pas convenable que j'accepte avant lui et sans savoir ce qu'il fera, qu'on commence donc par l'inviter; quand il aura pris une décision à cet égard,

je verrai ce que j'aurai à faire pour mon propre compte. Le gouverneur me fait alors prier de le suivre à bord pour y servir d'interprète. Ne trouvant pas fort à propos d'aller me mettre à la suite de ce singulier personnage, parmi ses scribes et ses satellites, je réponds qu'il a été convenu, entre le commandant et moi, qu'on m'enverrait chercher par un canot du bord, toutes les fois qu'on aurait besoin de moi. J'attendrai l'arrivée de ce canot. Sur ce, le grand mandarin descend au quai, monte dans sa barque et se dirige vers la *Sabine*. Le commandant, qui ne l'attendait pas, était allé se promener en rade; l'officier de quart qui ignore la condition du visiteur et qui n'entend rien à son beau langage, ne lui fait pas grand honneur. On s'en va comme on était venu.

Vers deux heures, M. Guérin, qui ne savait rien de cette aventure, descend près de ma maison en veste blanche, dans le simple dessein de venir me faire une visite, puis de se promener. Il est fort étonné de se voir accosté à sa descente par des mandarins en tenue qui semblent postés au rivage pour l'attendre et le recevoir. Je lui explique la chose, et, comme on insiste pour lui faire accepter le dîner, il fait répondre qu'il ne peut, dans le costume où il est, se rendre décemment chez le grand mandarin; que, du reste, une invitation de ce genre doit être faite la veille, si l'on ne veut s'exposer au désappointement que l'on éprouve aujourd'hui. Sur ce, on demande le jour du capitaine : c'est demain vendredi, après-demain samedi, jours incommodes à cause du maigre; la fête est remise à dimanche.

10 mai. — D'après les instructions à lui données par M. l'amiral Cécille, le commandant de la *Sabine* ne devait débarquer M. Leturdu que sur ma réquisition. Dimanche dernier, s'il m'en souvient bien, M. Guérin m'avait fait part de ceci, et m'avait prié, quand j'aurais pris un parti à cet égard, de lui adresser par écrit la demande de débarquement. J'avais besoin d'avoir quelque temps devant moi



JEUNE DAÏMO, ANCIEN SEIGNEUR.

pour voir, examiner et considérer avant d'en venir à un fait de cette importance ; puis le zèle de M. Leturdu lui avait créé à bord des occupations qui ne lui permettaient guère d'aller immédiatement à terre : pour ces raisons et d'autres encore, l'affaire avait été différée. Aujourd'hui, tout bien pesé, voyant beaucoup d'avantages sans nul inconvénient au débarquement de mon cher confrère, je me décide à le réclamer au commandant de la corvette par la lettre suivante :

« Monsieur le commandant,

« Bien que je ne puisse encore considérer comme certain le séjour définitif de M. Leturdu dans ce royaume, plein de confiance dans l'habileté connue de M. l'amiral Cécille et dans son dévouement à la cause de nos missions, rassuré d'ailleurs par ses récents succès en Chine, j'ose prendre sur moi de vous demander dès aujourd'hui le débarquement de mon cher confrère.

« Il m'a redit toute la bienveillance dont vous avez daigné l'honorer, Monsieur le commandant, comme celle aussi dont il a été constamment l'objet de la part de Messieurs les officiers, pendant son séjour à votre bord. Tous les bâtiments de guerre français, et ceux de la station de Chine en particulier, nous ont accoutumés depuis longtemps, nous autres pauvres missionnaires, à semblable traitement ; mais j'en comprends d'autant mieux le devoir et je n'en sens que plus vivement le besoin de vous témoigner, dans la circonstance présente, au nom de mon bien-aimé confrère comme en mon propre nom, la profonde reconnaissance, avec laquelle j'ai l'honneur d'être, etc. »

Vers les neuf heures du matin, je célèbre la sainte messe sur le pont de la *Sabine*, où les matelots nous ont improvisé au moyen de pavillons une assez jolie chapelle. Le commandant, les officiers et tout l'équipage y assistent en tenue ; vingt matelots, préparés par l'excellent M. Leturdu, s'approchent avec recueillement de la sainte table. Un assez bon nombre de petits mandarins et autres gens du pays,

qui se trouvent à bord vont se poster sur la dunette et sont témoins de la cérémonie qui se passe fort bien. Après l'action de grâces, mon confrère et moi, nous déjeunons chez le commandant, puis je retourne seul à la maison laissant M. Leturdu édifier quelques instants encore ses chers matelots.

Vers deux heures de l'après-midi, M. le Commandant de la *Sabine*, entouré de son état-major en grand uniforme et suivi d'une compagnie de matelots en grande tenue, vient me trouver à la bonzerie de *Tumaï*, me priant de le conduire au dîner du gouverneur général et d'y servir d'interprète. J'y vais en soutane; pour M. Leturdu, qui est aussi de la partie, il n'est qu'en habits laïcs.

Le grand mandarin nous reçoit au collège de *Tumaï*, où déjà j'avais été reçu deux fois par lui, en 1844, quelque temps après le départ de l'*Alcmène*. La réception, le dîner ne diffèrent en rien de ce que j'ai déjà vu, de ce dont j'ai déjà parlé, s'il m'en souvient bien, dans ma longue lettre de 1845. On s'entête à offrir des présents : mais M. Guérin les refuse, comme il avait refusé ceux du gouverneur de *Nafa*. La séance dure deux ou trois heures.

Au commencement du dîner, le grand mandarin parle des alarmes que cause dans le pays la présence de la corvette; etc., etc. M. Guérin répond que les Français sont loin de venir ici avec des intentions hostiles, qu'ils y viennent au contraire dans le but arrêté d'avoir avec le royaume les rapports les plus amicaux et les plus pacifiques, d'établir une bonne et sincère amitié entre la France et *Lieou-Kieou*. Cette déclaration, quelque rassurante qu'elle soit, paraît loin cependant de calmer les alarmes.

11 mai. — M. le Commandant vient me trouver, dès le matin, me priant de lui servir de guide dans une excursion. Nous montons à cheval et allons d'abord à une vieille muraille en ruines qui séparait jadis, paraît-il, le royaume du Nord de celui du Milieu. Du haut de ce mur élevé sur une montagne et dans un lieu où l'île est extrêmement

resserrée, la vue est magnifique. Au nord et au sud, on peut porter au loin ses regards sur les belles campagnes et les charmants villages de Lieou-Kieou ; à l'est vous voyez le grand océan Pacifique ; à l'ouest la mer Bleue. De ce même lieu, au mois d'août de l'an dernier, le capitaine anglais sir Edward Belcher avait remarqué sur l'océan un mouillage qu'il jugeait être excellent, et qu'il regrettait de ne pouvoir examiner de plus près. Je signale ce point au commandant ; il ne paraît pas éloigné ; on se résout à s'y rendre immédiatement. La hauteur d'où nous mesurions le chemin avait trompé nos yeux, et la route fut longue. Pour comble de malheur, ce port, qui, de loin, semblait être si beau, fut trouvé de près très mauvais ; il n'a point de profondeur et est entouré de récifs qui en empêchent l'accès. En revenant à *Tumaï*, nous traversons la capitale par son beau milieu ; nous faisons trotter nos chevaux jusqu'autour des murs, jusqu'à la porte du palais du roi. Personne ne souffle mot.

12 Mai. — Dans la matinée, un élève de la *Sabine*, faisant le service d'officier, m'arrive en tenue, chargé de lettres de M. le commandant Guérin pour le gouverneur général de *Choui*. Jusqu'à présent il m'avait toujours été impossible de faire remettre directement aucune lettre au grand personnage en question. Pour que mon moindre billet arrivât jusqu'à lui, il fallait qu'il passât par je ne sais quelle filière interminable, et ordinairement je ne pouvais m'assurer de ce qu'il était devenu. De là beaucoup d'inconvénients, comme il est facile de le comprendre. L'occasion d'aujourd'hui me semble belle pour faire changer la méthode. L'élève, ne sachant trop de quelle manière s'acquitter de sa corvée et m'interrogeant à ce sujet, je lui dis qu'il lui faut remettre lui-même ses lettres entre les mains de celni à qui elles sont adressées ; je lui offre de le conduire et de lui servir d'interprète auprès du grand mandarin. Ma *garde d'honneur*, qui n'a pas encore abandonné son poste, nous voyant tous deux en assez belle tenue nous acheminer vers

Choui, me fait plus d'une question ; mais je ne lui dis pas un mot sur l'affaire jusqu'aux portes de la ville. Arrivé là, je déclare nettement ce qui en est et je demande qu'on veuille bien me conduire tout droit au palais du gouverneur général.

On fait semblant de ne pas entendre ; on cherche à nous faire entrer successivement dans quelques bonzeries qui se trouvent à l'entrée de la ville ; mais, peine perdue, nous en revenons toujours à notre texte, et, comme on semble peu disposé à nous conduire au lieu désigné que je ne connais pas, nous allons toujours de l'avant jusqu'à la porte du palais du roi que je connais très bien. Elle était fermée ; je réitère aux petits mandarins, au nom du porteur des lettres dont je me dis tout simplement l'interprète dans la circonstance, la demande déjà faite de nous conduire au palais du gouverneur. J'insiste sur le bien-fondé de cette demande :

« Quand Son Excellence envoie quelqu'un en tenue vers « le commandant de la corvette, fût-ce un mandarin du « plus bas étage, il est toujours conduit dans la chambre « du commandant et peut s'adresser directement à lui ; « pourquoi le grand mandarin de *Choui* n'en userait-il pas « de même à l'égard des envoyés du mandarin français ? « Le royaume de *Lieou-Kieou* est-il plus grand et plus « puissant que le royaume de France ?

« De plus, en Chine et dans tous les royaumes du monde, « les mandarins daignent admettre devant eux les envoyés « des mandarins français ; comment le royaume de *Lieou-« Kieou* peut-il ne pas se conformer à cet usage fondé sur la « raison ? Le royaume de *Lieou-Kieou* est donc un royaume « bien fort pour traiter avec si peu d'égards les mandarins « français ? »

On ne répond rien à tout cela, parce qu'on ne sait qu'y répondre ; on nous fait seulement l'honneur de nous inviter à entrer dans un bâtiment qui est là devant nous, en dehors de l'enceinte du palais, et qui, autant que j'ai pu en juger

en découvrant du dehors un de ses habitants quadrupèdes, est une écurie des nobles chevaux de Sa Majesté. Nous remercions, et en attendant que nos gens délibèrent et prennent un parti, nous allons fumer un cigare (ce qui est de fort bon ton dans ce pays), sur une espèce de banc de pierre, près de la porte. Cette innocente occupation n'effarouchant personne, on ne se presse pas ; on délibère ou l'on ne délibère point ; tout ce que je sais, c'est que l'on ne répond mot... Tant que le cigare dura, la chose put aller; mais quand le cigare fut fini, ce fut une autre affaire. Le représentant de la France se lève, borde son claque au plus près, fait trois pas en avant, saisit son grand sabre, et de sa *garde dorée* il frappe *ter quaterque* la porte épouvantée. Depuis le déluge jusqu'à nos jours, jamais pareil attentat ne s'était vu, ne s'était ouï dans ces parages !

La porte ne s'ouvrit point ; mais un petit mandarin bonnet jaune, suivi de deux plus petits bonnets rouges, sort à l'instant de je ne sais où et s'avance gravement vers nous. Il se dit envoyé du gouverneur général ; on peut lui remettre les dépêches dont on est chargé. Nous répondons :

« Ce n'est pas dans la rue, mais dans un prétoire qu'on « reçoit un envoyé d'un mandarin français ; ce n'est pas à « un inconnu, mais au gouverneur lui-même que les dé- « pêches peuvent être remises. »

Sur ce on nous conduit dans une grande maison qui n'est pas celle du gouverneur, mais qui paraît être cependant une maison où l'on traite des affaires publiques, et après quelque temps, après quelques histoires encore, apparaît enfin la Haute Excellence. Le porteur des lettres les lui remet en main propre avec une dignité et un aplomb admirables.

— « Excellence, dis-je alors, les lettres sont en français ; « si vous désirez en prendre connaissance, vous pouvez les « ouvrir immédiatement et je vous les traduirai de vive « voix. »

Le grand mandarin hésite..... le cas est si nouveau; il est si étrange!..... il se décide pourtant, il tombe à genoux et d'une main tremblante ouvre la première lettre. Il me la remet avec la physionomie d'un homme qui pense qu'on va lui demander sa tête ou quelque chose d'équivalent. Jugez de l'ébahissement de sa figure et de l'épanouissement de ses traits, quand il voit qu'il ne s'agit que de remerciements pour son dîner de dimanche dernier et d'une invitation à dîner à bord pour jeudi prochain. Le digne homme nous fait apporter immédiatement du thé et des gâteaux, fume lui-même avec nous un cigare de Manille et l'on se quitte bons amis.

14 mai. — M. le commandant Guérin, entouré de son état-major, donne au grand mandarin de la capitale, le dîner pour lequel il a été invité mardi dernier. M. Leturdu et moi nous sommes aussi du repas. Au dessert, le Commandant, à la gauche de qui j'étais assis, me prie, pendant qu'on verse le champagne, de porter en japonais le toast suivant : « A la bonne amitié, etc..... de l'empereur des Français et du roi de *Lieou-kieou*! » Je traduis de mon mieux et d'une voix sonore.

Jusque-là, rien de sérieux n'ayant été mis sur le tapis, on avait parfaitement entendu et compris tout ce que j'avais traduit; mais du coup on n'entend plus, on ne comprend plus. On me fait répéter en cherchant vainement à dissimuler son émotion. Je répète et je dis la chose si clairement qu'il n'y a pas moyen de faire une seconde fois la sourde oreille. Le grand mandarin se trouble ; il ne sait que dire, il ne sait que faire.

Un seul suivant est entré avec lui dans la salle à manger c'est le vieil Agina, homme habile, expérimenté et toujours en avant dans les relations avec les Européens. Il est là derrière son dos. Son Excellence et lui s'entretiennent à voix si basse que je ne puis rien entendre ; mais ils se concertent, à n'en point douter, sur le parti à prendre dans cette grave conjoncture....... Déjà cependant la

mousse du champagne peu à peu s'est affaissée, elle s'est évanouie, elle n'est plus!.... l'électrisant liquide sans mouvement et sans vie stagne au fond des verres;

Conticuere omnes, intentique ora tenebant.....

Enfin *le vieil Agina* vient me parler à l'oreille. Ceci paraît singulier, car tous trois nous parlions une même langue; mais jamais Son Excellence ne s'adressait directement à moi, ni ne daignait me répondre, si j'avais l'audace de m'adresser directement à elle.

C'est toujours la même rengaine : « Notre royaume est petit, notre royaume est pauvre..... *et reliqua*..... comment faire amitié avec le *grand*, le *riche*, le *noble* royaume de France? »

Je répète la communication à M. le commandant Guérin; il répond :

« — Ce n'est pas de cela qu'il s'agit maintenant; je ne fais pas de politique à table, je n'en fais pas même ailleurs; c'est avec l'amiral que se traiteront les affaires; je n'ai fait qu'exprimer un vœu de mon propre cœur; il n'y a rien de plus. »

Quelque rassurante que soit cette déclaration, l'Excellence ne peut se décider à accepter le toast. Tandis qu'il hésite, qu'il regarde Agina et lui confie je ne sais quoi, chaque convive, l'un après l'autre, expédie son verre en silence. Adieu le toast royal!

Après le dîner, on voulut égayer un peu le noble personnage, mais il avait la mort dans l'âme et il ne rêvait qu'au moyen de s'évader au plus vite. Sur le point de quitter le bord, il recommence sa complainte. On lui répond tout simplement, comme de juste, ce qu'on lui avait déjà répondu.

A peine embarqué pour regagner la terre, il fut salué par la France de neuf coups de canon, et par le ciel d'une belle et copieuse ondée : l'un et l'autre salut parurent lui faire un égal plaisir.

16 mai. — Je vais enfin faire une visite au docteur Bettelheim : il n'est plus dans la bonzerie à l'entrée du port

de *Nafa,* mais dans une autre bonzerie de la même ville, que le grand mandarin lui a permis d'échanger pour la première. Cette maison est beaucoup plus propre et plus belle que la mienne. Le pauvre homme, du reste, a autant de difficulté que moi avec les autorités du pays; elles ne veulent ni de sa personne ni de sa médecine. Il me fait beaucoup d'avances; il paraît vouloir se lier intimement avec moi; mais c'est impossible pour plus d'un motif.

17 mai. — Quelques officiers s'étant mis en tête d'aller visiter une jonque japonaise, dans le port de *Nafa,* M. Leturdu et moi nous les accompagnons. Au moment où nous accostons le bord, on nous retire l'échelle et on nous ferme le passage. Deux effrontés matelots, sur un mot des officiers, grimpent je ne sais comment, et sont en un clin d'œil sur le pont. Les japonais, pris d'assaut, ouvrent en riant le passage fermé et remettent l'échelle. Nous montons tous fort paisiblement. « Où est le capitaine? dis-je alors à un homme de l'équipage, mène-nous au capitaine. »

On nous conduit dans la grand' chambre, qui ne laisse pas que d'être assez belle. Nous sommes reçus poliment; le thé et des navets confits nous sont offerts; j'engage bientôt la conversation avec les Japonais. Bien que leur langage me paraisse assez différent de celui de *Lieou-Kieou,* je les comprends et ils me comprennent. Leur air n'est point hostile, il est plutôt aimable. Ils causent volontiers et répondent à mes questions, pourvu toutefois que je ne me donne pas la licence de les pousser trop loin; dans ce cas, on fait la sourde oreille, et l'on me dit : « Nous ne vous comprenons pas. »

Ces gens sont de simples commerçants qui, de leur nature, ne feraient peut-être pas tant de mystères; mais une volée de petits mandarins, montés et entrés à notre suite, les surveillent et les tiennent en respect. Quoi qu'il en soit, M. Leturdu et moi nous buvons une tasse de thé à leur heureuse conversion. Ils n'entendirent point ce toast porté en français : que Dieu qui l'entendit daigne l'exaucer!

Au moment de nous retirer, après avoir remercié le capitaine, je l'engage à venir faire une visite au navire français ; il me répond *oui ;* mais, quoique dans son cœur il ne demande sans doute pas mieux, il est sûr qu'il n'y viendra pas. Ce serait pour lui trop compromettant.

En passant dans notre canot près d'une autre jonque japonaise, nous avons remarqué un homme, qui de la main semblait nous faire signe d'accoster à son bord. Le Lieutenant, avec qui nous étions, ne jugea pas à propos de répondre à l'appel. Pour moi, je ne puis croire que ce fût à nous que cet appel s'adressât ; c'était sans doute à quelque bateau du Japon ou de Lieou-Kieou. En tout cas, on ne peut supposer raisonnablement que ce fut un motif de curiosité, le désir de nous voir de près, qui ait porté cet homme à un acte aussi hardi. On était en plein midi, entouré de jonques au mouillage ; tous les yeux étaient braqués sur nous ; on ne joue pas sa tête si facilement.

21 mai. — Je fais de vive voix, à trois des principaux mandarins, de la part de M. le commandant Guérin, la communication suivante :

« Aujourd'hui le commandant de la corvette est descendu à terre, et cette fois, comme toutes les fois précédentes, il s'est vu précédé et suivi d'une foule de petits mandarins et de satellites qui chassaient les femmes et faisaient fermer les maisons devant lui. Agir de la sorte, c'est déclarer évidemment que vous considérez le commandant français, soit comme un homme sans mœurs, capable d'outrager les femmes, soit comme un voleur, capable d'entrer de force dans les habitations et d'y prendre ce qu'il y trouvera sous la main. C'est là une grave injure, et elle peut avoir pour vous de fâcheuses conséquences. Le pavillon que le commandant hisse tous les jours sur son navire, c'est le pavillon de la France, dont il est ici le représentant. En l'insultant, vous insultez la France ; et il manquerait à son devoir s'il le supportait. Il vous invite donc à dénoncer cet acte à votre gouvernement, et il espère qu'un pareil outrage

ne se renouvellera pas. Non seulement on ne lui fermera plus les portes, mais il n'aura plus même de gardes, ni de suivants : leur seule présence est une injure ».

Les malheureux à qui s'adresse cette mercuriale *perdent face* (style du pays) immédiatement. Ils demandent la permission de prendre des notes et on y met le temps! Ces notes étant écrites en chinois, je charge Augustin de m'en donner la traduction. La voici : « Son Excellence le grand mandarin militaire étant hier descendu à terre, il a vu des hommes qui chassaient les gens du pays comme si c'étaient des voleurs : cela ne lui paraît pas convenable; il prie qu'on ne recommence plus... »

O dures et sourdes oreilles! O gens de mauvaise foi!... « Mais ce n'est pas là ce qu'on vous a dit. Qu'est-ce que cela fait au commandant que vous preniez vos gens pour des voleurs? Est-ce que cela le regarde? Aurait-il le droit de s'en plaindre? Ce dont il se plaint et doit se plaindre, c'est que *lui*, vous le traitiez comme un voleur, en lui faisant fermer les portes au nez! C'est que *lui*, vous le traitiez comme un homme sans mœurs, en faisant fuir les femmes à son approche!... »

Enfin, enfin, non sans peine, on écrit à peu près ce que j'avais dit. J'ajoute alors :

« Et notez bien ceci : ce qui est dit du commandant doit s'entendre de la même manière et pour la même raison de tous les Français qui viennent à terre. Nul d'entre eux ne paraît ici sans l'ordre ou la permission du commandant. Si l'on se conduit mal, faites-le lui savoir, et, soyez-en sûrs, bonne justice vous sera rendue; mais si les Français à terre se conduisent bien, en les traitant comme vous le faites, non seulement vous outragez des hommes honorables qui méritent votre respect à différents titres; mais vous outragez dans leur personne celui par l'ordre ou la permission de qui ils sont descendus; et, en outrageant le commandant, vous savez que vous outragez le pavillon de la France, que vous outragez la France! »

La *face se perd* de plus en plus ; on ne sait où l'on en est, on n'ose souffler mot... Je termine :

« Ce que l'on vous demande en ce moment, ce n'est pas une faveur ; si vous l'accordez, vous ne nous ferez pas une grâce, mais vous nous rendrez simplement justice ; si vous ne l'accordez point, *il y sera pourvu*... et, de quelque manière que ce soit, la chose se fera. »

Il est dix heures du soir ; on se retire en nous honorant de tout ce qu'il y a de plus profond en fait de salutations.

22 mai. — Un peu avant midi m'arrivent les trois mandarins d'hier soir. Ils ont rendu compte au gouverneur général des plaintes et de la requête du commandant de la corvette. Son Excellence avoue qu'en effet il est inconvenant qu'on chasse les femmes et qu'on fasse fermer les portes devant le grand mandarin français.

« Mais ne serait-il pas bon, ajoute-t-on, qu'au moins deux ou trois interprètes suivissent toujours les Français dans leurs excursions à terre ? »

« — Ce n'est pas à moi qu'il appartient de vous répondre sur ce point ; je ne puis qu'en référer au commandant et vous transmettre sa réponse. »

Je me rends à bord : M Guérin, pour plusieurs bonnes raisons, ne veut pas de ces prétendus interprètes.

De retour à terre, je rends de sa part la réponse suivante :

« M. le Commandant remercie Son Excellence d'avoir bien voulu faire droit à sa juste requête. Quant aux interprètes proposés, il remercie également de la proposition, mais il n'a pas besoin de ces hommes, puisqu'ils ne savent pas plus le français qu'il ne sait, lui, la langue du pays et que, de part et d'autre, il n'y a pas moyen de s'entendre. De plus, quand les Français vont à terre, ce n'est point ordinairement pour y traiter d'affaires, mais tout simplement pour se promener et voir la campagne. Cette occupation ne réclame pas d'interprètes ; que si, par hasard, on avait quelque chose à dire, je suis là avec Augustin, on

s'adresserait à nous. A la connaissance du commandant, nous sommes seuls en état de servir d'interprètes entre la France et *Lieou-Kieou*, et nous serons toujours disposés à le faire ».

Comme, sous ce titre spécieux d'interprètes, on ne cherche autre chose que le maintien pour *tous* de cette insupportable garde qui, depuis deux ans, sous le même nom ridicule, me fatigue perpétuellement de sa disgracieuse présence et de sa vigilante inspection, la réponse du commandant est fort loin de satisfaire. On insiste beaucoup sur l'adoption des interprètes postiches : « C'est pour nous faire honneur; c'est pour empêcher les plébéiens de nous manquer de respect sur les chemins, etc., etc. Ce qui nous les fait refuser, c'est sans doute un sentiment de délicatesse, la crainte de la peine que nous leur occasionnons; mais il ne faut pas que cela nous inquiète... *et reliqua* ».

Il n'est pas besoin d'être sorcier pour répondre à des arguments de cette force-là. Comme du reste, pendant vingt-quatre bons mois, j'ai eu souvent l'occasion de les entendre et de les réfuter, je suis ferré à glace sur l'article, et en peu de minutes je mets nos trois mandarins à *quia*. Ils paraissent se rendre à mes raisons; je crois l'affaire finie.

Voulant alors remettre quelque peu de baume dans le cœur de ces pauvres gens, je prends une assez bonne figure (ce que je dois rarement me permettre avec cette engeance), j'essaie de leur donner quelques avis charitables pour la circonstance. Je leur parle amiablement de l'ambassade française en Chine, des succès qu'elle a obtenus, des bons résultats qui doivent en découler pour les deux nations. Je leur dis : « Aujourd'hui vous dites souvent que vous avez peur; eh bien! oui, si vous continuez à procéder avec les Français par des mensonges, de petites ruses, de grandes courbettes et *rien de plus*, vous n'avez peut-être pas tort d'avoir peur; mais si vous voulez agir franchement et

sincèrement avec nous, croyez-moi, vous n'avez rien à craindre. Nous ne vous voulons que du bien; nous ne vous ferons aucune injustice, aucun tort, et tout s'arrangera pour le mieux, etc., etc. ».

A ce beau discours savez-vous quelle fut la réponse! La voici : « Ainsi on vous fera suivre par deux ou trois interprètes; c'est le grand mandarin qui l'a dit ». Il fallait remontrer les dents, et c'est ce que je fis :

« Comment, après que l'affaire est terminée, vous y revenez encore! Non, sachez-le bien, il n'y aura désormais âme qui vive à notre suite, sous quelque titre ou prétexte que ce soit... Voilà ce qui est certain! »

La séance est levée.

Ceci se passait à l'heure du dîner : notre réfection prise, nous allons nous promener, et pour la première fois enfin, on ne nous suit plus; ou si on le fait encore, c'est de si loin que nous ne pouvons nous en apercevoir.

Voilà un beau succès, il me semble, et un grand pas de fait! Rendons-en grâces à Dieu. — Oh! oui, quand viendra l'Amiral, s'il le veut (et qui peut douter qu'il ne le veuille?), les choses pourront s'arranger, et on viendra à bout de tout sans fracas. Espérons en Notre Seigneur et dans le cœur de la bonne Mère qui plaide notre cause auprès de Lui!

26 Mai. — Dans la soirée, je déclare aux mandarins, de la part du commandant Guérin, que, samedi prochain 30 mai, la corvette doit appareiller pour le Port-Melville. Nous prions, puisqu'on ne veut pas nous permettre d'acheter chez les particuliers, qu'on veuille bien envoyer sur ce point des agents du gouvernement, chargés de fournir au navire les vivres frais qui lui seront nécessaires.

27 Mai. — Je vais faire avec le commandant une belle promenade à cheval aux ruines très curieuses de *Timi-Gousi-Kou*, au sud-est de *Nafa*. C'est un vieux château admirablement situé, dont il ne reste plus que les gros murs. Il paraît remonter à une haute antiquité, et a dû être jadis le palais ou l'un des palais du roi du Sud. Sa triple

enceinte, où il ne croît que des arbustes et des herbes inutiles au milieu des décombres, me semble *une fort belle place vacante*. S. M. le Roi de Lieou-Kieou me ferait un sensible plaisir, si elle me cédait cette ruine pour bâtir une église et un séminaire ; mais hélas ! il s'en faut encore que nous en soyons là ! Le bon commandant, à son retour, partage sans façon le frugal dîner de la mission.

Il vient à peine de regagner son bâtiment quand on lui apporte la lettre suivante :

« Moi qui ai préparé cette lettre, je suis du royaume de *Lieou-Kieou*, gouverneur de la ville de *Tchong-Cheou* ; je me nomme *Kiàng-iung-pào*. Je viens demander une grâce.

« En considérant attentivement ce vil royaume, quoiqu'il soit pauvre et que les produits y soient peu nombreux, cependant dans ce port, comme il est voisin de *Choui* et de *Nafa*, il y a encore quelques marchands ; et aussi les productions que donnent les campagnes adjacentes, comparativement à celles des campagnes plus éloignées, sont plus abondantes. C'est pourquoi depuis que Son Excellence est arrivée dans ce royaume, nous avons pu lui procurer en quelque manière, avec toutes sortes d'angoisses et un travail sans relâche, les choses qui lui sont nécessaires. A l'avenir, nous ne savons comment nous pourrons y subvenir. — Tandis que précisément nous étions dans ce souci, voici que nous recevons avis de Son Excellence :

« Que, le 6 de cette lune, elle doit partir sur son navire à la « partie septentrionale, pour y rester trente jours et plus. Et, si l'on « ne permet pas les transactions, on doit envoyer des hommes qui « lui fournissent les choses nécessaires à son usage, etc., etc... »

« Or, ce que maintenant nous osons prier de considérer, quoique avec une grande crainte, c'est ce que nous avons en vue, savoir : que la partie septentrionale n'a que de nombreuses forêts ; les terres grasses et fertiles y manquent ; ses productions, comparativement à celles de ces lieux voisins, ne vont pas à deux ou trois dixièmes. Les routes sont montueuses, escarpées, inégales, difficiles pour la course et pour la marche ; il serait impossible d'y transporter sur le champ des denrées de toute espèce. Le peuple, outre le soin diligent de l'agriculture, a encore le travail de couper du bois de chauffage, chose certainement très pénible. D'un autre côté, cette année il y a famine et pénurie ; il n'y a rien à manger ; on ne trouve que du *soutitsi* (1). C'est ainsi qu'en quelque

(1) Espèce de bruyère dont, en cas de famine, on mange la racine. C'est un mets détestable.

manière on se sauve l'existence. Que si le navire allait à la partie septentrionale, non seulement il serait privé des commodités de la vie, mais bien plus, il serait à craindre qu'à cause de la pénurie des productions de la terre et de la pauvreté du peuple, il ne pût se procurer les choses les plus nécessaires. Quand bien même on enverrait des hommes pour les procurer, ils ne pourraient cependant apporter aucun remède à un tel état de choses. — Oh! lorsque le pauvre peuple ne peut se livrer à l'agriculture, et que le temps lui manque pour couper du bois à brûler, la pauvreté est ajoutée pour lui à la pauvreté, la misère à la misère! Qu'elle est excessive, la tristesse où nous sommes!

« C'est pourquoi nous prions avec instance Son Excellence de daigner examiner les raisons précédentes, de dilater sa miséricorde, et d'abandonner son projet d'aller en la partie septentrionale. Et alors nous rendrons des actions de grâce pour sa vertu.

« Quant à la demande qu'on n'envoie pas d'interprètes pour suivre, etc., dès que nous avons reçu l'avis de Son Excellence, nous avons dû obéir avec respect. Mais, dans ce vil royaume, la populace est nombreuse comparativement à la noblesse, et ceux qui savent les cérémonies sont en très petit nombre. C'est pourquoi j'ai établi que les interprètes, toutes les fois que leurs Excellences (les Français) sortiraient, iraient à leur suite, tant pour être à portée de recevoir les ordres et de préparer facilement toutes choses, que pour ordonner en même temps à la populace grossière de ne pas manquer aux cérémonies. Que si l'on n'envoyait pas des interprètes pour l'honneur et le service, pour suivre, garder et protéger, non seulement on manquerait à ce que l'on doit, mais bien plus, il y aurait à craindre que parfois le peuple stupide, manquant aux cérémonies, ne vînt à offenser. Or, si le peuple grossier commettait quelque offense, certainement il y aurait chez Son Excellence magnanimité et indulgence; mais le cœur de l'humble préfet ne serait vraiment pas tranquille. Nous demandons la permission d'envoyer des interprètes à la suite, et nous avons très grande espérance qu'on nous l'accordera. — Nous parlons sincèrement. — L'an 26 de *Tao-Kuang*, le 3e de la 5e lune, le gouverneur de la ville de *Tchong-Cheou*, Kiang-iûng-pâo, offre cette lettre avec respect. »

Je ne m'amuserai point à critiquer, phrase par phrase, article par article, cette trop longue lettre. Mes lecteurs en savent assez déjà sur ce pays pour être à même d'apprécier, du premier coup d'œil, la plupart des choses ci-dessus énoncées. Tout ce que je puis dire, c'est que plus d'une

fois, pour mon propre compte, je crois avoir vu mieux que cela encore : mieux, dis-je, en fait d'exagération, de mensonge, d'hypocrisie et de ridicule.

28 mai. — En portant au commandant la traduction de la précédente lettre, je lui remets en même temps cette lettre de moi.

« Monsieur le commandant,

« Lorsque, le 10 du présent mois, je vous demandais le débarquement de M. Leturdu, j'avais l'honneur de vous prévenir que je ne pouvais cependant considérer *comme absolument certain* son séjour définitif dans le royaume. Je comptais alors, comme je compte encore maintenant, sur la présence de M. l'amiral Cécille, pour la régularisation de cette affaire. Mais aujourd'hui 28 mai, la frégate amirale n'ayant pas encore paru, tandis que vous, M. le Commandant, vous êtes sur le point de quitter la rade, je me trouve, je vous l'avoue, assez embarrassé. Garder avec moi M. Leturdu sans qu'il ait été présenté au gouvernement, peut avoir, on le comprend, plus d'un inconvénient. Vous prier de le présenter, ou essayer de le présenter simplement moi-même, ne concorderait point avec les instructions qui me recommandent de ne rien faire avant l'arrivée de l'Amiral. Une seule ressource me reste dans cette difficulté, c'est de vous prier, Monsieur le Commandant, de vouloir bien embarquer de nouveau mon cher confrère, et l'emmener avec vous au port-Melville. J'ose attendre cette grâce de votre bonté, qu'un mois de la plus heureuse expérience m'a permis d'apprécier, et par là tout s'arrangera pour le présent. Quant à l'avenir, il pourrait redevenir embarrassant si M. Cécille n'arrivait point, mais, dans cette hypothèse qui ne se réalisera pas, je l'espère, je me rendrais vers vous par terre à la fin de juin, et nous nous concerterions alors sur ce qu'il y aurait de mieux à faire dans la conjoncture!

« Vous m'avez dit dernièrement, Monsieur le Commandant, que vous seriez bien aise d'avoir encore un interprète auprès de vous au Port-Melville, à la fin de pouvoir procurer des vivres frais à votre équipage. Je m'empresse de mettre à votre disposition et *même sous vos ordres* Augustin *Ko*, mon catéchiste : sa bonne volonté vous est déjà connue, et j'espère que vous continuerez à être content de lui. Pour moi, je m'estime heureux de trouver cette occasion de m'acquitter quelque peu envers vous de ma grande dette de reconnaissance.

« Agréez, etc. »

29 mai. — Deux élèves de la *Sabine*, qui sont sur le point de passer officiers, tous deux capables, instruits et parfaitement distingués, mais ci-devant assez gâtés d'esprit et de cœur, comme la plupart des hommes d'aujourd'hui, viennent communier très pieusement à la messe de M. Leturdu. Cette double conversion est sans contredit la plus belle conquête de mon cher confrère à bord de la corvette. Pour son bon effet moral auprès de l'état-major et des hommes de l'équipage, elle vaut plus à elle seule que la première communion des vingt matelots. — M. Leturdu paraît gratifié à un degré peu commun du don de la conversion des âmes. Que Dieu qui le lui a donné en soit mille fois béni ! — Un tel homme était bien nécessaire ici ; *c'est facile à comprendre*. En vérité, mon bien vénéré confrère et ami, M. Libois, m'a fait un beau cadeau... je lui en suis vivement reconnaissant, et je puis l'assurer que, tant qu'il m'enverra des confrères de cette qualité, *ne fût-ce qu'un à la fois tous les deux ans*, nous ne nous fâcherons jamais ensemble.

Pendant le déjeuner, un volontaire de la *Sabine* vient me remettre, pour être traduite et présentée, la réponse de M. le commandant Guérin à la dernière lettre du gouverneur de *Choui*.

M. le Commandant s'étonne de la difficulté si grande qu'on a eue à lui procurer les vivres qu'il a demandés. Cependant, ayant l'air d'admettre l'hypothèse sur parole, il témoigne sa reconnaissance en faisant observer seulement qu'il a tout payé, sans marchander, et qu'on n'y a pas perdu.

Il ne peut renoncer au voyage du Port-Melville ; il a un ordre de l'amiral, et son premier devoir est d'obéir. Il insiste pour obtenir des aliments frais ; on demandera moins, si moins il y a, et on est tout disposé au besoin à payer plus cher pour tenir compte des difficultés.

Il admire qu'on en revienne encore au chapitre de ces ridicules interprètes qui n'entendent pas un mot de fran-

çais... Il rappelle pourquoi il a demandé d'être délivré de leur poursuite, et fait observer qu'on n'a pas eu le moindre sujet de plainte sur la conduite des Francais, depuis qu'ils ne sont plus suivis. Il ne dissertera pourtant pas davantage; il ne peut rien trancher de lui-même. Que Son Excellence fasse ce qu'elle voudra, il supportera tout sans mot dire. C'est M. l'amiral qui traitera de cette affaire et de plusieurs autres. — *Vale.*

Dans l'après-midi, je vais conduire à bord M. Leturdu et Augustin ; ils sont embarqués tous deux au carré d'état-major.

30 mai. — La corvette appareille dès le matin pour le Port-Melville, et me voilà tout seul dans ma bonzerie. Je ne m'en trouve pas trop mal; j'ai passé tout ce mois de mai dans un tel brouhaha que je sens le besoin de repos au physique et au moral. — Il m'est bien doux aussi de pouvoir me recueillir un peu pour la Pentecôte et les autres grandes fêtes qui la suivent. Hélas! c'est souvent lorsque nous aurions le plus besoin d'examiner à chaque pas la volonté de Dieu, d'écouter à chaque instant sa voix, que précisément les agitations des hommes viennent nous distraire, leurs discours nous assourdir et nous empêcher de prêter l'oreille aux célestes accents !

Le besoin de recueillement, voilà la première raison qui m'a détourné de suivre actuellement M. Leturdu et la corvette. Il en est d'autres encore : l'amiral paraît désirer vivement que je me rende près de lui dès qu'il paraîtra, que je le voie même, s'il y a moyen, avant son mouillage ; je le désire non moins que lui : du Port-Melville je ne le verrais pas arriver. — Il faut enfin que quelqu'un reste maintenant ici, pour avoir constamment l'œil ouvert sur plus d'un événement qui se prépare.

V

ARRIVÉE DE LA DIVISION NAVALE. — L'AMIRAL CÉCILLE. — NÉGOCIATIONS AVEC LE MINISTRE DU ROI. — M. LETURDU S'INSTALLE A TUMAI. — UN DINER DIPLOMATIQUE. — EXCURSION DANS LE VOISINAGE DE PORT-MELVILLE.

3 juin. — Dans l'après-midi, je reçois une lettre de M. Leturdu qui m'écrit par voie de terre du Port-Melville. La *Sabine* qui s'est amusée, chemin faisant, à faire de l'hydrographie, a mis deux jours pour s'y rendre. Après le mouillage, un petit mandarin, accompagné de deux suivants, est venu offrir à M. le commandant Guérin quatre poules, cinquante œufs et quelques morceaux de bois pour faire cuire le tout. Refus net, comme bien s'entend. — Mon cher confrère a obtenu pour lui une maison où il pourra dire la sainte messe. Je lui réponds immédiatement, et je lui envoie divers objets qu'il m'a demandés.

4 juin. — Vers neuf heures du matin, on m'annonce un vaisseau européen. A l'aide de ma longue vue, je distingue parfaitement le bâtiment et le pavillon. C'est une corvette française, et par conséquent la *Victorieuse*. Je demande une barque, que je ne puis obtenir aussitôt que je le voudrais; dès qu'elle arrive, me voilà parti. M. Guérin m'a appris un peu le métier de pilote pour ma rade ; mon dessein est d'en faire profiter le navire en vue. Je me hâte et je

fais dépêcher autant que je le puis ma demi-douzaine de mauvais rameurs, car la corvette favorisée par un excellent vent approche vite ; déjà elle a le cap sur *Nafa*, et carguant ses basses voiles, elle semble se préparer au mouillage. — Mais, ô profonde déception! déjà je suis loin de terre et assez près par conséquent du terme très désiré de ma peu gracieuse navigation, quand l'indigne *Victorieuse* tout à coup largue ses voiles, et, changeant de route, prend son vol vers le nord. Elle n'aura vu ni ma personne, ni mon mouchoir rouge qu'en manière de signal j'agitais au-dessus de ma tête. Ne découvrant point en rade sa sœur la *Sabine*, elle va sans aucun doute au Port-Melville, où elle espère la trouver. — Pour moi, perdant l'espoir de la rattraper, je regagne la terre comme j'étais venu, clopin-clopant.

De retour à la maison, vers midi, j'écris immédiatement la chose à M. Leturdu. Les petits mandarins et les satellites, qui circulent journellement de la capitale au Port-Melville, et *vice versâ*, nous font en ces jours une poste assez commode.

5 juin. — La Providence elle-même avait ménagé ma mésaventure d'hier. Si j'avais rattrapé la *Victorieuse*, elle m'eût, selon toute apparence, emmené au Port-Melville, et j'aurais à mon grand regret manqué l'amiral, dont la belle frégate, la *Cléopâtre*, ma vieille connaissance, apparaît aujourd'hui dès le matin.

Je pars, comme hier, dans une barque fort mal équipée, quoique la mer soit mauvaise et qu'il tombe une pluie diluvienne. Trempé d'eau salée autant que d'eau douce, je rejoins non sans peine et j'accoste plus difficilement encore la *Reine de nos mers*. — Avec l'aide du maître charpentier, du maître calfat, et de je ne sais combien de matelots experts, je passe enfin par un sabord et me voilà sur le pont. L'amiral Cécille m'y attendait avec anxiété : « Vous êtes fou, me dit-il, de venir me rejoindre au large dans un pareil bateau et par un pareil temps! » Puis il me prend par la main, me conduit chez lui, et, me sautant au cou,

m'embrasse sur les deux joues. Je fus vivement ému de ces affectueuses démonstrations. Celui qui me les prodiguait est l'ami et le bienfaiteur des missionnaires, le libérateur des chrétiens de la Chine !

M. Cécille ne savait trop s'il devait entrer ou non en rade de *Nafa* ; ma présence et ce que je lui dis le déterminent à aller rejoindre les corvettes au Port-Melville ; il en prend immédiatement la route.

Après le déjeuner, le brave amiral me conduit dans sa propre chambre à coucher, et me dit que ce sera la mienne pendant mon séjour à bord. Pour lui, il a l'habitude de coucher tout simplement dans un cadre suspendu au plafond de sa galerie. Il daigne aussi m'inviter à partager sa table. Ainsi, me voilà traité tout à fait en grand seigneur, et je ne m'y reconnais plus après mes deux ans de captivité et de privations dans une vieille et sale bonzerie.

6 juin. — Le vent nous a singulièrement contrariés la nuit dernière et la journée d'hier : ce matin nous sommes encore assez loin de Port-Melville qui n'est pourtant qu'à une quinzaine de lieues de *Nafa*.

Une corvette apparaît dans la matinée, et à mon grand étonnement on reconnaît le pavillon français. C'est la *Victorieuse* que j'ai vue passer avant-hier avec une brise excellente ; je la croyais rendue depuis longtemps. Un coup de vent (nous l'avons su depuis) était venu l'assaillir dans l'après-midi de jeudi, et l'avait rejetée au large, elle n'a pu encore rejoindre le port.

Vers deux ou trois heures, le commandant de la *Sabine*, après avoir guidé la *Victorieuse* au mouillage, vient dans son canot nous prendre au large pour nous y conduire à notre tour. Sous la direction de cet excellent pilote, la *Cléopâtre* franchit heureusement l'étroite et difficile passe qui mène au port. Déjà nous touchons au lieu choisi pour jeter l'ancre, quand la frégate vient donner du nez sur un banc que la carte n'indique pas et que l'approche de la nuit empêche de distinguer. Nous sommes engravés. Ce ne fut

point une petite affaire que de nous tirer de là : grâce, toutefois, aux habiles moyens employés par l'amiral, aux efforts de nos nombreux matelots et aux secours donnés par les deux corvettes, à onze heures du soir nous nous retrouvions à flot.

Nous venions d'échouer, quand deux petits mandarins à bonnet jaune arrivent à bord pour honorer l'amiral de tous leurs *salamalecs*. Les pauvres gens avaient mal choisi leur temps; on les envoie lestement promener, pour ne pas dire *à tous les diables*.

7 juin. — Dès le matin, je descends à terre pour aller célébrer la sainte messe dans la maison qu'a obtenue M. Leturdu. Elle est plus grande et mieux disposée à tous égards que ma bonzerie de Tumaï; déjà une petite chapelle provisoire, qui n'est pas mal du tout, y a été installée.

La journée se passe à bord à remettre les choses en ordre, car l'aventure d'hier soir a tout mis sens dessus dessous. Le pauvre M. Cécille qui a passé la nuit entière sur pied est horriblement fatigué; il éprouve dans les jambes de cruelles douleurs et se couche sans pouvoir dîner.

8 juin. — Le bon amiral a reposé cette nuit, et il se trouve assez bien ce matin. — Sur le midi, nous arrive un bonnet violet, suivi d'une assez nombreuse escorte de bonnets jaunes et de bonnets rouges. — L'amiral reçoit ce personnage qui se dit gouverneur de la ville de *Fou-Kou-Xan* (la montagne du nord). Nous sommes ici dans sa province.

Après les compliments d'usage, M. Cécille demande à ce qu'un grand mandarin d'un rang égal au sien lui soit envoyé de la capitale pour traiter avec lui. On répond qu'il faut trois jours pour aller à *Chouï*, autant pour en revenir, et qu'ainsi l'on ne pourra faire droit à cette demande avant six jours.

« J'attendrai tout le temps nécessaire, » réplique l'amiral.

Il réclame de plus que, moyennant finances, on procure à ses navires les vivres nécessaires. Il prévient que les ma-

telots n'iront point à terre dans la crainte de quelque désordre, mais que lui et ses officiers auront le droit de s'y promener. Ces deux points, depuis longtemps emportés d'assaut, passent aujourd'hui sans opposition.

« — Quand vous en irez-vous ? » demande le mandarin.

« — Quand j'aurai fini mes affaires, fut la réponse. Si vous allez vite en besogne, je m'en irai tôt ; sinon je m'en irai tard. »

Il va sans dire qu'on en revient encore aux inévitables cadeaux, et qu'on a recours aux plus vives instances pour les faire accepter. L'amiral, qui connaît le dessous des cartes, ne veut rien recevoir, et, quoique l'on puisse dire ou faire, persiste dans son refus. Voici la liste des présents qui lui étaient destinés : un bœuf, deux chèvres, quinze poules, cent cinquante œufs, cinquante livres de légumes, cinquante fagots.

Le mandarin se disposait à passer de la frégate aux corvettes et à aller recommencer ses politesses vis-à-vis des commandants de ces deux bâtiments. L'amiral, prévenu par moi de cette intention, déclare que sa présence annule ici l'autorité des capitaines ses inférieurs, qu'il est le seul chef, et que c'est uniquement à lui que l'on doit s'adresser pour quelque affaire que ce soit.

Avant de congédier le gouverneur, l'amiral charge le baron Reille, son aide-de-camp, de lui faire visiter la frégate. C'est le plus grand et le plus beau bâtiment qui ait jamais paru dans ces îles : ses dimensions étonnent, son armement effraye.

« — Est-ce tout ce qu'il y a de plus grand en fait de « vaisseaux ? » me demandent nos insulaires ébahis.

« — Non, répondis-je, c'est un bâtiment de cinq cents « hommes d'équipage ; il y en a de mille et douze « cents hommes. »

A cette réponse le gouverneur ne daigna pas me faire part de ses réflexions ; mais sa figure me les disait assez.

Les visiteurs partis, l'amiral, accompagné des comman-

dants des trois bâtiments, de son aide-de-camp et de votre serviteur, va faire dans son canot la visite du port. Il se compose d'une longue suite de beaux bassins suffisamment profonds et parfaitement protégés par les montagnes qui les entourent ; c'est, en un mot, un mouillage magnifique. Malheureusement, sur deux entrées que lui a données la nature, l'une n'est pas navigable, et l'autre, étroite et bordée de récifs, est d'un difficile accès. Il paraît cependant que, si ce port était en mains européennes, on pourrait, en canalisant et en faisant quelques autres travaux, remédier assez facilement à cet état de choses.

10 juin. — Dans l'après-midi, j'accompagne l'amiral dans une promenade à terre. La campagne près du port est moins riche que celle des environs de la capitale ; elle ne laisse pourtant pas que d'être fertile encore et très bien cultivée. Rien de plus charmant à l'œil, rien de plus pittoresque que les sites sur lesquels s'étendent nos regards.

11 juin. — Je vais avec l'amiral faire une promenade à l'île d'Herbert appelée *Koui* par les indigènes. C'est, comme on peut le vérifier sur les cartes, une fort petite île ; elle n'a qu'un village qui porte le même nom. Il y a là quelques terres cultivées ; mais la plus grande partie est occupée par des rochers et des bois si touffus qu'on les prendrait pour des forêts vierges. Un paysagiste y trouverait bonne fortune ; il pourrait à chaque pas exercer son talent.

On fait bonne garde jusque sur ce point isolé : comme nous passions dans un étroit bassin cultivé, je remarquai un jeune garçon occupé tout seul à cueillir du millet. Je m'approche de lui et lui adresse quelques petites questions auxquelles il s'empresse de répondre de très bonne grâce. Mais la conversation ne fut pas longue : quatre individus à face patibulaire, sortant de je ne sais où, s'élancent aussitôt et le pauvre enfant terrifié se sauve à toutes jambes.

12 juin. — Assisté de M. [illegible], je procède à l'enterrement d'un matelot de la [illegible], mort hier avec

les secours de la religion et dans les meilleures dispositions. Cette lugubre cérémonie s'accomplit selon toutes les règles. On a choisi pour le lieu de la sépulture un endroit très pittoresque, à l'extrémité d'une pointe qui s'avance dans le port, et une croix de bois a été élevée sur la tombe. Le respect que l'on a ici pour les tombeaux et *pour les canons européens*, préservera sans doute de toute insulte ce signe sacré que les chefs du pays sont loin de considérer comme celui de leur rédemption.

Dans l'après-midi, l'amiral me donne communication des notes qu'il a préparées pour le grand mandarin qu'on attend de Chouï et daigne me permettre de lui faire part de mes vues sur la manière de traiter les affaires dans la circonstance présente. J'étais déjà préparé sur ce chapitre ; car, depuis l'arrivée de la *Sabine*, j'ai pu y songer plus d'une fois et en causer avec M. Leturdu. Je lui expose donc sans plus tarder, franchement et simplement, ma façon de penser. Mes observations sont parfaitement accueillies.

15 juin. — Promenade avec l'amiral à l'île Lyra, appelée par les indigènes *Yagadji* : elle n'a que quatre villages et il s'en faut que tout son territoire soit cultivé ou même cultivable. Nous remarquons une jolie petite rivière assez considérable pour une île d'aussi peu d'étendue.

16 juin. — On m'annonce après déjeuner l'arrivée du ministre du roi, nommé *Coudja* en langue du pays, et *Chang-ting-Tchou* en chinois. Le haut personnage, réclamé depuis huit jours, s'est un peu fait attendre ; mais enfin le voilà. L'amiral le recevra demain à une heure de l'après-midi.

17 juin. — Entre midi et une heure, nous allons, l'aide-de-camp et moi, prendre à terre, avec le canot de l'amiral, le ministre attendu. Deux autres canots sont destinés à recevoir les hommes de la suite de Son Excellence. — Après quelques moments d'attente au rivage, le personnage arrive en assez bel équipage. C'est un gros bonhomme d'une soixantaine d'années ; il a une excellente figure ; il est beaucoup plus aimable et communicatif que

le gouverneur général de *Choui*, avec qui nous avons été précédemment en rapport. — L'Amiral, les commandants des trois bâtiments, un nombreux état-major et tout l'équipage de la frégate étaient sur le pont en grande tenue et en très bel ordre, quand y monta le haut fonctionnaire. Après les saluts d'usage, il est conduit dans la galerie de l'amiral. Là, après quelques banales questions qu'il est inutile de rapporter, la diplomatie commence ainsi :

L'amiral (1). — « Lorsque j'étais à Canton, et que je traitais d'affaires avec *Kiing*, le commissaire impérial, Son Excellence me dit que le roi de *Lieou-Kieou* avait écrit à l'empereur de Chine, au sujet des deux hommes qu'a déposés dans ce royaume la corvette *l'Alcmène*. Est-il vrai qu'une telle lettre ait été écrite et envoyée en Chine ? »

« — Oui, nous avons écrit à ce sujet,non à l'Empereur, mais au *Fou-King-tay-fou* de *Fou-tcheou* ; c'était notre devoir. »

« – Dans cette lettre, dont j'ai une copie sous les yeux, il est dit, entre autres choses,que Fornier-Duplan, capitaine de l'*Alcmène*, a déposé ces deux hommes *par force* sur votre territoire : est-il vrai qu'on ait eu recours à la violence dans cette occasion ? »

« — Non, il n'y a point eu de violence ; et jamais nous n'avons écrit une telle chose en Chine. Nous avons dit seulement que deux hommes avaient été déposés fortuitement sur notre territoire par un navire français. »

« — Depuis que ces deux hommes sont dans votre royaume, ont-ils violé en quelque chose les lois du pays ? »

« — Jamais, nous n'avons eu aucune plainte à faire contre eux. »

« — Quoique *Kiing* m'ait dit le contraire, je suis heureux d'apprendre qu'il en soit ainsi; je suis heureux surtout que Fornier-Duplan n'ait point usé de violence : car alors il aurait formellement agi contre mes ordres.

(1) Il y a certainement des différences dans les termes ; je n'ai pas assez de mémoire pour me rappeler tout mot à mot, mais rien n'est changé pour le fond. — Soit cette observation pour toute circonstance semblable.

« Parmi les plaintes que vous avez faites en Chine, figurait celle-ci : qu'un des deux hommes laissés chez vous, était un malfaiteur chinois, un homme échappé aux rigueurs de la loi. Il est vrai que précédemment il fut arrêté et même condamné à un exil perpétuel, parce qu'il est de la religion du Maître du ciel, et qu'il a refusé d'y renoncer. Mais cette religion était celle de son père et de sa mère, et ce n'est point un crime d'être attaché à une religion bonne que nous ont transmise nos parents. Aussi à peine arrivé en Chine, ayant appris son malheur, je m'empressai de réclamer en sa faveur auprès du vice-roi de Canton et du commissaire impérial. On écrivit à *Péking*, on révisa sa cause, on reconnut son innocence, et, rendu à la liberté, il me fut ramené à Macao. Sachez-le bien, Augustin est un homme honorable; il jouit de mon affection et de mon estime; il est digne de l'amitié et du respect de tous les gens de bien. »

(Trouble profond sur toutes les figures. L'interprète du ministre lui redit la chose en quatre mots; il en passe plus de la moitié. — J'en préviens l'amiral).

— « Ce n'est pas ainsi qu'il faut faire; vous devez redire tout ce que je dis, sans en omettre un mot. »

L'interprète :

— « Quand c'est si long, je ne puis pas tout retenir.

— « On vous en dira dorénavant moins à la fois ; prenez aussi des notes si bon vous semble ; mais ayez soin de redire tout ce que je dis. »

(On écrit, non sans peine, le panégyrique d'Augustin, et il en est donné au ministre connaissance complète.)

— « Ah ! jamais nous n'avons rien dit de semblable. »

L'amiral (d'un air peu convaincu) :

« Je suis heureux alors que vous ayez tenu une conduite aussi sage ; car si vous eussiez livré ces deux hommes aux Chinois, et que, venant ici, je ne les eusse point trouvés, vous auriez été dans de grandes difficultés. »

L'amiral donne ensuite lecture de la note suivante qu'il a

préparée à l'avance : l'interprétation s'en fait difficilement à cause du mauvais vouloir des interprètes du ministre, qui feignent de ne pas comprendre et usent de toutes leurs ruses, pour que, de patience lasse, on laisse la chose là.

Note de M. l'amiral Cécille (1).

Excellence,

« Comme déjà je vous l'ai fait connaître, la nation française « est une nation puissante, et, comme tout ce qui est fort, elle est « généreuse, parce qu'elle n'a rien à craindre. Vous n'avez donc « rien à redouter de la France. Je suis venu ici, ne cherchant que la « justice et n'ayant que des sentiments pacifiques. Mon désir est de « ne causer aucun trouble dans votre pays, de respecter vos usages « et vos lois, de ne rien faire enfin qui puisse contrister le roi du « noble royaume et les grands mandarins. Jusqu'ici vous ne nous « connaissez que très imparfaitement, puisque les relations que « vous avez eues avec les Européens n'ont point été très fréquen- « tes, et que vos défiances les ont rendues difficiles. Je suis venu « pour dissiper tous ces malentendus, établir des relations d'amitié, « et c'est pourquoi je vous parlerai avec vérité. Je désire que vous « ajoutiez foi à mes paroles ; car elles partent d'un cœur bienveil- « lant et sincère.

« Jusqu'à présent vous n'avez vu ici que les Anglais, et, je pense « que vous ne vous repentez point des relations que vous avez « eues avec eux. Vous leur avez rendu des services dont, je le « sais, ils vous sont reconnaissants ; vous n'aurez point non « plus à vous repentir de vos relations avec les Français. « Il est probable que vous verrez les Américains qui font « un grand commerce avec la Chine. Vous connaissez aussi les « Russes qui ont une légation à *Péking* ; quelques-uns de vos « mandarins ont visité leur Archimandrite, en allant en Chine « payer le tribut. La France, l'Angleterre, la Russie sont les trois « premiers Royaumes de l'Europe ; leurs Empereurs comman- « dent à plusieurs millions d'hommes ; les mers sont couvertes de « leurs vaisseaux, et leur commerce s'étend à toutes les parties du « globe. Ces trois grands peuples sont en paix ; les Empereurs « et leurs sujets vivent dans la plus parfaite concorde, et main- « tenant même la Reine d'Angleterre est en France auprès de « notre grand Empereur, à qui elle est venue faire une visite, « comme à son meilleur ami.

(1) Je donne ici cette note traduite de la version latine que j'avais faite pour Augustin ; l'original n'est plus entre mes mains.

« D'après ce que je viens de vous dire, vous devez comprendre « que les Européens ne forment pas une seule nation, comme « vous avez pu vous l'imaginer, au temps où vous n'aviez encore « vu que les Anglais. Chaque nation est distincte, a son Empe- « reur indépendant, une langue propre et un drapeau particu- « lier qui sert à la faire distinguer des autres. — Il y a encore « en Europe beaucoup d'autres nations, mais il est probable que « vous ne les connaîtrez jamais, parce qu'elles n'ont que peu de « navires, à l'exception toutefois des Espagnols qui eurent au- « trefois une grande marine, et qui possèdent Luçon, grande île « peu distante du noble royaume, ce que sans doute vous savez fort « bien. Que si je vous expose ces choses, c'est afin que vous com- « preniez bien la distinction qui existe entre les peuples, et que « si, par la suite, d'autres hommes que les Français venant dans le « noble royaume s'y conduisent mal, vous ne les confondiez pas « avec nous.

« Vous avez entendu parler de la guerre que les Anglais on « faite aux Chinois ; vous avez su que l'illustre *Tao-Kouang* a été « réduit à la nécessité d'acheter la paix au prix de vingt-un mil- « lions de piastres, et de céder de plus l'île de Hong-Kong aux « vainqueurs. Cet exemple du grand empire de la Chine vaincu « par une nation européenne, est bien fait pour donner de l'inquié- « tude aux rois des pays voisins. On doit craindre, en effet, que « les vainqueurs ne s'arrêtent pas là. Si les peuples de cette « partie du monde continuent, comme ils ont fait jusqu'à présent, « à se montrer méprisants et insolents envers les Européens, à « les traiter de barbares, et par ces téméraires insultes à leur four- « nir un sujet de mécontentement, la guerre éclatera de nouveau, « et malheur à ceux qui l'auront provoquée, car je vous le dis en « vérité, ils seront vaincus et humiliés. La force des armes euro- « péennes est bien autrement grande que vous ne pouvez même « l'imaginer, et vous me croirez quand vous saurez qu'il n'a fallu « aux Anglais que douze mille hommes et quelques navires « pour vaincre la Chine.

« L'Empereur des Français a un empire trop grand et trop beau, « pour désirer de l'accroître par de lointaines conquêtes. De plus, « l'empereur est un sage, qui ne veut rien qui ne soit juste. Mais « il est prompt à ressentir l'injure, et s'il n'aime pas la guerre « parce qu'elle fait le malheur des peuples, il ne la redoute pas, « parce qu'il a une nombreuse armée et une grande marine, qui « peuvent lui assurer facilement la victoire. Mais je le répète, « Louis-Philippe est un sage, ami de l'humanité et de la paix. Ce « qu'il désire, c'est que ses vaisseaux puissent trouver dans les « ports étrangers, et spécialement dans ceux du royaume de

« *Lieou-Kieou*, un refuge contre la tempête, de l'eau et des vivres, « s'ils en ont besoin. Ce qu'il désire, c'est que ses sujets naufragés « sur les plages étrangères, y soient recueillis et traités avec « humanité, jusqu'à ce qu'il puisse envoyer des navires pour les « reprendre ou qu'il se présente une occasion de les renvoyer par « les bâtiments des nations alliées. A ces conditions que réclament « la justice et l'humanité, vous serez assurés d'avoir notre Em- « pereur pour ami et d'obtenir de lui les bons offices qui vous « seront nécessaires dans les difficiles circonstances où bientôt « peut-être vous vous trouverez placés.

« Jamais peuple ne s'est repenti d'avoir la France pour amie, « plus d'une fois l'Empereur s'est posé comme intermédiaire pour « protéger les faibles contre les forts. Par son génie et le respect « qu'il inspire aux autres rois, il a pu arrêter des guerres prêtes « à éclater.

« Le système d'isolement dans lequel, comme le Japon et la « Chine, vous avez vécu jusqu'en ces derniers temps est mauvais. « L'exemple de la Chine le prouve ouvertement ; quand lui est « survenue la guerre avec les Anglais, on l'a vue comme un homme « sans ami, qui dans le malheur est réduit à ses seules ressources, « qui n'a, de personne, ni secours ni conseil. Aussi l'empire de la « Chine a-t-il succombé. Que si l'illustre *Tao-Kouang* avait alors eu, « comme maintenant, l'Empereur des Français pour ami, il est « probable que la guerre n'aurait point éclaté, et que toutes les « difficultés auraient été résolues par notre grand Empereur, qui, « comme je l'ai déjà dit, est aussi lié d'amitié avec la reine d'An- « gleterre.

« L'empereur des Français a fait dernièrement un traité d'amitié « et de commerce avec l'empereur de la Chine. Pour en venir là « il n'a pas été nécessaire de faire la guerre. Le traité a été de « part et d'autre volontaire ; il a été pour l'avantage des deux « parties ; il a été fait par le mutuel désir de lier une amitié éter- « nelle. D'après ce traité, les navires de commerce français peu- « vent trafiquer dans cinq ports de la Chine, savoir : Canton, « Amoy, Fou-tcheou, Ning-Po et Chang-Haï. Quant aux bâtiments « de guerre, ils peuvent aller dans tous les ports sans exception « pour y faire reposer leurs équipages, s'y réparer, acheter des « vivres ou autres choses nécessaires. — Ce qu'a accordé à la « France le grand empereur de la Chine, l'illustre roi de *Lieou-* « *Kieou*, qui n'est ni moins éclairé, ni moins sage, peut bien, ce « me semble, nous l'accorder dans les ports de son royaume.

« L'exemple qu'a donné le grand empereur de la Chine est bon « à suivre. C'est par le commerce que les royaumes acquièrent de « la prépondérance, des richesses et de la force ; il donne de l'ac-

« tivité aux peuples, il répand de l'aisance sur toutes les classes « de la société; par le commerce, les famines deviennent impos- « sibles. Rappelez-vous les temps glorieux du roi *Chang-Pa-tse*, « sous le règne de qui les royaumes de *Fou-Kou-zan* et de *Nou-* « *zan* furent réunis à celui de *Tchou-zan*; les jours du roi *Chang-* « *tchong* qui fit tant pour l'industrie et le commerce de ces îles. « Alors le noble royaume brilla d'un grand éclat et jouit d'une « prospérité inouïe. Alors vous aviez de nombreuses relations « avec l'étranger; alors vous faisiez un grand commerce avec la « Chine, Formose, et dans le Japon avec Hinga, Satsouma, Arima, « Amakousa et Hocata. On dit même qu'on vit alors de vos jon- « ques en Cochinchine, en Corée et jusqu'à Malacca. Le commerce « avait procuré au noble royaume une si grande quantité de « monnaie d'argent et de cuivre, que, dans le *Fo-Kien* et le *Tché-* « *Kiang*, elle en devint rare, et que les Chinois en portèrent des « plaintes à l'Empereur.

« Que sont devenus ces beaux temps du noble royaume? Où « sont allées ces richesses dont se glorifiaient vos ancêtres? Où « est aujourd'hui la puissance et la gloire des anciens rois du « noble royaume? Tout cela s'est évanoui. Mais cette gloire, ces « richesses, ces splendeurs des âges passés peuvent renaître, et « c'est par le commerce que vous y arriverez. Si vous établissiez « des relations intimes avec les Européens, votre royaume rede- « viendrait, comme autrefois, le centre du commerce de la Chine, « de Formose, du Japon et de la Corée. Vos rois reprendraient « cette position élevée et cette grande puissance dont ils jouis- « saient autrefois. C'est pourquoi je vous propose de faire avec « la France un traité semblable à celui que nous venons de « conclure avec la Chine. »

Enfin, vers les six heures du soir, la difficile lecture de cette note étant achevée, sur la demande du ministre, on promet de la faire traduire en chinois et de lui en donner une copie, afin qu'il puisse, sans crainte de se tromper, référer du tout au roi. Son Excellence ne peut rien décider par elle-même.

L'Amiral : — « Quel jour et à quelle heure pourrai-je avoir l'honneur de rendre à Son Excellence la visite qu'elle m'a faite? »

— « Je suis à la campagne, dans une petite et sale maison; je prie le grand mandarin de se dispenser de me

rendre ma visite ; je ne pourrais le recevoir convenablement. »

— « Je sais fort bien que Son Excellence n'est point ici dans son palais. Quelle que puisse être la maison où elle se trouve, je m'y rendrai de très bon cœur, et je saurai tenir compte des circonstances. »

On insiste de plus d'une manière pour détourner l'amiral de son projet de visite ; mais, comme il tient bon, on finit par lui dire qu'on lui fera savoir plus tard le jour où il pourra être reçu ; on a besoin de faire des préparatifs, etc.

Le ministre, conduit par l'amiral, visita avant de se retirer la batterie de la *Cléopâtre*, beaucoup trop belle sans doute à ses yeux. Il s'en retourna à terre comme il était venu ; l'aide-de-camp et moi, nous l'accompagnons encore.

Le salut de neuf coups de canon dont on l'honora à son départ, fut d'un magnifique effet, grâce à l'écho des montagnes qui entourent l'étroit bassin où est mouillée la frégate. Le bonhomme n'avait jamais entendu pareil fracas ; mais, loin d'être effrayé ou de paraître l'être, suivant l'usage de ses honorables compatriotes, il se contentait à chaque coup de rire en se bouchant les oreilles. Je vis aussi avec plaisir qu'il écoutait sans morgue, les mots que çà et là je lui adressais, et qu'il me répondait de bonne humeur. Voilà qui est rare et beau de la part d'un grand mandarin !

18 juin. — Vers quatre heures de l'après-midi, au moment où l'amiral, le commandant et moi, en vue de faire une promenade, nous allions pousser de bord, arrive, dans deux mauvaises pirogues accouplées ensemble, un *bonnet jaune*, envoyé par le ministre. Il me dit qu'il est chargé par Son Excellence de prier l'amiral de vouloir bien venir, demain à midi, accepter du thé et quelques gâteaux, en faisant la visite qu'il désire rendre. Il prie en même temps qu'on veuille bien envoyer du bord deux tables et des chaises, vu que, dans ce pays perdu, il serait impossible de s'en procurer autrement. La chose lui est promise.

— « Les commandants sont-ils invités ? »



Dame japonaise de la cour du Mikado.



Le bonnet jaune :

— « A la volonté du grand mandarin ; il amènera qui il voudra. »

Nous allons faire une nouvelle excursion sur l'île *Yagadji*. Dans cette promenade où nous n'étions pas suivis, nous rencontrâmes un bonhomme d'une soixantaine d'années avec qui j'engageai la conversation. Après quelques dires sans importance, il nous quitta, mais nous le retrouvâmes bientôt à la porte de sa chaumière avec son vieux père âgé de quatre-vingts ans et ses deux fils. Pendant que l'amiral allumait son cigare au feu qu'on s'était empressé de lui apporter, je repris sans peine le discours. Ces bonnes gens qui paraissaient enchantés de m'entendre parler leur langue, conversaient avec autant de confiance que de simplicité. Nous les quittâmes en nous disant : « Si l'on était libre ici, les choses ne tarderaient pas à bien aller. » C'est ma conviction.

19 juin. — A midi moins un quart, l'amiral, suivi des commandants et d'une partie de l'état-major des trois bâtiments, se rend en grande tenue au village de *Chimo-Ounting* (Bas-Ounting) près duquel la frégate est mouillée. Deux petits mandarins à bonnet jaune viennent, en manière de guide, lui offrir leurs services au rivage, où l'attendait déjà une compagnie de ses matelots. On se met en route, fifres et trompettes en avant, tambours battants, enseigne déployée, et, après environ vingt minutes d'une marche solennelle par un joli petit chemin dans les montagnes, nous arrivons au bourg de *Oy-Ounting* (Haut-Ounting), où se trouve la maison qui sert actuellement de quartier-général au ministre de *Chouï*. Le gouverneur de Fou-Kou-zan en bonnet violet était à la porte ; le grand mandarin posait dans la cour pour la réception (1).

(1) La seule soutane que j'eusse alors en ma possession étant tout à fait hors de service, on avait voulu me costumer pour la circonstance d'une façon un peu plus brillante. Le commandant Rigault de Genouilly m'avait prêté à cet effet un de ses pantalons, et l'amiral, un habit bourgeois bleu de ciel, à boutons dorés et ciselés, qu'il avait fait confectionner, une ving-

Le palais improvisé, quoique couvert de chaume, n'est pas trop mal au dedans; la salle du moins où nous fûmes reçus, était assez grande, propre et bien aérée. Une table d'acajou apportée du bord était placée pour l'amiral *seul* au lieu le plus honorable, et il fallut user de grandes instances auprès du ministre pour la lui faire partager. Je me plaçai au bout de cette table, à la gauche de l'amiral, pour lui servir d'interprète; l'état-major s'installa comme il put, à une longue table de bois blanc. Le gouverneur *violet* avait disparu. Il n'y avait là que cinq ou six petits mandarins, parmi lesquels les fameux *Ania* et *Okouma* qui s'aplatirent contre la cloison et restèrent sur leurs jambes. Après la présentation des cartes de visite, les compliments d'usage et tout ce qui s'ensuit, on servit le diner. Il n'était ni compliqué, ni brillant : quelques bouchées de porc ou de poisson et quelques mauvais gâteaux, le tout empilé dans d'assez vilaines assiettes, en firent tous les frais; en revanche, le thé était bon, et le *saki* (vin de riz) pas mauvais. On aime toujours ici à affecter la pauvreté et, pour être juste, il faut avouer aussi que le lieu et les circonstances ne permettaient guère de mieux faire.

Bientôt notre bon amiral entame ainsi la conversation :

— « Y a-t-il longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de Chine ? »

— « L'an dernier, à la cinquième lune, nos navires sont revenus ; depuis lors nous n'avons eu aucune nouvelle. »

— « Vos navires, en revenant, l'an dernier, vous ont-ils parlé des décrets que l'empereur de la Chine venait alors de publier en faveur des chrétiens ? »

taine d'années auparavant, pour aller dans le monde, sous la Restauration. On m'avait de plus couronné d'un chapeau à claque d'officier. J'en étais devenu une caricature à faire pâmer de rire toute figure française. Mais l'habit et le pantalon dépassant tellement ma taille que j'avais dû retrousser les manches de l'un jusqu'au coude et les jambes de l'autre jusqu'au mollet, cela me valut un rare succès auprès des gens du pays. Ils disaient de moi : « C'est bien lui qui est le plus grand seigneur; il n'épargne pas l'étoffe comme les autres. »

— « Nous n'avons rien ouï dire à ce sujet. » (Or, M. Bettelheim a apporté ces décrets, et, sans doute, les a déjà présentés).

— « Je l'admire, car c'est un événement qui a eu du retentissement en Chine, qui y fut, pour tous les chrétiens, le sujet d'une grande joie. Mais enfin, je puis vous faire voir ces décrets, et les voici. »

On présente les trois décrets. Ania, Okouma et les autres mandarins se mettent à les lire immédiatement. On leur permet de les garder quelque temps et d'en prendre copie. — L'offre est acceptée. — A quelque temps de là, l'amiral reprit :

— « On s'occupe actuellement à traduire en chinois ma communication d'avant-hier; dès que cette traduction sera terminée, elle sera remise à Son Excellence, afin qu'elle puisse la faire porter au roi. »

— « Mon intention est de retourner moi-même demain à *Chouï*, afin de faire mon rapport au roi. »

— « Il vaudrait mieux que Son Excellence fît porter la pièce et demeurât ici ; j'aurai sans doute plus d'une fois encore à m'entretenir avec elle ; j'ai d'autres demandes à lui adresser, et il faut que je puisse lui faire entendre mes observations quand la réponse sera venue. »

— « Il s'agit d'une affaire de haute importance ; il n'y a que moi en personne qui puisse en référer au roi. »

— « Mais Son Excellence ne peut toujours pas partir demain, elle doit attendre que mes notes soient traduites. Comment pourrait-elle, sans cette pièce, rendre un compte exact au roi ? »

— « Au moment de mon départ, le roi avait un commencement d'indisposition ; il peut être malade aujourd'hui, et mon prompt retour devient nécessaire. »

— « Mais encore une fois, que ferez-vous sans mes notes? Elles seront traduites après-demain soir ; Son Excellence doit attendre jusque-là et promettre à tout le moins de revenir ici avec la réponse. »

On finit, non sans peine, par accepter ces deux points.

L'amiral présente ensuite au grand mandarin une lettre d'invitation à dîner pour dimanche prochain. Cette lettre est écrite en français de sa propre main. Il prie Son Excellence de vouloir bien la décacheter, lui promettant que, sans plus tarder, on va lui en donner lecture. Les pauvres gens de ce pays sont si défiants dans leurs rapports avec les Européens, que cette très petite affaire les met tout en émoi. On ne sait ce dont il s'agit; on craint de découvrir là dessous quelque affreux mystère; on n'ose pas même décacheter la lettre. — L'amiral s'en charge, me passe la pièce et j'en donne à Augustin la traduction en latin, pour qu'il la transmette en chinois. Augustin n'est pas compris, tant est grand sans doute le trouble des interprètes. Pendant qu'il pérore sans fin avec eux, essayant de se faire entendre, je perds patience, et m'adressant directement au grand mandarin, je lui révèle en quatre mots et en langue du pays l'épouvantable secret. Le bonhomme me comprend; sa figure s'épanouit et l'invitation est joyeusement acceptée.

Autre grave affaire!

— « Jusqu'ici on écrit mon nom en Chine, dit l'amiral, d'une manière fort imparfaite : on écrit *Si-Sié*, et je m'appelle Cécille; ces deux mots sonnent à l'oreille d'une manière bien différente. — Voudrait-on écrire mon nom plus exactement en caractères du pays? »

Grand embarras, trouble profond parmi messieurs les mandarins-interprètes; ils se parlent à l'oreille et se concertent d'un air consterné sur le moyen de se tirer d'affaire dans une si effroyable conjoncture. Le grand mandarin, à qui on n'a encore rien dit, veut être mis au courant de la question. *Okouma* se jette à ses genoux et lui expose le fait aussi bas que possible, pas si bas cependant que je n'aie pu l'entendre.

Enfin on semble se résoudre; le conseil passe dans la salle voisine, et au bout de près d'un quart d'heure, il apporte sur un chiffon de papier la pièce demandée.



DAME JAPONAISE DE YOKOHAMA.



M. Forcade. — « Mais ces caractères sont chinois ; et ce sont des caractères du pays que l'amiral désire. »

Un petit mandarin : — « Avec les caractères du pays, ça ne peut pas s'écrire? »

« — Pourquoi ça ne peut-il pas s'écrire ? »

Point de réponse. — Nouvelle délibération, nouvelles hésitations, jusqu'à ce qu'enfin, comme nos instances continuent, on en prenne bravement son parti ; en moins d'un clin d'œil le mot *Cécille* se trouve enfin écrit différemment.

J'examine ; ce sont précisément des caractères japonais du syllabaire *Kata-kana*.

La séance est levée. — Nous retournons majestueusement à bord par le même chemin et dans le même ordre que nous étions venus.

20 juin. — Le chirurgien-major m'envoie réveiller au milieu de la nuit pour le second maître-armurier qui languissait depuis longtemps, et qui vient de tomber tout à coup dans un état désespéré. Le pauvre homme avait toute sa connaissance, mais paraissait loin de se croire aussi près de sa fin. Quoi que je puisse lui dire, il ne peut se résoudre à se confesser immédiatement ; il veut absolument remettre l'affaire au lendemain matin. — Après mon départ, le 2e et le 3e chirurgiens qui veillaient le malade, firent à plusieurs reprises les plus grands efforts pour l'engager à me faire rappeler; ils ne purent rien obtenir. Le moribond ne disait point un *non*, mais renvoyait toujours la chose à plus tard.

A peine réveillé, entre cinq et six heures du matin, je cours à l'hôpital.

« — Où en est notre malade?

« — Il ne va pas bien; il est très bas. »

J'approche; il venait de passer dans l'autre monde sans que personne s'en fût aperçu. Une minute auparavant il avait encore parlé. On lui avait demandé s'il avait besoin de quelque chose :

« — Non, avait-il répondu, je n'ai besoin de rien... »

Ce fut son dernier mot. — Triste exemple de l'abus de la grâce ! *Ne differas de die in diem.*

Toutefois pareil fait est heureusement rare. En général, nos matelots malades accueillent le prêtre avec empressement et reçoivent en bonnes dispositions les derniers sacrements.

Dans la soirée, l'amiral m'engage à envoyer à *Tumaï* M. Leturdu, dont le séjour est inutile ici. Quoiqu'il ne soit pas encore présenté au gouvernement, il doit préalablement aller s'établir, sans dire mot, dans mon ancienne bonzerie, où sont toujours nos effets, et dont bientôt nous deviendrons les maîtres. — De sages raisons engagent M. Cécille à me conseiller cette ligne de conduite. — Augustin doit accompagner mon cher confrère ; il prendra à la maison son bagage et le mien, et reviendra seul rejoindre la frégate au plus vite — Cette expédition se fera par terre ; nous sommes en pleine mousson de S. O., à l'époque des typhons, et il ne serait ni facile ni sûr d'envoyer *ad hoc* un bâtiment à *Nafa*.

21 juin. — Vers trois heures de l'après-midi, je vais chercher à terre dans le canot de l'amiral le ministre du roi qui doit aujourd'hui venir dîner à bord. Le gouverneur de Fou-Kou Zan, invité aussi, vient derrière nous dans un autre canot.

Tout le monde sait la magnificence ordinaire de M. l'amiral Cécille. Comme il voulait donner ici une haute idée de la France, il essaya de se surpasser encore et il y réussit. Il avait fait préparer et servir splendidement une table de 20 couverts, où prit place, avec les deux mandarins, la majeure partie de son Etat-major. Les pauvres Excellences, qui ne sont jamais sorties de leur île, se montraient fort étonnées de l'abondance des mets et des vins ; mais elles étaient surtout éblouies du luxe de l'argenterie. Ces bonnes gens prenaient, je pense, pour de l'argent massif les cloches et les réchauds en plaqué. La porcelaine même, qui était fort belle, et mieux encore les cristaux regardés comme des pierreries dans ces contrées, avaient aussi de quoi les

émerveiller. Si l'on avait ici la moindre idée des fées, on se serait cru transporté dans un de leurs palais.

Mais ce qui fit par dessus tout une étonnante impression, fut un assez bel orgue de Barbarie, qu'un matelot faisait ronfler dans un petit salon de la dunette. Les sons venaient droit à nous par un escalier dérobé ; la machine paraissait présente, et l'on ne voyait rien ! — Le brave ministre, tout oreilles, tout yeux, allongeait et retirait sa tête, regardait à droite, à gauche, en haut, en bas, par tous les coins et par tous les bords, et entendant toujours l'admirable concert, sans pouvoir découvrir ni l'artiste ni l'instrument, il ne savait qu'imaginer, et semblait se demander s'il dormait ou était éveillé, s'il était encore dans ce monde ou dans l'autre. Sa figure ébahie nous prêtait singulièrement à rire.

On le conduisit après le repas dans le petit salon où l'orgue était installé; on le lui ouvrit; on lui en montra les cylindres. Ne voyant que des morceaux de bois qui tournaient, il ne pouvait sans doute comprendre qu'une si simple machine produisît de tels effets; il n'en revenait point. Nous faisons approcher un des mandarins de sa suite; nous lui mettons bon gré mal gré la manivelle en main.

« Tourne, » lui dit-on.

Il tourne et voilà qu'il se trouve musicien sans le savoir. Sa terreur parut grande à cette révélation inattendue d'un talent qu'il se connaissait si peu; il décampa au troisième tour comme s'il eût craint qu'un diable ne lui sautât au visage. L'amiral, voyant l'engoûment de son hôte pour ce merveilleux objet, s'empressa de le lui offrir; il ne put jamais le lui faire accepter. Ce n'était pas manque d'envie; mais Son Excellence avait ses raisons pour cela !.....

M. Leturdu et moi nous étions, bien entendu, de ce dîner. L'amiral avait eu la bonté de me placer à la droite du ministre, et j'eus le glorieux avantage de remplir auprès de lui l'estimable fonction de *bonne d'enfant*. Quoique novice dans ce métier, j'essayai de m'en bien acquitter; je me mettais en quatre pour lui choisir les morceaux

les plus distingués, et je lui taillais des bouchées parfaitement proportionnées à l'ampleur de sa bouche. Ces appréciables services eurent un bon effet. Son Excellence et moi nous devînmes bientôt une paire d'amis; et je fus le premier à qui il daigna sur la fin du repas faire les honneurs de sa pipe.

Les petits mandarins de l'escorte eurent aussi leur tour. Dès que nous fûmes passés au salon, il prirent nos places à table ; Augustin, réservé pour eux, leur en fit les honneurs.

Avant que le ministre se retirât, l'amiral lui remit sa note du mercredi 17, traduite en chinois.

Vers neuf heures du soir, je conduis à terre M. Leturdu et Augustin; ils partent demain pour *Tumaï* à quatre heures du matin. C'est avec bien du regret que je laisse aller tout seul mon pauvre confrère; je sais par expérience tout ce qu'une telle position peut avoir de pénible. Mais il n'y a pas moyen de faire autrement. M. Leturdu est parfaitement résigné, et j'espère par-dessus tout que ce ne sera pas long.

22 juin. — Vers les neuf heures du matin, le ministre arrive sur le rivage en grand équipage, et fait raisonner le *tam-tam*. J'étais alors à terre dans une maison mise à notre disposition au village d'*Ounting*. Je me rends auprès de Son Excellence pour lui demander ce qu'elle veut. Elle me dit qu'avant de partir pour la capitale, elle vient donner à l'amiral le salut d'adieu; elle me prie de lui faire part de ses intentions et elle s'en retourne. — Bon voyage!

Dans le même temps, le gouverneur de la province s'était, à mon insu, rendu à bord pour restituer à l'amiral l'exemplaire du traité de la France avec la Chine et les décrets en faveur de la religion qui lui avaient été communiqués. L'amiral, qui ne s'attendait pas à cette visite et ne comprenait pas ce qu'on lui disait, ne peut s'imaginer ce dont il s'agit; il m'envoie au plus vite un canot, me priant de venir le trouver. J'expliquai le tout en arrivant. Notre état-

major fut fort étonné de ces politesses si extraordinaires et si inattendues ; pour moi, je ne m'en étonne pas beaucoup ; je connais un peu les us et coutumes de céans, et je ne me fais pas d'illusion sur la valeur de ces démonstrations.

Le gouverneur, avant de quitter l'amiral, lui offrit de la part du ministre une jarre de *Saki*, quelques livres de pain d'épice et un assez bon nombre de petits gâteaux. L'amiral crut, eu égard aux circonstances, devoir accepter pour la première fois ces humbles présents. Il lui eût été, en effet, difficile de les refuser.

Après dîner, jolie promenade avec l'amiral et les commandants sur l'île *Ya-ga-dji*. Je parvins encore à entamer, sans témoins, une petite conversation avec un pauvre paysan. C'est toujours la même espèce d'hommes, bonne et simple. On donna un cigare et une prise de tabac au brave homme, il nous quitta content comme un roi.

23 juin. — Au moment où nous sortions de table après dîner, arrive, de la part du gouverneur de *Fou-Kou-Zan*, un petit mandarin à bonnet jaune, qui demande si l'amiral agrée que l'on érige des tombes sur les fosses de deux de nos matelots récemment enterrés.

L'amiral (et il avait ses raisons pour cela) répond froidement :

« Oui, je le veux bien ! »

J'ajoute :

« Quand Augustin sera revenu, il vous donnera l'inscription à faire graver. »

Mon intention est de donner en caractères chinois l'épitaphe qu'on a coutume de mettre en Chine sur le tombeau des chrétiens. Des croix de bois déjà placées seront conservées ; on doit écrire au-dessus en français le nom des défunts, leur âge, la date de leur décès, etc., etc... Nos mandarins se montrent de plus en plus prévenants.

Après avoir expédié cet envoyé en moins d'une minute, nous allons faire une fort agréable promenade jusqu'à un assez beau cours d'eau, une véritable petite rivière appelée

Foundja-gawa, que nous rencontrons sur la grande ile, à environ une demi-lieue de notre mouillage. De magnifiques rizières s'étendent çà et là sur les rives.

25 juin. — Dans la matinée, j'accompagne l'amiral à la rivière de Foundja-gawa, que nous avions déjà reconnue. Nous y entrons par son embouchure, et nous la remontons assez loin dans les terres, jusqu'à ce qu'enfin une digue, établie pour servir de chemin, nous coupe le passage et nous force à nous arrêter. Le cours d'eau est encaissé entre des montagnes boisées du plus charmant aspect; le terrain qui s'étend du pied des montagnes jusqu'à ses rives, est couvert de belles rizières. Tout ce pays est magnifique; je ne sais combien de délicieuses villas et de châteaux en Espagne nous bâtissons chaque jour en le parcourant.

Le gouverneur a fait commencer aujourd'hui le tombeau de nos deux matelots. Nous laissons faire, sans avoir l'air d'y prêter la moindre attention. C'est pour donner à comprendre que nous ne sommes pas dupes des flagorneries dont nous sommes l'objet.

26 juin. — Dès le matin je reçois une lettre de M. Leturdu, arrivé à *Tumaï*. En voici quelques passages qui pourront intéresser.

Tumaï, jour de saint Jean-Baptiste, 1846.

« Me voici de retour à *Tumaï*, après une route de trente heures. Nous avons marché jour et nuit, d'abord à cheval, puis en chaise. Le pauvre Augustin est couvert de plaies et de contusions que lui ont faites tour à tour les chaises et les chevaux auxquels il n'était pas accoutumé. Quelle route nous avons suivie! Nous avons parcouru tout le littoral depuis le Port-Melville jusqu'à *Tumaï*. Tantôt il nous fallait passer dans l'eau, tantôt grimper sur des rochers; quelquefois descendre de cheval pour monter à perte de vue. D'abord je pensais, avec Augustin, que ce ne pouvait être la vraie route, qu'on nous conduisait ainsi pour nous fatiguer et nous empêcher de voir l'intérieur. Néanmoins nous avons vu sur le rivage beaucoup de traces de voyageurs; nous avons rencontré des gens chargés, qui nous disaient venir de la capitale, et vos effets qui suivaient la même route, ont achevé de nous persuader. Plusieurs villages, grands et très propres, ont de

temps en temps charmé nos yeux fatigués par le sable de la mer...

« Au village où nous nous sommes arrêtés pour dîner, j'ai invité le *Rieur* et l'*Astronome* (1) avec deux autres *Pékins* (2) qui faisaient route avec nous, à goûter notre thé et notre pain. Je n'ai qu'à me louer d'eux. Dans un village la population s'est réunie autour de nous ; j'ai offert du thé et du vin au maire et à l'homme qui paraissait le plus vieux ; ils étaient bien contents l'un et l'autre. Je les ai priés de ne pas m'oublier, parce que je ne les oublierais pas et que je les reverrais peut-être encore. Nous avons fait aussi une petite halte au grand pont qui est à deux lieues de *Tumaï*, dans une maison située sur la hauteur, où se trouvent un vieillard et la mère bisaïeule, et où vous êtes allé deux ou trois fois. Le vieillard n'y était pas, mais sa nombreuse famille est venue nous saluer, sauf la bonne vieille qui ne s'est pas présentée. Elle n'a pas été oubliée pourtant ; je lui ai fait porter du vin et du pain. J'en ai mis de côté pour le vieillard ; tous les enfants ont eu leur petit morceau. Je pense que cette bonne famille se souviendra des Pères. Les porteurs de chaises et de bagages, les conducteurs de chevaux ont eu aussi part à nos largesses. De temps en temps je leur faisais distribuer un petit verre de *saki* et un morceau de pain. Le soir du même jour ils ont eu du riz et des œufs pour dîner. Leurs fatigues n'ont pas été petites. Nous sommes arrivés à six heures et demie du soir au village d'*Ouenna ;* nous y avons pris quelque chose. Là, les chevaux ont été remplacés par des chaises, et à onze heures de la nuit la caravane s'est remise en route. Nous étions plus de vingt. Six hommes pour chaque chaise : deux qui portaient, deux qui avaient des torches et deux qui se reposaient. La marche a été le pas de course ; ces pauvres gens perdaient le peu de graisse qu'ils avaient. A deux heures on a fait halte sur le rivage, et nous leur avons donné du *saki*, puis ils ont recommencé comme de plus belle. Nous sommes arrivés à *Tumaï* à neuf heures et demie du matin, courant presque continuellement depuis onze heures. Avant cela nous avions fait neuf heures de cheval ; jugez de la distance. On nous avait dit qu'il y avait dix-neuf lieues ; je crois qu'ils auraient pu mettre le compte rond. Cinq ou six heures avant d'arriver, la côte s'abaissant, la route est moins rude. A chaque quart d'heure, nous trouvions un ruisseau ; jamais je n'ai vu de pays si arrosé. Nous avons passé des vallons où le riz était d'une hauteur admirable....

(1) Nous donnions des sobriquets de ce genre aux petits mandarins avec qui nous avions le plus souvent affaire, afin de pouvoir parler d'eux, même en leur présence, sans qu'ils s'en doutassent.

(2) *Pékin* est le titre des petits mandarins à bonnet jaune.

« Ma solitude me plaira, je me trouve déjà tout à moi. Que le bon Dieu néanmoins vous conserve et vous ramène bientôt !... Je vous renverrai Augustin quand il sera reposé de ses fatigues. »

Je réponds immédiatement à mon cher confrère, et je lui envoie quelques objets qu'il me demande.

29 juin. — Une petite histoire apprise aujourd'hui, et qui peut donner une idée de la facilité avec laquelle, sans l'œil partout présent des satellites, on établirait de bonnes relations avec le simple peuple. — Derrière le mouillage de la *Sabine*, dans un petit trou resserré entre les montagnes et caché par elles, descend tous les jours un matelot de la corvette, qui y soigne deux ou trois vaches appartenant au bord. Là se trouvent également, loin de la surveillance ordinaire, trois ou quatre cabanes de pauvres gens. — Eh bien ! notre matelot est déjà devenu le meilleur ami du monde avec les quelques habitants de ce lieu. Il a ses entrées libres sous chaque toit ; la ration du bord et les patates de la chaumière s'y partagent habituellement en commun. Les femmes, loin de fuir le *Sauvage d'Occident*, viennent s'asseoir très tranquillement devant lui auprès de leurs maris.

Pour moi, non seulement je ne puis m'introduire aussi familièrement dans les chaumières ; mais il m'est toujours bien difficile d'avoir, quelque part que ce soit, un instant de tête à tête avec le dernier paysan. Les satellites, depuis les réclamations du commandant Guérin, ne nous poursuivent plus officiellement dans nos promenades ; mais ils ont été remplacés par une nuée de mouchards qui les valent bien. On se défie surtout de moi, vu que je parle tant bien que mal la langue du pays et que l'on sait pourquoi je suis venu : tout est en émoi dès que je pousse du bord ; les yeux suivent, observent et comptent mes pas de quelque côté que je les dirige, d'indiscrètes oreilles sont au guet en tous lieux pour m'écouter, elles se dressent sur les routes ou se cachent derrière les murs et les buissons.

Ce soir, j'étais allé me promener avec l'amiral sur l'île

Yagadji ; nous étions assis depuis quelque temps auprès d'un village ; arrivent quelques paysans, je commence la conversation ; mais un vieillard, le maire du village, survient à l'instant avec quelques espions et plus moyen de rien dire. Nous fîmes toutefois politesse à ce magistrat ; nous lui offrîmes un cigare, et,faute de mieux, ce fut avec lui que j'entrepris de causer. Il ne tarda pas à nous demander agréablement quand nous nous en irions.

— « Je n'en sais rien ; l'époque n'est pas fixée. »

— « Le plus tôt serait le mieux ; car ici les femmes ont bien peur, elles sont toujours en fuite. »

— « Pourquoi ont-elles peur? Leur avons-nous jamais fait la moindre insulte ? »

— « C'est qu'elles n'ont jamais vu d'hommes comme vous et elles ont grand'peur ! »

Sur ce, l'amiral à qui, en pareille circonstance, j'interprète à peu près tout ce que j'entends :

« Dites-lui donc que ce n'est pas de nous qu'elles ont grand'peur, mais des satellites envoyés par les mandarins.»

Je traduis à haute voix les paroles de l'amiral. — Explosion de rire dans l'auditoire ; par l'expression de sa figure chacun semble nous dire : « Oh! que c'est bien cela ! »

M. le maire, complètement démonté, juge à propos d'abandonnerla partie. Il s'en va beaucoup moins fier qu'il n'était venu.

VI

M. Leturdu a Tumaï, ses relations avec le Révérend Bettelheim. — Continuation des négociations avec le ministre du roi a Port-Melville.

30 juin. — Dans la matinée, je reçois de M. Le Turdu une lettre en date du 27. En voici les principaux passages :

« J'allais vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. Ce matin Aniah est venu me demander quelques explications sur la lettre de l'amiral; il m'a dit que le conseil était bien indécis. Leur grande objection au traité est la crainte de ne pouvoir plus par la suite faire avec les Japonais un commerce pour eux nécessaire, parce que tous leurs fers et leurs cuivres viennent du Japon. Ils craignent que les Japonais ne veuillent plus venir dans un pays ouvert aux Européens.

« J'ai tâché de le rassurer là-dessus, disant que l'amiral prendrait les mesures nécessaires pour qu'ils ne souffrissent aucun dommage, et qu'ils fussent pourvus de fer comme auparavant : qu'un traité semblable à celui de la Chine ne pouvait en aucune manière leur être nuisible, mais qu'il leur procurerait beaucoup d'avantages, comme l'amiral le leur a si bien dit dans sa lettre; qu'ils ne peuvent, d'ailleurs, demeurer longtemps dans l'état où ils sont : que tôt ou tard il faudra fraterniser avec tous les autres peuples, parce

que tous sont comme les frères de la grande famille humaine, avec laquelle il convient de vivre en bonne intelligence et bonne amitié; qu'ils seraient plus sages s'ils acceptaient cette nécessité de bon cœur plutôt que de s'y laisser forcer, au risque de se voir dépouillés d'une partie de leur pays; qu'une fois le traité fait, ils n'auront plus rien à craindre des autres royaumes, parce que ceux-ci ne peuvent déranger ce que la France a fait, et que d'ailleurs ils n'auront plus de raison de guerre, etc.

« Puis je lui ai fait de l'histoire et de la géographie et je me suis résumé ainsi : vous devez accepter le traité qu'on vous propose, parce que vous ne sauriez l'éviter longtemps, car l'Europe veut ouvrir absolument tous ces pays fermés; parce que vous serez agréables à l'empereur de la Chine dont vous suivrez l'exemple, tandis qu'agir autrement, ce serait critiquer et condamner sa conduite; parce qu'il ne peut en résulter pour vous aucun dommage ni de la part du Japon, ni de la part de qui que ce soit; parce que vous y gagnerez les grands avantages énumérés dans la lettre de l'amiral; parce que ce sera vous mettre à l'abri de toute chicane avec les autres puissances; parce qu'enfin c'est une chose juste que les enfants d'une grande famille ne soient pas toujours divisés, mais se rapprochent et se voient enfin, et que telle est la volonté des puissances européennes.

« Après cela, il m'a demandé un délai, disant que huit jours, le voyage et le retour compris, ne sont pas suffisants. Je lui ai répondu que ce n'était pas à moi de différer ou de hâter l'arrivée du grand mandarin, que je pouvais seulement aviser l'amiral de la requête. Il doit venir ce soir me dire le nombre de jours qu'il demande : il fixera aussi le jour de l'arrivée du grand mandarin à *Ounting*.

(En *P. S.*). « Aniah a rendu réponse; la lettre de l'amiral doit être communiquée à tous les ordres de l'Etat, et pour cela il faut en faire copier des milliers d'exemplaires. Le ministre pourra partir vers le 10 de la lune, du 8 au 12, et

il ne pourra faire la route qu'en trois jours. Le 10 la lune tombe le 3 juillet, samedi : ainsi, avec trois jours de route, il arriverait du 5 au 6. Augustin partira mercredi. »

Autre fragment.

« J'ai rendu visite mercredi soir au docteur anglais. Il était bien portant, mais sa femme et sa petite-fille ne vont pas bien. Madame ne peut pas boire l'eau du pays sans y mêler du vin, ce qui a bien diminué leur provision. Il vous prie de voir si l'on ne pourrait pas lui en donner quelques bouteilles ; il désire aussi quelques journaux. Il vient de m'écrire pour m'avertir que, si Augustin n'est pas parti lundi, il ira avec lui au port Melville, pour avoir l'honneur de saluer l'amiral et pour voir le pays. Du reste, à part ma visite qu'il ne m'a pas rendue, il s'est montré honnête, obligeant même à mon égard. Il m'a invité par deux fois à aller dîner chez lui tous les dimanches ; il a invité Augustin pour demain. Vous sentez bien que je n'ai rien accepté ; il m'invitera encore et je lui répondrai nettement que mes règles ne me le permettent pas ; je crois que c'est le meilleur moyen de me tirer d'embarras : que vous en semble ? Il a exposé sur le mur de son jardin une tablette en chinois pour inviter les malades à recourir à son art ; il promet de donner du riz à ceux qui n'auront pas de quoi s'en procurer... Il est content de ses gardiens, il trouve qu'ils lui enseignent bien la langue. »

M. Leturdu me dit ensuite que lui aussi est content, sous ce rapport, de ceux qui l'entourent. Ces braves gens sont plus heureux que moi ; ils arrivent en de meilleures circonstances.

Cette lettre fait plaisir à l'amiral ; elle lui donne bonne espérance, lui met en tête de nouvelles idées pour nous très avantageuses, il me demande copie du passage concernant ses affaires. Je réponds à M. Leturdu que l'amiral, comprenant parfaitement l'importance et les difficultés de la situation, accorde de grand cœur au gouvernement autant de temps qu'il lui en faudra pour prendre sagement sa

parti. J'engage pour mon propre compte mon cher confrère à continuer de donner de bons conseils aux mandarins qui s'adresseront à lui. Si l'on consentait ici à un traité avec la France, ce serait (du moins, je le pense) une excellente affaire pour notre mission.

Pour ce qui est de l'Anglais, je réponds que je ne puis me charger de lui procurer du vin. Je loue mon cher confrère de n'avoir point accepté ses dîners, et je lui conseille de se montrer toujours envers lui poli, charitable, mais plein de réserve.

Pendant que j'écris cette réponse, je reçois une nouvelle lettre de M. Leturdu; elle est en date du 28, et m'annonce l'expédition de mes bagages par mer. Ils viennent d'arriver à bon port dans un bateau du pays. Augustin partira demain de *Tumaï*, et nous rejoindra probablement jeudi soir.

2 juillet. — Augustin arrive de Tumaï dans la soirée. Cette fois-ci il a fait le voyage en chaise et en deux jours; il n'est pas trop fatigué. M. Leturdu a assez bien organisé ses petites affaires; à en juger par la lettre que je reçois de lui, il ne paraît pas effrayé, mais tout résigné à sa prochaine solitude.

Chose assez singulière pour ce pays! M. Leturdu et Augustin étaient partis d'ici par la route de l'ouest; on a ramené Augustin par la route de l'est, de manière que, dans ce voyage, il a fait le tour d'une bonne partie de l'île. Il a rencontré des sites charmants et de riches campagnes sur la côte orientale inconnue des Européens; il a cru découvrir quelques bons mouillages. A quatre lieues et demie de *Chouï*, il a passé près des ruines d'une ancienne ville : il aurait bien voulu aller reconnaître la place, mais les mandarins qui le conduisaient ont trouvé le moyen de lui faire éviter cette direction.

4 juillet. — Après dîner, promenade avec l'amiral sur l'île *Yagadji;* nous nous arrêtons près d'une claire fontaine, dans un bosquet d'arbres magnifiques, qui semblent vieux

comme le monde ; c'est un bois sacré, un lieu vénéré, où les pauvres gens du pays viennent adorer leurs *kamis* (les esprits). M. le maire, ce vieux bonhomme dont j'ai parlé lundi 29 juin, nous avait rejoints depuis quelques instants ; il s'arrête là et reste avec nous, dans le but unique *sans doute* de nous honorer de sa compagnie. Il se montra du reste parfaitement affable, nous parlant et laissant même parler quelques-uns de ses administrés qui n'avaient pas tardé non plus à nous rejoindre.

A notre arrivée à bord, nous trouvons sur le pont un *bonnet jaune* qui nous annonce l'arrivée du ministre, et nous demande de sa part à quelle heure l'amiral pourra demain lui donner audience. Son Excellence sera reçue demain à une heure, mais, d'après ce que m'avait écrit M. Le[illegible], nous ne l'attendions pas si tôt.

5 juillet. — Vers une heure, je vais dans le canot de l'amiral, prendre le ministre à terre : il est reçu par l'amiral, les trois commandants et une partie de l'état-major. Après les compliments d'usage, Son Excellence remet avec beaucoup de cérémonie la réponse qu'elle apporte ; puis suivent, d'une façon plus comique que touchante, trois prostrations le front contre terre ; le pauvre homme demande grâce et miséricorde, comme s'il était question de le faire fusiller. L'amiral répond qu'il prendra connaissance de la lettre à tête reposée, quand il aura la traduction, qu'il en dira son avis ensuite. Les pathétiques salamalecs sont suivis d'une offrande de présents. C'est du tabac en feuilles, des boîtes de gâteaux et de vermicelle. Il y en a pour l'amiral, pour les trois commandants et pour moi. On juge à propos d'accepter.

En retour de cette politesse, l'amiral prie le grand mandarin de passer dans la salle à manger, où est servie une petite collation. Je suis à côté du ministre, et il me témoigne cette fois encore beaucoup d'amitié. Séance tenante, il invite l'amiral à dîner pour mardi prochain.

La collation finie, il ne se passa plus rien de bien impor-

tant. L'amiral demanda seulement par écrit le nom chinois et indigène de toutes les îles du royaume, et on lui promit de lui donner ce renseignement. Après un échange courtois de quelques mots insignifiants, le grand mandarin se retira. — Je le reconduisis jusqu'au rivage, et dans notre courte traversée, il me fit une politesse bien extraordinaire pour un homme de son rang et de son pays. Tout d'un coup, sans aucun préambule, il me prend le cigare allumé que j'avais à la bouche, il le fume lui-même, et en me disant que c'est du bon tabac, il me présente sa pipe pour que je goûte aussi le sien. J'accepte, comme cela va sans dire, et, après avoir dégusté deux ou trois gorgées, je me donne un air parfait de reconnaissance en rendant à Son Excellence l'honorable instrument qu'elle a daigné me prêter. Le digne homme ne voulut jamais le reprendre, il me dit très gracieusement qu'il était à moi ; puis, m'ajustant son assez jolie blague de soie pleine de tabac, il se contenta de garder, en retour de son double cadeau, mon malheureux cigare à demi-fumé. — Je fus alors assez embarrassé ; car je suis ici dans la résolution de ne recevoir, comme de ne faire aucun présent. Je crus cependant que la circonstance exigeait que je dérogeasse à mes habitudes. J'acceptai donc, *confus de tant d'honneur !*

Il était facile de prévoir la cause de ces débordements d'amabilité ; il s'agissait de faire accepter la réponse que voici :

« Lettre pour exposer ses sentiments d'affection, pour implorer la miséricorde, préparée par *Chang-ting-tcheou*, ministre général de la ville de *Tchong-Chou*, au royaume de Lieou-Kieou.

« Le vingt-huitième jour de la précédente lune, j'ai accepté la bienveillante invitation de Son Excellence qui m'a appelé et m'a donné à moi présent une précieuse lettre. Après l'avoir emportée, l'avoir ouverte et l'avoir lue, je m'en allai sur le champ à *Chouï*; avec respect je dénonçai clairement la chose au roi du royaume. Le roi a dit en gémissant :

« C'est une affaire de très grande importance ; qu'y a-t-il à « faire pour agir en sûreté ? Tu dois te réunir avec tous les « mandarins, mûrement délibérer et m'en référer. »

« Conformément à cet ordre, j'ai convoqué aussitôt tous les mandarins, et après avoir délibéré sur toutes choses avec la plus grande attention, nous en avons référé respectueusement au roi, nous lui avons demandé sa volonté, et nous en avons reçu la décision suivante, écrite à l'encre rouge :

« Cette Excellence est venue ici de fort loin avec une « très grande difficulté pour faire amitié et commerce. « Sa volonté est bonne ; nous lui en devons des actions de « grâces qui soient sans fin. Mais l'état d'un petit royaume « est bien différent de l'état des grands royaumes ; tu dois « aller toi-même sous le pavillon d'autorité de Son Excel- « lence, selon ce que tu m'as déjà dénoncé, pour faire des « prostrations et implorer sa miséricorde. »

« Maintenant exposant ouvertement avec respect mes raisons sincères, je crains de manquer à la volonté de Son Excellence ; mais en examinant, nous avons reconnu que ce royaume est aussi petit que la balle que lance l'arc (1) et que les îles qui lui sont soumises sont petites aussi. Il manque d'argent et d'or, de cuivre et de fer, de fil de soie et d'étoffes de soie belles ou non belles. Les grains n'y abondent point ; il n'a que fort peu de produits, il ne peut s'appeler un royaume. Depuis la dernière dynastie des *Ming* jusqu'à présent, il a obtenu d'être compté parmi les pays à qui la Chine confère la dignité royale. De génération en génération il reçoit la dignité royale, et s'acquitte des devoirs de tributaire. C'est pourquoi, usant de l'occasion où il va payer le tribut dans la province de *Ming* (du *Fo-Kien*), outre des ustensiles, on achète de plus des étoffes de soie, tant pour confectionner les ornements royaux, que pour faire les bonnets et les

(1) En Chine, on a des arcs avec lesquels on lance des balles comme avec des fusils.

habits des mandarins, afin que la hiérarchie établie par la loi soit distinguée. On achète aussi des médicaments pour guérir les malades, afin que les hommes ne meurent point autrement qu'il a été décrété d'en haut. — Quant aux choses que nous payons en tribut, et aux différentes marchandises qui sont exportées pour être vendues en Chine, il n'en est aucune qui soit le produit du vil royaume. Nous ne pouvons nous les procurer qu'en les achetant dans l'île de *Fou-kia-la*. De plus le riz, les bois, les marmites de fer, le coton, les feuilles de thé, le tabac, l'huile de moutarde, la cire jaune, les ustensiles, les instruments, sont aussi apportés ici par les marchands de cette île, et c'est ainsi qu'en quelque manière on subvient à ses besoins .

« On dit que, dans les royaumes du Japon, il existe des lois très sévères, qu'on n'y a jamais de communications avec les autres royaumes, si ce n'est dans le port de *Nagasaki*, où sont établis des satellites de mandarins qui y tiennent très strictement (s. e. les marchands étrangers). Le nombre des navires et la quantité des marchandises étant déterminés, on permet enfin aux Hollandais et aux Chinois de venir là chaque année pour y faire le commerce. Quant à l'île dite *Fou-kia-la*, quoiqu'elle soit soumise au Japon, comme cependant elle est voisine du vil royaume, on lui permet d'apporter ici des productions pour les échanger contre le sucre noir, le *saki*, les bananes du vil royaume et diverses marchandises apportées ici de la province de *Ming* (du *Fokien*). Lorsque les marchands retournent d'ici dans leur île, s'ils portent parmi les autres marchandises quelque chose de prohibé, ou si les marchandises excèdent la quantité indiquée dans le catalogue ; s'il y a quelqu'autre délit, dès que la chose est découverte par les douaniers, on saisit à l'instant ces marchandises, et ils sont très grièvement punis.— On dit cela et autres choses de ce genre.— Que si le vil royaume faisait amitié avec le noble royaume pour faire le commerce, alors les marchands de ladite île seraient certainement empêchés par les lois du Japon de

venir ici. Et alors certainement on manquerait au devoir de payer le tribut (à la Chine), on ne remplirait pas les obligations de sujets. Les choses nécessaires aux mandarins et au peuple de tout le royaume, on ne pourrait se les procurer de nulle part, et ces choses venant à faire défaut, le royaume par lui-même ne pourrait subsister.

« Maintenant, comme le dit Son Excellence, faire le commerce avec les autres royaumes, est impossible aux ressources du royaume. Quant aux temps antiques où les navires du vil royaume allaient en Corée et en Cochinchine et à d'autres lieux, ce n'était pas à dessein d'y chercher les avantages du commerce, mais c'était afin de se procurer les choses nécessaires pour payer le tribut, jusqu'au temps de *Kang-hi*, qui à dessein fit connaître sa volonté sur les choses à payer en tribut, et déclara qu'il n'estimait pas ces objets merveilleux. Depuis lors cessa l'usage d'aller à tous les royaumes.

« En examinant les lois du vil royaume, on trouve :

« Toutes les fois que les navires des autres royaumes ont « été ici jetés par les vents, de quelque royaume que soient « les hommes, on leur donne des provisions et de l'eau pour « subvenir à leurs besoins. Soit qu'il y ait danger de tem- « pête, soit que le vaisseau ou ses agrès soient brisés, on « prendra soin d'eux. Ceux que nous pourrons reconduire, « nous les reconduirons ; ceux à qui il faudra donner un « navire, on le leur donnera, afin qu'ils ne se trouvent point « dans une condition qui n'est pas la leur. »

« C'est ainsi que deux navires anglais, ayant été poussés par le vent sur une île soumise au vil royaume appelée *Miâko* (*Tai-pin-san*), l'un d'eux, donnant contre les écueils, se brisa. Aussitôt nous les avons aidés, et leur donnant un autre navire, nous les avons renvoyés chez eux. Ces choses se font ainsi, non par alliance et traité, mais parce que la raison de secourir les malheureux est intrinsèque à la raison du ciel et à celle de l'homme. C'est pourquoi, quoiqu'on délègue des Mandarins pour prendre soin

de la chose, quoiqu'on fasse appel au peuple pour fournir le nécessaire, que d'*en haut* (de la part du gouvernement), on épuise les greniers publics ; que d'*en bas* (de la part du peuple), on laisse là ses travaux, c'est cependant encore avec de grandes difficultés et un travail sans relâche, qu'on peut parvenir à ce que la chose se fasse ainsi. Quant aux navires du noble royaume, s'ils se trouvaient dans les mêmes circonstances, il faudrait nécessairement d'après les lois prendre soin d'eux.

« Nous considérons humblement la volonté par laquelle Son Excellence veut faire avec nous un traité d'amitié, comme celui qui a déjà été fait avec la Chine. En vérité cela provient de la bonne volonté d'un grand royaume ; c'est pourquoi nous rendons des actions de grâces qui seront sans fin. Mais le vil royaume est une terre aussi petite que le coquillage *Famagondi* (étym. ordure du rivage) ; il n'a que fort peu de produits ; ce n'est que par l'île *Fou-kia-la* qu'il parvient à subsister. On ne peut donc pas le considérer sur le même niveau que le grand royaume (la Chine). — Nous demandons maintenant dispense de l'amitié et du commerce. — Quoique nous craignions beaucoup, cependant comme il a été exposé, il y a véritablement des difficultés qui nous empêchent (s. e. d'agir comme vous le voulez).

« C'est pourquoi nous osons exposer la chose à Son Excellence, suppliant Son Excellence de clairement examiner la misère et l'impuissance du royaume, d'abaisser jusqu'à nous cette miséricorde par laquelle le grand royaume (la France) a coutume d'avoir pitié des petits, de dilater les faveurs et d'accorder ce que nous demandons. Nous la prions de plus, quand elle sera revenue dans sa patrie, de dénoncer la chose (au Roi) du mieux qu'elle pourra, et de demander qu'elle se fasse ainsi.

« Et alors *en haut* le roi et *en bas* les mandarins et le peuple rendront des actions de grâces pour le bienfait d'une nouvelle création, et dans tous les siècles ils en

feront l'objet de leur culte, sans oublier jamais. — Il y a réponse à tout en détail. »

« L'an 26 de *Tao-Kouang*, le 12 de la 5e lune intercalaire, *Chang-ting-tchou*, Ministre général de la ville *Tchong-chaou*, au royaume de *Lieou-Kieou*, dénonce avec respect. »

6 juillet. — Je reçois une lettre de M. Leturdu, en date du 4 juillet; j'en transcris quelques passages intéressants :

« Votre lettre m'est parvenue trop tard pour le ministre, mais à point nommé pour l'Anglais, qui sans cela allait le lendemain vous rejoindre. La veille du départ d'Augustin, il m'écrivit pour me dire qu'il voulait être de la partie et me demander si Augustin ne pourrait pas retarder son départ d'un jour, parce qu'il devait encore surveiller sa petite fille qui avait été malade. Je lui répondis qu'il était impossible qu'Augustin différât son voyage; qu'au reste, il ne perdrait rien à ne pas faire cette course; que, si c'était pour connaître le pays, je pouvais lui en faire la description; que, s'il voulait voir l'amiral, je croyais que la circonstance actuelle n'était pas favorable; qu'attendant d'un jour à l'autre le ministre, cet officier général ne pourrait pas sans doute le recevoir. Il me répliqua que, malgré les détails que je lui ai donnés sur le pays, il désire voir de ses yeux ce que j'ai vu; car l'esprit de l'homme est tel qu'en tout, comme en religion, il veut pouvoir dire : « Je crois, non « parce que j'ai entendu, mais parce que j'ai vu. » Sur cette déclaration quelque peu protestante, je prends mon chapeau et mes sandales, et je me rends chez lui. Je le trouve entièrement décidé; il doit partir demain soir. Craignant alors que plus d'opposition de ma part ne paraisse inspiré par la jalousie, je lui fournis les renseignements nécessaires pour faire une bonne route; mais je me garde bien de lui donner quoi que ce soit pour vous. Pendant que je suis chez lui, un petit mandarin apporte réponse à la demande qu'il avait faite d'une servante pour sa petite. On lui dit que le grand mandarin s'en occupe et qu'il pourra l'avoir dans

un mois. L'intérieur de la maison est ouvert aux petits mandarins qui vont et viennent, examinant tout.

« A neuf heures du soir m'arrivait votre lettre. Vous m'y disiez de bien veiller à ce que l'Anglais n'aille pas vous ennuyer à *Ounting* ; vous m'y donniez aussi réponse pour le vin. Je lui récrivis le lendemain matin de bonne heure que l'amiral, étant en ce moment fort occupé, aimerait mieux le voir plus tard, quand les négociations seraient terminées. Une raison qu'il me donne pour faire sa visite à l'amiral, c'est qu'étant seul anglais dans ce pays, il représente sa nation, et qu'il est de son devoir de prouver aux habitants de *Lieou-Kieou* que la France et l'Angleterre sont amies.

« A dix heures, il arrive à la maison content de ma lettre et disposé à remettre son voyage. Je lui donnai deux bouteilles de vin pour le dédommager, et nous nous sommes séparés bons amis. Il m'a prié de vous demander si vous ne pourriez pas vous charger de quelques exemplaires de l'Evangile selon saint Jean traduit en japonais, pour les distribuer dans votre voyage du nord, ou les remettre en mains sûres. Il est chargé par une Société anglaise d'en répandre le plus qu'il pourra. Il n'a pas pu en faire accepter ici. Je lui ai dit d'abord que je lui demandais un exemplaire pour moi, en qualité d'habitant de *Lieou-Kieou*, et même une traduction en chinois, s'il l'a aussi. Il m'a envoyé hier ces deux ouvrages. Quant à ce qui vous regarde, je lui ai répondu que, si ses traductions étaient conformes à la Vulgate catholique, je vous les enverrais volontiers ; mais que nous n'en étions pas suffisamment convaincus. Il vous prie aussi de faire des recherches, s'il y a moyen, au sujet des dix tribus d'Israël, sur lesquelles il est chargé de recueillir des renseignements (1). Aujourd'hui sa femme m'envoie un gâteau pour le vin, et lui douze évangiles japonais selon saint Jean,

(1) Quelques auteurs plus ou moins autorisés ont prétendu que le Japon est habité par les descendants des dix tribus d'Israël, emmenées en captivité par Salmanasar.

avec une dissertation anglaise sur les dix tribus. Il me prie de vous faire passer le ballot. »

7 juillet. — Entre midi et une heure l'amiral se rend au dîner du ministre, dans le même ordre et à peu près le même équipage que le 19 juin. Cette fois-ci, ce n'est pas une simple collation; c'est un dîner complet et à n'en plus finir.

On mangea plus ou moins bien; on ne dit pas grand' chose, et dans le peu qui s'est dit, rien ne vaut la peine d'être mentionné.

Le repas fini, vinrent pour l'amiral, les commandants, tous les officiers présents et votre serviteur même, des cadeaux de fort peu de valeur. On offrit du papier, quelques rouleaux de mauvaises étoffes, quelques pipes, blagues, éventails, le tout très commun.

L'amiral jugea à propos d'accepter, mais à la condition expresse que Son Excellence ne refuserait plus l'orgue de Barbarie qui déjà lui avait été offert. La condition fut agréée et l'on se quitta amiablement.

8 juillet. — Vers midi, le ministre vient en marche solennelle recommencer ce qu'il a déjà fait le 22 juin; il se poste majestueusement sur le rivage vis-à-vis de la frégate. Je pars immédiatement dans le canot de l'amiral, pour savoir ce que veut son Excellence. Elle veut simplement saluer à cette distance M. Cécille, et le remercier pour l'honneur qu'il lui a fait en acceptant son dîner d'hier. J'engage le grand mandarin à se rendre plutôt à bord: ce sera plus agréable et plus convenable. Il y consent.

Rien de notable dans cette nouvelle entrevue. Toujours beaucoup de *salamalecs* de la part des indigènes, mais on ne parle d'affaires ni d'un côté ni de l'autre. L'amiral dit seulement qu'il a écrit ses observations sur la réponse de son Excellence, et que, dès qu'elles seront traduites en chinois, il les communiquera: ce sera probablement vendredi prochain.

Au retour de la promenade, vers huit heures du soir, je

trouve une lettre de M. Leturdu, en date du 6 juillet. En voici un petit passage concernant notre curieux Anglais.

« Encore un mot de l'Anglais. Avant-hier il m'a envoyé des annonces de l'hôpital qu'il veut établir, en me priant d'en afficher aux murs de ma bonzerie et de vous en adresser pour *Ounting*. Comme je ne sais pas ce que contiennent ces annonces, que d'ailleurs l'hôpital n'est qu'un moyen de propagande protestante, je n'ai pas voulu m'en charger et me rendre ainsi complice de l'hérésie. Je les lui ai retournées en lui conseillant de ne rien faire avant de savoir si le grand mandarin n'aurait pas fait quelque concession à l'Amiral. Je savais bien que ce conseil était un peu tardif, et que les affiches s'étalaient déjà en plusieurs endroits ; mais c'était un prétexte plausible pour me tirer d'embarras. Je lui dirai, *occasione data*, qu'il n'ait plus à me parler de ce qui touche sa religion ; que nous vivrons en bons amis, mais jusqu'à l'autel. Il m'a répondu qu'il n'était plus à même de suivre mon conseil, par la raison que je vous ai dite ; que d'ailleurs, dans un tel pays, le mieux était d'agir suivant les petites lumières que Dieu nous a données ; que, dans les circonstances actuelles, il devait agir comme représentant de la nation anglaise, indépendamment de toute autre nation..., et mille autres choses plus ou moins sensées. Mais il ne m'a pas renvoyé ses affiches, et c'est ce que je désirais.

« Si la B. Vierge dont l'Eglise chante : *Gaude, Virgo Maria, quæ cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo*, voulait le convertir ! C'est bien difficile sans doute, c'est même humainement impossible; trop de passions s'y opposent : intérêt, préjugés d'éducation et de religion. Mais qu'y a-t-il d'impossible à Dieu ? Quel cœur si rebelle la miséricordieuse Marie ne peut-elle pas enchaîner? Oh ! quelle gloire pour elle, et quel bonheur pour cette mission, si elle convertissait ce suppôt d'hérésie, cet ennemi de son nom comme du nom de son divin Fils, puisque d'un côté il ne veut pas de Marie, et que d'un autre il cherche à induire en erreur ceux que Jésus-Christ est venu racheter et éclairer !...

« Mais pour un pareil ouvrage, que de prudence, que de lumières, que de sainteté me font défaut ! Marie devra faire tout ici afin que sa gloire soit complète. C'est son ennemi particulier, l'ennemi de sa mission; à Elle de le perdre, non pas dans l'abîme, mais dans les lumières de la vérité. Voyez si vous jugez à propos que je tente cette conversion; considérez moins les difficultés, les impossibilités, que la miséricorde de Marie...

« Si vous jugez que nous devons espérer en Marie contre toute espérance, alors priez; cela me donnera de la confiance, car mes péchés sont là qui me rendent timide avec raison. Je ne néglige pas de mon côté la prière. J'avais oublié de vous parler du désir que j'avais de profiter de ces jours où je n'ai point de maître, pour faire la retraite ordonnée par le livre des instructions, quand on arrive en mission. J'ai cru néanmoins devoir la commencer dimanche dernier, et je vous en avertis aujourd'hui. Si vous m'approuvez, je continuerai; sinon, je cesserai. Cette retraite a aussi pour objet la conversion de l'Anglais, pour faire, comme on dit, *d'une pierre deux coups*, opérer ma conversion et la sienne. Une autre raison me l'a fait placer en ces jours; c'est que maintenant vous êtes à traiter d'affaires bien importantes, et moi qui suis loin du théâtre sur lequel elles s'agitent, j'ai cru que je devais, pendant ce temps-là, avoir les mains et le cœur élevés sans cesse vers le ciel et vers Marie... »

9 juillet. — Entre huit et neuf heures du matin, de petits mandarins viennent me dire : « que, dans la soirée du 14 de la présente lune (7 juillet), un navire du royaume de France a été fortuitement jeté par le vent sur leur île; qu'il a donné contre un écueil près de Nafa; qu'ayant amené un canot pour placer des cordes, le canot a chaviré et qu'un homme s'est noyé; que 15 autres Français secourus par les barques du pays ont été sauvés; que maintenant le noble navire est hors de péril, et qu'il est probable, quoique non certain, qu'il est entré en rade de Nafa. » — Ces naufragés

auraient demandé s'il y avait ici des bâtiments français, et on leur aurait répondu qu'il y en avait trois, au port d'Ounting. L'amiral ne comprend rien à cette histoire, ni moi non plus ; nous attendons avec impatience de plus amples détails, et il est probable qu'une lettre de M. Leturdu ne tardera pas à nous les donner.

10 juillet. — Au milieu de la nuit, Augustin vient me réveiller pour me remettre une lettre de M. Leturdu. Elle est du 8 juillet, postérieure par conséquent à l'échouage du navire *prétendu français* près de la rade de Nafa ; et cependant pas un mot à ce sujet. D'après ce que j'apprends ce matin à terre, il parait qu'on a fait à mon cher confrère mystère du naufrage, et comme le récif qui l'a occasionné n'est pas visible du lieu de sa résidence, il n'a pu s'en apercevoir. Je me plains auprès des petits mandarins d'une conduite si étrange ; je demande pourquoi ce mystère vis-à-vis d'un homme appelé, par sa qualité de compatriote, à rendre dans la circonstance les plus utiles services, etc., et j'expédie au plus vite une lettre à *Tumaï*.

L'amiral se plaint, de son côté, de n'avoir reçu aucun avis officiel, ni du ministre, ni du préfet de la province, tandis qu'on raconte l'événement à qui veut l'entendre.

A ces justes plaintes on ne fait aucune réponse ; il est même impossible d'obtenir de nouveaux détails. — J'écris ceci à midi passé, et à cette heure nous n'en savons pas encore davantage. C'est une énigme que tout cela.

La lettre de M. Leturdu contient, sur ses rapports avec le Rev. Bettelheim les nouvelles suivantes :

« L'affaire religieuse avec l'Anglais est plus en train que vous ne pensez ; lui-même m'a prévenu en me faisant plusieurs questions sur les principes catholiques. Voici la réponse que je lui ai faite hier :

Monsieur le Docteur,

« Je bénis la divine Providence qui nous a tirés de notre patrie, et nous a réunis dans cette île où nos relations sont nécessaire-

ment fréquentes. Quelles ont été ses vues en agissant ainsi, sinon la conversion de l'un de nous deux? Si nous étions demeurés en Europe, tranquilles dans notre foi, nous n'aurions peut-être pas eu l'idée d'examiner devant Dieu les deux croyances afin de reconnaître la véritable. Car, nous ne pouvons nous le dissimuler, elles sont opposées en bien des points; ce que je crois, vous ne le croyez pas, et vous avez bien des articles que je rejette. Si donc vous êtes dans le vrai, je suis dans l'erreur; et si c'est moi qui possède la doctrine du Divin Maître, celle que vous avez n'est pas la véritable. De là si vous êtes dans la voie du salut, je suis en voie de perdition, puisqu'il n'y aura de sauvés que ceux qui suivent la vraie religion, ou qui s'ils en suivent une fausse, n'ont pu connaître la véritable et sont invinciblement dans l'erreur. Mais nous ne sommes pas dans la condition de ces derniers. Faisons donc taire, Monsieur, toute vue humaine, et cherchons la vérité dans la droiture de notre cœur; examinons de part et d'autre. Pour moi, je vous assure que, s'il m'est prouvé que je suis dans l'erreur et que vous êtes en possession de la vérité, dès l'instant même je suis des vôtres; car si je suis catholique, c'est parce que je crois être dans le vrai; mais en réalité ce que je suis, et ce que je veux être, c'est être sectateur de la vérité, disciple de Jésus-Christ.

« Je suis sûr, monsieur le Docteur, que vous êtes aussi dans les mêmes dispositions; vous n'aimez pas moins que moi la vérité, et vous n'êtes pas moins disposé à lui sacrifier tout; certain d'ailleurs que celui qui quitte tout pour le royaume de Dieu et la justice, aura le reste par surcroît. Je vous envoie l'Exposition de la doctrine catholique par Bossuet; vous y trouverez la solution à vos questions. Je vous serai obligé de m'adresser aussi l'exposé de vos croyances et de vos griefs contre l'Eglise catholique. La première fois que j'aurai l'honneur de vous voir, nous conférerons ensemble de ce que nous aurons lu. Ajoutons la prière à la réflexion, afin que Dieu bénisse nos études, et je ne doute pas que la verité qui se fait voir à tous facilement et prévient même ceux qui la recherchent, ne se montre aussi à nous. Si c'est moi qui suis vaincu, je bénirai mille fois Dieu de m'avoir éclairé par votre moyen... »

« Vous trouverez peut-être, Monsieur et vénéré confrère, que je me rabaisse trop. J'ai cru devoir agir ainsi pour ménager la susceptibilité du ministre protestant et la morgue anglaise. Encore une fois j'ai besoin de votre auto-

sisation; je vous demande un ordre, afin que le mérite de l'obéissance supplée à ce qui me manque.

« L'Anglais me répond, le soir même, que c'est avec plaisir qu'il voit ouverte la polémique religieuse, et qu'il espère que Dieu nous conservera toujours en amitié et en charité; que cependant il ne croit pas comme moi que si l'un est dans la voie du ciel, l'autre coure à sa perte, parce que nous pouvons avoir tous deux la doctrine du Christ. Il parle sans doute des *points fondamentaux*, qu'il sera bien embarrassé de me nommer et de me prouver par l'Ecriture. Tout ceci n'est que le prélude, je veux auparavant finir ma retraite. Si vous m'approuvez, veuillez m'indiquer la marche à suivre; si, par exemple, vous trouvez expédient de remonter aux principes, d'examiner quelles sont les marques que doit avoir la véritable Eglise de Jésus-Christ... »

Dans la soirée, le préfet de la province se rend à bord, et vient enfin parler officiellement du bâtiment français échoué près de Nafa; il ne fait du reste que répéter ce qui avait été dit précédemment.

L'amiral demande au préfet à quelle heure il pourra voir demain le ministre Coudja : sa lettre est prête, et il voudrait la lui remettre. — Le préfet répond que Son Excellence le fera savoir demain matin.

Il remet ensuite à l'amiral la liste des îles composant le royaume de *Lieou-Kieou*; mais dans la crainte que nous n'allions aux îles du nord, que nous n'y soyons mal reçus, et qu'il n'en résulte pour son pays quelque mauvaise affaire, il donne en même temps à leur sujet la note que voici :

« Ces îles étaient originairement des terres soumises à notre royaume dont le sol est pierreux et où les récoltes font souvent défaut. Quand arrivent les calamités des tempêtes et des sécheresses, il n'a rien à manger, et alors c'est uniquement par le riz emprunté à l'île Fou-kia-la que nous soutenons nos vies. Mais l'emprunt de ce riz s'était élevé à une telle quantité que nous ne pouvions le restituer.

Il fut donc convenu avec cette île que nous ferions restitution et satisfaction pour nos dettes par les productions de ces îles. Maintenant cette île (Fou-kia-la) envoie des mandarins qui sont préposés à l'exécution de la convention. »

Voilà ce qui a été dit par écrit; mais de vive voix on a parlé d'une cession complète faite depuis plus de deux cents ans. Il paraît, du reste, assez clair que cette cession ne s'est point faite pour des dettes du genre de celles dont il est question dans la note, mais pour la rançon d'un roi d'*Oukinia*, fait prisonnier de guerre vers cette époque, et emmené au Japon où il fut deux ans détenu.

VII

Arrivée et naufrage du *Pacifique*. — Continuation et fin des négociations avec le ministre du roi. — Le révérend Bettelheim a bord de la *Cléopâtre*.

11 juillet. — Vers onze heures du matin arrive un *bonnet jaune*; il vient, de la part du ministre, me remettre pour l'amiral la note suivante :

« A dix heures du matin, le 16 de la présente lune (jeudi « 9 juillet), un navire du noble royaume a été conduit à « *Po-tsong* (Tumaï); il y a jeté l'ancre. Ensuite le capitaine « du navire et deux hommes avec lui sont descendus à « terre, et ont vu maître Pierre (M. Leturdu), à la bonzerie « d'Amikou. — Un mât du navire a été cassé à la mer; « c'est pourquoi on a demandé une pièce de bois de pin « de six pieds de circonférence et de cinq brasses de « long. »

Ce sont là, dit-on, les seules nouvelles que l'on connaisse. Le susdit *bonnet jaune* demande encore, de la part du ministre, à ce que l'amiral ne se fatigue pas pour aller le trouver aujourd'hui. Son Excellence aimerait mieux venir elle-même prendre la lettre à bord. Accordé sans difficulté. Une heure de l'après-midi est l'heure fixée pour l'entrevue.

Le ministre, s'excusant sur ce qu'il n'a pas de montre, et qu'il ne sait pas l'heure, nous arrive avant midi. Après

les formalités ordinaires, l'amiral lui remet sa lettre décachetée, et l'invite à en prendre immédiatement connaissance.

— « J'aimerais mieux la lire chez moi, à tête reposée.

— « Il serait bon de la lire maintenant : s'il y a des choses que vous ne compreniez pas, on vous les expliquera. Vous pourrez, du reste, la relire à loisir, quand vous serez seul et chez vous. »

Après quelques hésitations sur ce mince sujet, le ministre fait venir à ses pieds un *bonnet jaune* interprète, et se fait traduire par lui ce document en japonais, tandis que lui-même parait suivre des yeux les caractères chinois.

Après avoir solidement réfuté, dans cette lettre les mauvaises raisons mises en avant pour justifier le refus du traité proposé, l'amiral disait qu'il ne pouvait plus faire autre chose que d'en référer à son Empereur et de promettre que dans un an, au plus tard, un nouveau bâtiment viendrait faire connaître ce qu'aurait décidé Sa Majesté. Il terminait ainsi :

« En attendant, M. Forcade restera dans le royaume. Il « faut qu'il apprenne parfaitement votre langue, et que par « conséquent on lui fournisse pour l'instruire un maître « habile avec les livres nécessaires. Quand viendra la ré- « ponse de l'Empereur, lui seul pourra servir d'interprète ; « car Augustin dont j'ai besoin ailleurs, s'en ira avec moi « et ne reviendra pas. Mais M. Forcade, qui jouit de mon « estime et que je place sous la protection de Son Excel- « lence, ne doit plus être traité comme il l'a été aupara- « vant ; il ne doit plus être gardé à vue et suivi comme s'il « était un malfaiteur ou un aventurier. Il faut qu'il jouisse « de sa liberté, qu'on lui permette de louer *à prix d'argent* « une maison avec son jardin, car je ne veux pas qu'il soit « à charge à ce royaume que vous dites être si pauvre. Il « faut que son domicile soit inviolable, et que personne ne « puisse l'y troubler quand il voudra être seul. Il faut qu'il « ait ses domestiques à lui, qu'il lui soit loisible de pren-

« dre et de renvoyer à volonté. Il faut enfin qu'il puisse « envoyer directement au marché acheter toutes les choses « qui lui seront nécessaires. M. Forcade est, d'ailleurs, un « homme de considération, etc., etc... »

Rien dans cette lettre ne dut surprendre le ministre ; il la connaissait parfaitement depuis au moins hier matin, car, du consentement de l'amiral, Augustin, exténué de fatigue, s'était servi des propres scribes de Son Excellence pour faire transcrire son brouillon.

Le ministre (après avoir lu la lettre) :

— « C'est une chose de grande importance ; je ne puis répondre immédiatement. »

— « Mais il me semble que l'affaire est terminée, et qu'il n'y a pas de réponse à faire. — Vous m'avez refusé ce que je vous ai demandé ; je vous ai dit que j'en référerai à l'Empereur ; jusqu'à ce que l'Empereur ait parlé, que voulez-vous de plus ou de moins ?

— « C'est une affaire de grande importance ; j'ai besoin d'y réfléchir, et je répondrai ensuite. »

— « Son Excellence pourra-t-elle ici et d'elle-même me donner cette réponse, ou bien faudra-t-il qu'elle retourne encore à *Choui ?* »

— « C'est incertain : quand j'aurai relu la lettre et que j'aurai réfléchi, je verrai. »

— « Si Son Excellence peut elle-même et promptement me donner la réponse, je l'attendrai ; sinon, s'il faut encore qu'elle aille à la capitale, alors la réponse devra être remise au commandant de *la Sabine* que je renverrai ici dans deux mois. Pour moi, je ne puis attendre plus longtemps. Une affaire grave m'appelle au plus vite en Corée. Nous avons appris que trois Français y avaient été mis à mort par le Gouvernement du pays, et j'ai ordre de l'Empereur de m'y transporter pour examiner si leur condamnation a été juste ou injuste. Que si elle a été injuste, je dois en demander une satisfaction éclatante. Car, sachez-le bien, les Français, en quelque pays du monde qu'ils se trouvent, sont

toujours les sujets de notre Empereur, et toujours à l'abri de sa haute protection. »

Le ministre, visiblement ému :

— « Quand partirez-vous ? »

— « Le plus tôt possible. »

— « Je vois bien que je dois apporter beaucoup d'activité dans cette affaire ; demain ou après-demain je vous donnerai une réponse quelconque. »

— « Il est possible qu'au retour de mon expédition de Corée, je repasse moi-même par ici ; alors j'irai jusqu'à [illegible] chercher votre réponse définitive. »

Le ministre paraît très peu flatté de cette grande complaisance, et à cette aimable proposition il ne répond rien du tout. L'amiral reprenant :

— « J'emmène avec moi en Corée M. Forcade et Augustin pour qu'ils me servent d'interprètes. Augustin, comme je l'ai déjà dit, ne doit plus revenir ; mais M. Forcade reviendra par *la Sabine*, et demeurera ensuite dans les conditions indiquées par ma lettre. Pendant son absence, M. Leturdu gardera ses effets à *Tumai ;* puis il doit rester avec lui pour lui tenir compagnie. »

A tout cela on ne répond rien dont il me souvienne. Assez semblable à un mouton en compagnie d'un loup dans une cage de ménagerie, le pauvre ministre regarde sans cesse du côté de la porte, se lève à chaque instant, commence son salut de départ, et semble singulièrement démoralisé de ce qu'on ne cesse de lui dire : « Attendez un peu, ce n'est pas encore fini. »

S'apercevant enfin qu'on veut maintenant aborder la question de la fameuse île *Fou-kia-la*, entendant demander le nom de son port, et prévoyant sans doute qu'on va lui en demander beaucoup plus encore : « Nous ne savons pas, dit-il, d'une voix altérée ; il n'y a pas un homme ici qui pourrait dire cela ! »

Et sur ce, il se tourne définitivement vers la porte et décampe.

12 Juillet. — Vers une heure de l'après-midi, je reçois enfin une lettre de M. Leturdu ; il ne m'a pas écrit plus tôt, parce que, d'heure en heure, le capitaine du navire échoué paraissait prêt à se mettre en route par terre pour aller trouver l'amiral.

D'après les renseignements donnés par mon cher confrère, le bâtiment en question est un brick de commerce nommé le *Pacifique* ; son capitaine s'appelle de Servan. Parti de Bordeaux en septembre 1845, il a visité plusieurs archipels du grand Océan, tels que ceux des îles Marquises, Taïti, Sandwich, etc., etc. Il se rendait en Chine quand un typhon lui a brisé son beaupré, et, comme il était assez près d'Oukinia, il s'est dirigé vers Nafa pour s'y réparer. Manquant de plans, et les vigies manquant de vigilance, il a été se jeter, dans la soirée du 7 courant, sur deux bancs de corail, au sud de la pointe *Saki-Barou* (Pointe-Abbey); il s'y est échoué, et il est resté en perdition depuis sept heures du soir jusqu'à quatre heures du matin. Le vent était heureusement tombé ; mais la mer étant encore mauvaise, le navire n'avait cessé d'éprouver pendant tout ce temps de violentes secousses. Cependant, comme il est neuf et très solidement construit, il ne paraît pas avoir beaucoup souffert, et ne fait pas un pouce d'eau. Le capitaine se loue beaucoup des Oukiniens, qui sont accourus en grand nombre à son secours, ils ont travaillé toute la nuit avec une intelligence et une bonne volonté admirables. Il paraît que, sans eux, tout était perdu.

Le capitaine, son associé M. de Laurencel et notre Anglais doivent nous arriver demain matin.

13 Juillet. — Les trois susdits personnages nous arrivent en effet, comme nous l'avait annoncé M. Leturdu. L'amiral fait un chaud accueil aux deux Français ; il reçoit poliment mais froidement l'Anglais ; il les invite tous trois à déjeuner et à dîner.

M. de Servan et M. de Laurencel paraissent d'excellentes gens et des hommes distingués. Le premier, qui a des

parents prêtres, témoigne surtout beaucoup d'intérêt aux missions. Il me fait espérer qu'il repassera par ici l'an prochain.

14 Juillet. — L'Anglais qui n'a pas eu l'avantage de plaire aux officiers de la division, et qui a été très froidement reçu partout, estime sage de rebrousser chemin au plus vite. Sa chaise-à-porteurs appareille dès aujourd'hui, quatre heures du matin. Ses deux compagnons de route ne doivent s'en aller que demain.

Vers une heure de l'après-midi, le ministre Coudja, qui s'était fait annoncer dès le matin, arrive à bord avec son train ordinaire.

L'amiral le remercie d'abord, dans les termes les plus dignes et les plus gracieux, des secours et des soins prodigués par le gouvernement et les habitantsd'*Oukinia*, au navire échoué. Il lui offre deux grandes et belles glaces comme témoignage de sa reconnaissance pour le sauvetage du *Pacifique* et comme souvenir de ses propres rapports avec Son Excellence.

Le grand mandarin de répondre, à plusieurs reprises, que le pays, en venant au secours des naufragés, n'avait fait qu'obéir à ses propres lois et accomplir un devoir. Il refuse en conséquence d'accepter le cadeau que lui offre l'amiral. Pressé toutefois par les vives instances de celui-ci, il finit par se rendre. Suivant la coutume des siens, il refusait par politesse et en cédant aussi à des considérations politiques, mais au fond de son cœur il doit être enchanté, car le don qu'il reçoit est ici magnifique et hors de tout prix. Je ne crois pas exagérer en disant que les moindres verroteries sont estimées dans ce royaume presque à l'égal des pierres précieuses, car on leur donne le même nom. J'ai plus d'une fois vu des hommes, qui ne sont pas de la dernière classe de la société, s'extasier chez moi devant un prisme, un verre à boire et un miroir à barbe de la plus mince valeur.

Jusque-là tout allait vite et bien; la suite, comme on va le voir, fut plus difficile. Bientôt le ministre remet à l'amira

Jusque-là, tout allait vite et bien. La suite, comme on va le voir, fut plus difficile. Bientôt le ministre remet à l'amiral sa nouvelle réponse, et comme la précédente fois on peut immédiatement juger à son air embarrassé qu'elle n'est point favorable. La lettre à peine remise, Son Excellence se prépare à recommencer son triple prosternement, le front jusqu'à terre ; et c'est à grand peine que l'amiral peut l'en empêcher, en lui représentant qu'en France un tel honneur ne se rend à aucun homme, pas même à l'Empereur, mais est réservé pour Dieu seul.

Chacun ayant pris sa place, l'amiral ouvre la lettre, et, sans plus tarder, se la fait traduire de vive voix par Augustin. En voici la teneur :

« Lettre préparée par Chang-ting-tchou, ministre de la ville de *Tchong-chou*, pour fatiguer de nouveau les oreilles de Son Excellence et implorer avec larmes sa miséricorde.

« J'ai reçu avec respect les avis de Son Excellence, et entre autres celui-ci : « Je tâcherai de faire part à l'Empereur, « selon vos désirs, de la réponse que m'a remise le noble « royaume, et des raisons pour lesquelles il refuse l'amitié et « le commerce; mais mon devoir étant de dénoncer l'état « des choses en toute fidélité et vérité, je n'oserai jamais « tromper l'Empereur par des mensonges, et je ne pourrai « dire par conséquent que le noble royaume soit aussi « pauvre et aussi misérable, etc... »

« Après avoir donc ouvert et lu cette lettre, j'ai été frappé d'une si insurmontable terreur, que, même en dormant et en prenant mes repas, je n'ai point eu de tranquillité d'esprit. Quoique je craigne de fatiguer les oreilles de Son Excellence, ce que j'ose cependant exposer de nouveau, c'est qu'en examinant ce vil royaume, comme il a été déjà dit, on trouve qu'il est aussi petit que la balle que lance l'arc; les îles qui lui sont soumises sont également petites. Il n'a ni or, ni argent, ni cuivre, ni fer; les fils et les étoffes de soie lui manquent; il n'a que quelques produits qui se réduisent à du sucre noir, du saki, des étoffes de bananiers.

« C'est pourquoi nous allons en Chine, et nous avons des communications avec l'île *Fou-Kia-la*; faisant alors un échange de produits, nous nous procurons ainsi en quelque manière les choses nécessaires à l'usage du royaume. Que si nous ouvrions une plus large voie au commerce, et si nous communiquions avec tous les royaumes, ce serait vraiment au-dessus des ressources du royaume. Car si nous faisions amitié avec le noble royaume pour que notre royaume lui devînt un centre de commerce, alors tous les autres royaumes pourraient arriver ici comme des nuées et ce serait certainement rompre toute communication avec *Fou-Kia-la*. Ce qui est plus à craindre encore, nous ne pourrions nous procurer beaucoup de choses nécessaires à notre usage, et le royaume en tomberait dans un réel état de ruine. Voilà des paroles vraies qui partent d'un cœur sincère, elles ne sont en aucune manière ni vaines, ni mensongères. C'est pourquoi, dans ma précédente lettre, j'ai osé déjà demander excuse.

« Quant aux navires du noble royaume qui relâcheront ici en passant, s'il en est qui aient besoin de vivres, nous les leur fournirons; s'il en est qui aient besoin d'eau et de bois à brûler, nous les en pourvoirons également. Tout ce qui sera possible de procurer selon nos moyens, nous nous ferons un devoir de le donner de bon cœur.

« Nous considérons humblement que, bien que ce soit l'Empereur du noble royaume qui doive par sa sagesse et son intelligence prendre la décision, il dépend cependant de la faveur de Son Excellence, faveur qui sera pour nous celle d'une nouvelle création, que cette décision nous soit avantageuse. Nous prions donc Son Excellence qu'abaissant jusqu'à nous sa miséricorde, quand elle sera de retour dans son royaume, elle expose du mieux qu'elle pourra, comme nous l'avons déjà demandé, l'état des choses à l'Empereur, dont la bonté nous accordera ce que nous demandons.

« Voici ce que nous avons aussi considéré : Quand des hommes d'un autre royaume viennent ici, on leur met des gardes de toutes parts ; on les fait suivre sur les chemins. Il ne leur est pas permis de louer de maison ni de rester longtemps. C'est ce qui est établi par les lois. Nous prions donc Son Excellence de ramener avec elle maître Pierre (M. Leturdu). Alors *en haut* le roi, *en bas* les mandarins et tout le peuple de génération en génération, regardant de loin la terre occidentale, allumant des bâtonnets, saluant de la tête et des mains, nous souhaiterons à Son Excellence un grand et éternel bonheur. Ce que j'ai exposé est exact.

« L'an 26 de Tao-Kouang, le 21 de la 5e lune intercalaire, *Chang-ting-tchou*, ministre général de la ville de *Tchong-Chou*, au royaume de *Lieou-Kieou*, dénonce avec respect. »

On se souvient sans doute que l'amiral dans sa lettre ne parle que de moi et ne dit pas un mot de M. Leturdu. Et voilà précisément pourquoi *Coudja* dans sa réponse ne parle que de M. Leturdu, et de moi ne souffle mot. C'est ainsi que, dans ce pays, on a coutume de vous répondre *ad rem* ! Cependant la vraie raison pour laquelle on parlait de l'un et l'on se taisait sur l'autre, c'est qu'on savait sans doute que je partais et que mon confrère restait.

Après avoir pris connaissance de cette lettre, l'amiral répondit :

« Depuis mon arrivée dans ce pays, j'ai constamment admiré le caractère de ses habitants, l'ordre et la tranquillité qui y règnent ; j'ai conçu la plus haute opinion de sa moralité. Il a toujours été loin de mes intentions de faire ou d'exiger quoi que ce soit qui puisse être contraire aux intérêts ou même à la volonté de son gouvernement. Je suis parfaitement disposé à parler à l'Empereur selon vos désirs, et je ne doute pas que sa Majesté ne donne, dans sa justice et sa haute sagesse, une décision aussi favorable que vous pouvez l'espérer. Vous n'avez donc aucune espèce d'inquiétude à concevoir sur ce point.

Le ministre et les petits mandarins ont la joie peinte sur leurs figures ; on fait à l'amiral les plus vifs remerciements.

L'amiral continue :

« Mais, pour que la décision de l'Empereur puisse vous être communiquée, quand viendra le bâtiment qui l'apportera, il faut qu'il y ait des interprètes qui sachent parfaitement votre langue et la nôtre ; et Augustin ne devant pas rester ici, comme je l'ai déjà déclaré, il n'y a que MM. Forcade et Leturdu qui puissent en servir. Il y a donc pour vous comme pour nous utilité et même nécessité à ce que ces deux hommes demeurent dans votre pays, et comme une langue ne peut s'apprendre sans maîtres et sans livres, vous devrez leur procurer des maîtres et leur fournir des livres. »

Le ministre (non sans hésitation) :

— « Oui, nous comprenons qu'il faut des interprètes ; ces hommes que vous proposez pourront donc rester et on prendra soin de les instruire; mais ils devront s'en retourner par le bâtiment qui apportera la réponse de l'Empereur. »

— « Comme je l'ai dit, pour apprendre une langue, il faut des livres ; leur en fournira-t-on ? »

— « Dans ce vil royaume, il n'y a pas de livres en langue du pays ; il n'y a que quelques livres chinois. »

— « Ceci paraît inconcevable ; dans tout pays civilisé, il y a des livres. Comment donc fait-on pour instruire vos jeunes gens, pour leur apprendre votre langue ? il faut nécessairement qu'il y ait pour cela au moins quelques livres élémentaires ; et ce sont ceux-là précisément que nous demandons. Tout le monde ici ne sait pas le chinois : parmi les grands mandarins eux-mêmes, il en est, j'en ai des preuves, qui ne connaissent pas cette langue : comment se seraient-ils procuré sans livres l'instruction suffisante ? »

— « Dans ce vil royaume il n'y a pas de livres.

— « Encore une fois, c'est un fait incroyable. — Mais j'ai

devant moi, dans la personne de Son Excellence et dans celle de ses interprètes, des hommes fort instruits; comment avez-vous pu acquérir sans livres autant de connaissances ? »

— « Si vous le voulez, on pourra leur tracer et leur montrer, sans livres, les caractères du pays. »

— « Cela ne suffit pas; sans livres, on ne pourra jamais bien apprendre les caractères; et pourrait-on les apprendre, à quoi cela servirait-il ? »

— « Quand je serai de retour chez moi, j'en conférerai avec les mandarins que j'ai amenés de Chouï, et je donnerai ensuite une réponse. »

— « En vérité, je ne comprends pas qu'on me fasse sur une chose aussi simple et aussi facile tant de difficultés. Ceci n'est point à mettre en délibération; c'est une conséquence nécessaire d'un principe que vous-même vous avez admis. Vous avez reconnu qu'il fallait des interprètes; vous devez donc reconnaître qu'il faut leur apprendre suffisamment votre langue et pour cela leur donner des livres. »

— « Après que je serai retourné chez moi, et que j'aurai pu en conférer avec mon conseil, je rendrai réponse. »

— « Mais, encore une fois, il ne s'agit pas de délibérer sur une affaire si nécessaire et une question si simple? Quel danger voyez-vous donc à ce que les étrangers aient entre les mains quelques livres élémentaires? Je viens de vous donner une grande preuve de ma bonne volonté, en vous promettant de parler en votre faveur à l'Empereur; je m'étonne qu'on y réponde de la sorte. »

— « Il faut au moins que je confère de ceci avec le mandarin appelé *Maître des hôtes*, qui est chargé spécialement du soin des étrangers. »

— « Comment! Son Excellence qui est envoyée ici pour traiter avec moi, ne peut-elle donc décider rien absolument par elle-même? Et faut-il pour trancher cette minime question, qu'elle en réfère à un de ses inférieurs qui n'est jamais venu ici, avec qui je n'ai jamais été en rapport, qui

ne me connaît pas, et qui peut-être, dans un moment d'humeur, répondra par un refus dont je serai grandement offensé ? »

— « Si j'ai parlé d'en référer au *maître des hôtes*, c'est que je craignais qu'en accordant la chose sans l'avoir consulté, il ne se crût pas plus tard le pouvoir de l'exécuter. Mais enfin, puisque vous le voulez, je lui donnerai l'ordre de faire instruire les interprètes aussi bien que possible. »

— « Mais enfin leur donnera-t-on des livres ? Car c'est là la question. »

Le ministre, après quelques nouvelles hésitations et maintes petites délibérations avec ses interprètes, sans l'assistance de qui il ne décide jamais rien :

— « Comme vous le voulez, on leur en donnera. »

— « Il serait bon aussi qu'un des vôtres apprît la langue française, afin que plus tard, lorsqu'il n'y aura plus de Français parmi vous (1), nos bâtiments venant ici puissent y trouver toujours un interprète. Si vous voulez faire choix d'un homme intelligent, MM. Forcade et Leturdu se feront un plaisir de l'instruire aussi bien qu'ils le pourront, et on lui fournira tous les livres qui lui seront nécessaires. »

Après avoir offert ses remerciements pour cette difficile concession de livres, l'amiral passe à un autre chapitre non moins important.

— « Je l'ai déjà dit ; la position de M. Forcade ne pourra plus être ce qu'elle a été. Il ne faut plus qu'il soit partout gardé à vue, mais il devra jouir de toute sa liberté. »

— « D'après les lois de notre vil royaume, s'il y vient des étrangers, ils ne peuvent y demeurer longtemps, et tant que dure leur séjour, ils doivent être gardés partout où ils sont. »

— « Ces lois ont été sans doute faites pour des aventuriers ou des naufragés, et alors elles peuvent être sages ;

(1) Cette parole m'a fait peine, et je ne comprends pas encore pourquoi l'amiral non provoqué s'est exprimé de la sorte, quand précédemment il avait su si bien éluder la question.

car il est de la prudence de surveiller de près des hommes que l'on ne connait pas, et qui sont peut-être des malfaiteurs. Mais les hommes que je laisse ici, ne sont pas dans un semblable cas ; ils ont été amenés et présentés par des bâtiments de guerre, ils restent là pour le service de l'Empereur ; Son Excellence doit comprendre qu'ils ne peuvent être traités de la même façon. »

— « Eh bien ! alors nous ne mettrons que peu de gardes, quatre par exemple. »

— « C'est encore trop ; il n'en faut pas du tout. Je prie Son Excellence de considérer que M. Forcade est déjà resté deux ans dans ce pays, et qu'il doit y rester au moins encore une année. C'est déjà chose bien dure en soi que d'être si longtemps éloigné de sa patrie, de sa famille, de tout ce qu'on a de plus cher; mais si les rigueurs de la captivité, auxquelles il a été soumis jusqu'ici, venaient à continuer encore, la situation qu'il n'accepte que par dévouement serait véritablement un état intolérable. D'ailleurs, Son Excellence doit maintenant savoir que, nous autres Français, nous sommes bons, que, pendant ces jours passés avec vous, nous n'avons fait aucun mal, et que par conséquent on n'a rien à craindre de nous. »

« — S'il n'y avait point de gardes, les hommes du pays pourraient s'introduire chez eux et leur faire du mal : ce serait là pour nous une inextricable affaire. »

— « Son Excellence a une trop défavorable opinion des hommes de son pays. Pour moi, après tout ce que j'ai vu, je les juge beaucoup mieux ; je puis même dire que je n'ai rencontré nulle part des hommes aussi bons et aussi pacifiques. Il n'y a donc point d'inquiétude à concevoir sous ce rapport. »

— « La bonzerie où a demeuré jusqu'ici M. Forcade est très bien située ; elle est en dehors du bourg, et il n'a pas à craindre d'y être troublé par les voisins ; je l'engage à y demeurer encore. »

— « Ce n'est pas là la question ; on ne vous fait pas de

difficultés sur cette maison que, nous aussi, nous trouvons convenable et bonne. Maintenant, il s'agit toujours des gardes, et je demande à ce qu'il n'y en ait point. »

Après quelques hésitations encore, le pauvre ministre finit par octroyer la chose. L'amiral le remercie et continue ainsi : « La maison qu'habite M. Forcade est entourée d'un jardin ; il faudrait qu'il en eût la jouissance, afin qu'il pût y trouver quelques distractions et être parfaitement chez lui. »

Le Ministre (sans trop de difficultés) : « Il en sera ainsi ; je donnerai l'ordre au bonze de céder le terrain. »

— « Quelle sera l'indemnité à donner au bonze, ou, en d'autres termes, le prix du loyer? »

— « Je ne puis le déterminer actuellement ; c'est une chose à arranger avec le bonze. »

— « C'est juste. Eh bien ! alors vous donnerez réponse à ce sujet au retour de M. Forcade. »

Le ministre y consent.

— « Je désirerais que tout ce qui vient d'être convenu fût immédiatement mis à exécution à l'égard de M. Leturdu. Je voudrais surtout qu'on ne tardât pas à lui procurer des maîtres et des livres, pour qu'il ne perde pas son temps pendant ces deux mois qui vont s'écouler. »

— « Dès que je serai de retour à la capitale, je donnerai des ordres en conséquence. »

Troisième et dernier remerciement de l'amiral.

La question des domestiques, sur laquelle le Ministre n'a rien répondu dans sa lettre, est censée accordée comme le reste, et l'on n'en parle plus.

Ainsi battu sur tous les points, le pauvre Ministre se lève pour prendre congé de l'amiral ; déjà à plusieurs reprises, il avait vainement tenté d'en faire autant. On ne l'arrête plus qu'un instant, cette fois, et franchement il n'y a pas pour lui sujet de s'en fâcher. Pour le remercier des concessions qu'il vient de faire, et sans doute aussi pour répandre sur son âme attristée un peu de baume de conso-

lation, l'amiral lui présente deux beaux vases de cristal de Bohême que Son Excellence avait précédemment admirés, et il le prie de vouloir bien les offrir de sa part à sa femme, comme un dédommagement du chagrin et de l'ennui qu'a dû causer à cette respectable dame, quoique ce soit peu probable, la trop longue absence de son mari. Le ministre accepte après quelques petites difficultés de pure politesse.

L'amiral annonce enfin à Son Excellence, au moment où elle se retire, que, tout étant terminé, il profitera du premier bon vent pour appareiller. Cette dernière communication est manifestement celle qui lui fait le plus de plaisir.

Suivant ma coutume, je pris place dans le canot, à côté du ministre, et je le reconduisis jusqu'à terre. Le digne homme, quoique un peu abattu de tant d'échecs diplomatiques, essayait cependant de faire contre fortune bon cœur. Quant à ses trois interprètes, ils ne soufflaient mot, avaient l'œil morne et l'air consterné. C'étaient eux, beaucoup plus que Coudja, qui avaient dirigé toute la négociation, et jamais dans leurs relations avec les Européens, ils n'avaient été si joliment battus qu'ils venaient de l'être dans la séance d'aujourd'hui par le fin normand à qui ils avaient affaire (1).

Il a obtenu pour nous tout ce qu'il était possible d'obtenir dans la circonstance, et plus même que nous n'osions l'espérer : nous lui en devons beaucoup de reconnaissance. Tout n'est pas fait, je le sais ; tous les obstacles ne sont pas levés, et le succès de la mission est encore actuellement fort douteux ; mais sachons nous contenter de notre

(1) L'amiral Cécille était de Rouen. Fils d'un pauvre maçon, il avait débuté dans la marine comme simple mousse, et il ne devait qu'à son mérite son élévation. A son retour de Chine, le pape lui conféra le titre de comte et lui donna pour armoiries deux croix écartelées de deux ancres, avec son propre chiffre au milieu, pour signifier que, sous le pontificat de Pie IX, il avait avec son ancre défendu la croix. Il devint ensuite député, ambassadeur à Londres et sénateur de l'Empire. Pour couronner sa noble existence, il fit dans un âge très avancé une mort des plus chrétiennes. Dieu s'est plu à le récompenser de toute manière des nombreux et importants services qu'il avait rendus à nos missions

nouvelle position et, la mettant à profit autant que nous le pourrons, attendons le reste du temps et par dessus tout de la divine Providence.

Mercredi 15 juillet. — Le capitaine du *Pacifique* et son associé M. de Laurencel quittent ce matin *Ounting* pour retourner à *Nafa*.

Pendant notre déjeuner, le ministre arrive vis-à-vis de la frégate, pour faire de là, comme précédemment, ses adieux à l'amiral. Je vais saluer son Excellence qui m'annonce son départ immédiat pour *Choui*, et je ramène avec moi deux petits mandarins chargés par leur chef d'offrir des présents. L'amiral les accepte ; mais pour quelques mauvaises pipes, quelques éventails de papier, quelques étoffes grossières et autres objets de très peu de valeur, il rend immédiatement des miroirs et autres objets d'Europe qui sont ici d'un grand prix.

Après ces envoyés du ministre, nous arrivèrent d'autres envoyés du préfet de la province. Ceux-ci amenaient un bœuf, trois cochons, des œufs, des légumes. L'amiral ennuyé n'était d'abord guère disposé à accepter ces présents. Il s'y résolut cependant, tenant à ne contrister en rien les mandarins à son départ. Il rendit encore cette fois en objets européens beaucoup plus qu'il n'avait reçu.

J'écris dans la journée à M. Leturdu pour lui faire part de l'heureux résultat de la conférence d'hier, et le mettre à même en cas de besoin de réclamer ses droits.

Le vent ne nous permet pas d'appareiller.

VIII

DÉPART DE PORT-MELVILLE, EN ROUTE POUR LE JAPON. — L'ILE *Fou-kia-la* — LES DEUX SOEURS.

17 juillet. — Tout le monde est sur pied de grand matin pour appareiller avec vent contraire, ou même sans vent, s'il faut en passer par là. Les chaloupes et tous les canots de la division sont à la mer; on s'apprête à sortir du port, toutes voiles carguées, au moyen d'ancres à grelin. Heureusement, au moment de commencer cette longue et difficile opération, se lève une légère brise assez favorable pour permettre de larguer les voiles et nous conduire dehors. Sur les huit heures enfin, la *Cléopâtre* est au large. Pour les deux corvettes, elles ne s'en tirent pas si vite. Il arriva, je ne sais comment, que, s'embarrassant mutuellement dans leur marche, elles furent obligées de mouiller de nouveau, et la *Victorieuse* échoua même jusqu'à deux fois. Par suite de ce contre-temps, la *Sabine* n'est sortie du goulet qu'entre cinq et six heures du soir; la *Victorieuse* qu'à la tombée de la nuit. Cette dernière, à qui le jour manquait pour finir ses opérations, se vit dans la nécessité de jeter l'ancre encore une fois en dehors des passes et de rester la nuit entière au mouillage. Tout ceci fut pour nous très ennuyeux. Devant faire route ensemble, nous fûmes obligés d'attendre l'une et l'autre corvettes: nous passâ-

mes la nuit à courir d'inutiles bordées, et comme la brise favorable était devenue fraîche, que le temps était magnifique, nous perdîmes ainsi une belle journée.

Deux lettres me sont parvenues aujourd'hui. La première m'a été remise ce matin au moment de l'appareillage par un petit mandarin du pays. Elle est du ministre protestant, et en vers français des plus *curieux* (1). Le tout est pour me prier de présenter à l'amiral quatre pastèques que lui envoie notre dit Anglais.

La seconde lettre, portée à l'un de nos canots restés en arrière, est du cher M. Leturdu. Les passages suivants sont dignes d'être notés :

Tumaï, 13 juillet 1846. — « Hier soir a eu lieu une cérémonie grotesque. Je revenais du *Pacifique* sur les sept heures, quand j'aperçus sur le rivage une immense procession : flambeaux, banderolles, tam-tams, cri-cris ; je ne pouvais m'imaginer ce que c'était. Je m'avance et je vois figurer au premier rang, autour d'une espèce de bannière, des enfants couronnés, dont l'agréable fonction était de crier et de frapper sur des marmites. Ensuite venait une longue file d'hommes qui tiraient des cordes sous la conduite du gouverneur de *Nafa* en costume. Enfin j'arrive à l'objet vénéré : c'était un gros arbre qu'on avait coupé dans l'intérieur et qu'on amenait ainsi pour faire un beaupré au navire. Un bonze suivait avec une foule immense. O excès d'honneur et d'adulation !

« Le vendredi précédent, on avait abattu un autre arbre sur le rivage. Avant qu'on y mît la hache, un bonze, à ce que croit le capitaine, était venu faire des libations au pied avec certaines grimaces ; puis il avait dit au capitaine : « Ne « craignez rien, maintenant il ne cassera plus. » Malheureusement, il était creux et il n'a pu servir. »

(1) Voici, pour faire juger du reste, les deux premiers vers de ce joli morceau :

« J'envoie des melons
« A l'amiral si bon... »

Ce qui suit est plus consolant.

« Hier matin j'ai eu l'équipage à la messe ; le capitaine était allé de lui-même y inviter ses matelots. Ce sont tous de braves gens. Je leur ai offert de leur donner quelques conférences religieuses chaque soir, après leur dîner ; ils l'ont accepté de bonne grâce. Un matelot et un mousse se préparent à la première communion ; les autres paraissent disposés à s'approcher aussi de la sainte Table. Je les recommande à vos prières. »

18 juillet. — La *Victorieuse* se met enfin sous voiles vers cinq heures du matin, et elle prend la tête de la division ; la *Sabine* est en queue ; la *Cléopâtre* entre les deux corvettes. La brise d'est, assez faible d'abord, fraîchit bientôt. Nous dépassons *Jalo*, *Wakina* et l'île de Souffre au nord d'*Oukinia*. A l'approche de la nuit, nous avons en vue des îles qui ne sont pas marquées sur la carte, et que l'on se propose d'aller reconnaître demain matin.

19 juillet. — Vers minuit nous étions tout près des îles en vue : des grains qui survinrent nous obligèrent à reprendre le large. La brise étant très faible toute la matinée, nous ne pouvons regagner qu'assez tard le terrain perdu. Il y a là plusieurs îles qui ne figurent sur aucune carte. L'une d'elles, celle qui est le plus au sud, paraît assez bien cultivée, et l'on y découvre un village. On ne voit pas d'habitations ni trace de culture sur les autres. En somme l'archipel ne manque pas d'étendue ; mais c'est un sol volcanique qui ne doit pas être bien fertile.

J'ai demandé à l'amiral la permission de descendre à terre dans un canot. Comme il y a beaucoup d'apparence que les habitants parlent japonais, j'aurais probablement pu obtenir d'eux quelques détails qui nous eussent éclairés dans nos conjectures. Malheureusement, l'amiral, m'alléguant des dangers nautiques, n'a jamais voulu consentir à me laisser courir cette aventure.

A l'approche de la nuit, on reprend par prudence la bordée du large ; demain matin nous devons revenir encore

une fois sur nos pas et longer la terre aussi près que possible, pour l'examiner de nouveau, en bien déterminer la position et en dresser un plan aussi exact qu'on pourra le faire.

Ces parages inconnus sont hérissés d'écueils et féconds en tempêtes; la navigation en est difficile et dangereuse.

20 juillet. — Vers midi, nous approchons de très près du groupe d'îles qui nous occupe depuis avant-hier. Sur l'une de celles qui nous paraissaient hier inhabitées, on distingue un village et çà et là des champs cultivés : elle est plus grande que nous ne le pensions et l'on y découvre deux mouillages. C'est probablement *Ou-Sima*.

Au fur et à mesure que nous avançons, nous rencontrons de nouvelles îles, qui sont jusqu'à présent inconnues ou mal indiquées sur les cartes. L'amiral, voulant avoir quelques éclaircissements, me demande lui-même aujourd'hui si je veux aller à terre. J'y consens de grand cœur, et accompagné d'un officier, je me dirige dans un bon canot vers une petite île que nous côtoyons. Pour plus de sûreté, nous sommes suivis par un autre canot, dont les hommes sont armés de fusils. Notre route fut plus longue que je ne l'avais imaginé du bord : nous paraissions sur l'île et nous en étions encore assez loin. Le trajet fut d'ailleurs très pénible, car on avait oublié la tente du canot, et un soleil ardent dardait ses rayons sur nos têtes. Enfin, pour comble de malheur, nous ne pûmes communiquer avec la terre et nous perdîmes complètement notre temps.

Ce fut un malentendu qui fit ainsi tout manquer. L'amiral m'avait recommandé de ne pas m'écarter du rivage, mais de me tenir toujours en vue de la frégate; et ceci voulait dire, non pas qu'il m'était défendu de descendre à terre, ce qui aurait été absurde; mais simplement, qu'il ne fallait pas aller m'aventurer dans l'intérieur, ce qui était fort sage.

Malheureusement, l'officier avait compris la chose dans le premier sens, et m'alléguant les ordres qu'il avait reçus, il ne voulut pas consentir à me laisser débarquer.

En vain, tandis que nous longions le rivage, poussai-je de grands cris à plusieurs reprises, pour y attirer quelque figure humaine : soit que ma voix perdue par la distance, ou couverte par le bruit du ressac, n'ait pas été entendue, soit qu'elle n'ait servi qu'à effrayer les indigènes qui ne devaient rien comprendre à notre manœuvre ; soit ceci, soit cela, ce qu'il y a de certain, c'est que personne ne parut et que nous ne vîmes d'autres êtres vivants que deux veaux et trois bœufs ou vaches qui, le mufle allongé, nous contemplaient du bord de l'eau avec un air très naturellement hébété.

Quand nous fûmes de retour à bord, l'amiral parut contrarié du mauvais succès de l'entreprise, et m'assura positivement que ses ordres avaient été mal compris. Il ajouta que, derrière notre dos, le grappin à peine levé, cinq hommes avaient paru sur la plage. Nous ne les avions pas vus ; et en tout cas, je n'aurais pu, en demeurant dans le canot, entrer en conversation avec eux et obtenir les renseignements désirés. Les gens de ces contrées sont remplis de méfiance ; ils ne parlent pas facilement de leur pays ni de leurs affaires ; si on les aborde de front pour les questionner, on peut être sûr de ne rien obtenir ou de n'entendre que des mensonges. Ce n'est qu'en commençant à parler de la pluie et du beau temps, et en recourant à de nombreux détours, qu'on parvient parfois à tirer d'eux quelque chose. Pour cela il faut du temps ; il faut être paisiblement assis sous un arbre ou dans une case ; il ne suffit pas de hurler, au milieu du ressac, du haut d'un canot qui danse sur la lame.

22 juillet. — Encore une nouvelle île en vue. L'amiral veut absolument savoir ce qu'elle est ; il se résout à m'y envoyer. Ce sera la corvette la *Victorieuse* qui m'y conduira. Un de ses canots est appelé à notre bord, et un lieutenant de vaisseau, intrépide entre tous, M. de Coriolis (1), est

(1) C'était le digne frère de l'héroïque marquis de Coriolis qui, après avoir brisé en 1830 son épée de capitaine, s'engagea dans sa vieillesse comme

chargé de diriger l'expédition. Pour pourvoir à tout évènement, on charge la batterie de la corvette; on cache sous les bancs de l'embarcation des fusils avec leurs baïonnettes et des cartouches; on emporte une boussole et des vivres pour deux repas. Nous partons, et cette fois-ci, les instructions données à l'officier sont parfaitement claires.

Cette seconde expédition fut assez heureuse. On en jugera par le rapport suivant :

« Monsieur l'Amiral,

« Conformément à la demande que vous m'en avez faite, j'ai l'honneur de vous transmettre, par écrit, les détails de ma petite excursion à l'île inconnue où vous avez eu la bonté de m'envoyer, le 22 juillet.

« En quittant la *Victorieuse*, M. de Coriolis a fait diriger le canot vers une petite crique, où l'on apercevait une jonque au mouillage. Il nous a fallu du temps et de la peine pour y arriver La mer profonde jusqu'à la côte était tourmentée par des courants contraires. Bien que la brise fût faible, nous avions près de terre une lame assez forte, et, malgré tous les efforts de nos braves matelots, nous ne pouvions gagner de l'avant qu'avec beaucoup de lenteur. Rendus enfin près de la jonque, nous y reconnûmes des sujets du roi d'*Oukinia*. Loin de paraître effrayés, ils nous faisaient signe d'approcher, en nous montrant des cordes qu'ils préparaient pour nous aider à les accoster. Nous montâmes à bord, et le capitaine, qui est de *Nafa*, me reconnut aussitôt. Après nous avoir offert du thé avec un aimable empressement, il me dit qu'il avait quitté son port depuis vingt-sept jours, que l'île était japonaise, et (ce qui me paraît peu probable), qu'il ne s'y trouvait que pour y avoir été jeté par les mauvais temps. Il me demanda depuis combien de jours nous étions partis d'*Ounting*, si Augustin était à bord, s'il y avait encore quelque Français à la bonzerie d'*Amikou*, si l'Anglais était toujours à celle de *Nafa*, si les navires du tribut étaient revenus de Chine, etc. Je répondis selon la vérité à toutes ces questions.

simple soldat et fut tué à l'ennemi pendant la malheureuse guerre de 1870. Lui-même, démissionnaire au Coup d'État, reprit alors du service et se distingua dans une sortie pendant le siège de Paris. Fervent chrétien, il se montra constamment dévoué à toutes les saintes causes. Il est mort pieusement dans son château de La Salle, près de Marseille, et le missionnaire qu'il avait piloté dans les mers du Japon, devenu archevêque d'Aix, se fit un pieux devoir d'aller présider ses obsèques.

« Cette première conversation se passait sur l'arrière de la jonque, dans le lieu le plus propre et le plus honorable. J'y aurais été très bien si la mer eût été parfaitement calme; mais il n'en était pas ainsi, et le malheureux bateau dansait tellement que bientôt, fatigué, n'y pouvant plus tenir, je manifestai le désir de descendre à terre. Le capitaine n'y fit point de difficultés et, sur mon invitation, nous accompagna lui-même dans notre canot.

« Les Japonais étaient alors accourus assez nombreux au rivage : eux aussi nous appellent de la voix et du geste, et quelques-uns même se jettent à la nage pour nous indiquer la route que nous avons à suivre. Le ressac ne nous permettant pas d'accoster au débarcadère indiqué, ils courent sur un autre point où la mer brise moins; ils nous disent que là ce sera plus facile; ils demandent une corde; l'un d'eux vient la prendre en nageant, et les voilà qui nous *hâlent*. Cet expédient ne pouvant réussir, ils crient à la jonque de nous envoyer sa pirogue et, la saisissant de tout bord, ils nous l'échouent hors de la portée de la lame, avec autant de promptitude que d'adresse. Cette plage sur laquelle nous descendions, était couverte d'une prodigieuse quantité d'énormes galets. Ils nous servirent de sièges, et nous nous y reposâmes quelque temps au pied et à l'ombre d'une montagne à pic qui domine la crique. Trente à quarante Japonais au moins étaient autour de nous. A l'exception de cinq ou six hommes assez proprement vêtus et portant le sabre au côté, ils n'avaient d'autre vêtement qu'une indispensable ceinture, et paraissaient appartenir à l'une des dernières et des plus pauvres classes de la société. Ils se montraient polis et gais.

« Je demandai d'abord si l'on ne pourrait pas me vendre des légumes et du poisson. On me répondit qu'on allait m'en envoyer chercher, et deux ou trois hommes furent expédiés, je ne sais où, dans l'intérieur. J'appris que l'île s'appelait *Akouchéki*, et qu'elle avait environ trois lieues de tour. On m'assura, ce que j'ai peine à croire, qu'elle n'avait aucun village, pas une femme, et que toute sa population actuelle se réduisait à la trentaine d'hommes qui se trouvait autour de moi. *Les circonstances les y avaient amenés passagèrement.*

« En face de nous, dans le sud-ouest, était une île en vue. C'était cette île même où la veille vous m'aviez envoyé, Monsieur l'Amiral, et où, par suite d'un malentendu, il ne m'avait point été donné de débarquer. Je la montrai de la main, et j'en demandai le nom. Deux ou trois voix prononcèrent immédiatement, à ma très grande surprise, le nom de *Fou-Kia-la*. Me tournant alors vers le capitaine d'*Oukinia :* « Est-ce donc là, lui dis-je, cette île

Fou-Kia-la, qui fait le commerce avec vous? » Sa réponse fut oui. Je demeurai confondu; car, à en croire les gens d'*Oukinia*, tout leur vient de cette île; c'est le grenier, c'est le magasin général de leur pays; et l'île que j'avais sous les yeux a, comme vous le savez, fort peu d'étendue, et son sol aride parait à peine cultivé. Pensant ou qu'on s'était mépris ou qu'on m'avait menti, je m'adressai plus tard à un autre japonais qui alors n'était pas présent; il me répondit de la même manière. Le fait parait donc indubitable; et je suis forcé de conclure qu'à *Oukinia*, on nous a, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, menti impudemment.

« Les galets sur lesquels nous étions assis étaient si brûlants, qu'au bout de quelques instants, nous n'y tenions plus. Sur notre demande on nous conduisit bientôt à quelques pas de là sous un hangar élevé dans un ravin. Il était ouvert aux deux extrémités; la brise y circulait; des nattes y étaient étendues; dans ce nouveau gîte nous étions fort bien. Près de nous, à notre droite (*nous étions alors tournés vers la mer*) se cachait dans un bouquet d'arbustes une toute petite pagode; à notre gauche, sous un autre hangar, était une petite jonque en construction ou en réparation; sur un chemin qui, partant du rivage, s'en allait serpentant dans la montagne, nous avions sous les yeux trois bateaux échoués.

« Les notables, les gens à sabre et le capitaine de la jonque d'*Oukinia* étaient entrés et s'étaient assis avec nous. La conversation recommença bientôt. Conformément à vos ordres, Monsieur l'amiral, j'essayai d'obtenir quelques renseignements sur les îles que nous avions rencontrées sur notre route depuis Oukinia, jusqu'au point où nous étions. On me donna leur nom dans l'ordre suivant, en partant du sud et en remontant vers le nord : 1° *Iramai*, qui est probablement l'île inscrite sur la carte sous le nom de *Julo*; 2° Yrabou; 3° Toukonno-Sima; 4° Tourou: 5° Ou-Sima: 6° Ki-Kay; 7° Fou Kia-la dont j'ai déjà parlé. Ce renseignement est-il exact ou non? Je l'ignore. Les gens paraissaient répondre avec bonne volonté; mais il m'était assez difficile de leur faire bien comprendre la route que nous avions suivie, les différents points que nous avions vus.

« Je n'étais pas dans ce cercle *le seul questionneur*, les Japonais qui m'entouraient m'adressaient à moi-même beaucoup de questions sur notre pays, sur vos bâtiments, Monsieur l'amiral, sur notre voyage, sur nos projets, etc., et au fur et à mesure que je répondais, on prenait soigneusement note de toutes mes réponses. On paraissait surtout très désireux de savoir si nous allions à *Nagasaki*, et l'on avait quelque peine à me croire quand je disais, ce qui est pourtant très vrai, que je n'en savais rien.

« Pendant que nous causions ainsi, M. de Cornulier faisait souper

ses matelots, et nous avait fait apporter quelques rafraîchissements. Nous offrîmes du pain, du vin et du *rhum* aux honnêtes gens qui nous entouraient, et ils acceptèrent sans se faire prier. Le pain fut généralement trouvé bon; mais nos liquides ne furent point également goûtés, et firent faire à un brave homme surtout des grimaces affreuses; par contre on fuma de grand cœur tous les cigares que nous avions apportés. Quant au tabac à priser, on n'en avait pas la moindre idée dans cette pauvre île; on parut fort surpris de m'en voir user; on me demanda à ce sujet des explications assez comiques, et comme je disais que c'était excellent pour dégager le cerveau, chacun voulut en goûter: toutes les mains s'étendirent, et au milieu de l'hilarité générale, produite par les éternuements de l'assemblée, ma tabatière y passa tout entière.

« Les choses, comme vous le voyez, Monsieur l'amiral, se passèrent bien sous cette case : étrangers et indigènes, nous étions devenus en peu de temps bons amis. Les deux coups de canon tirés pour nous rappeler n'effrayèrent personne : on me dit seulement quand on les entendit : « Ils ont de l'inquiétude là-bas, « parce qu'ils vous croient avec de mauvaises gens; mais, soyez « tranquilles, vous n'avez rien à craindre. Le cœur japonais et le « cœur français, ajouta un amateur, c'est un même cœur! » Et en disant cela, il s'efforçait de nous faire ses yeux les plus doux, et portait la main sur son cœur. La vue de vos trois bâtiments et de leurs cent canons était sans doute ce qui les touchait le plus.

« Nous voulions nous en aller; il se faisait tard, et nous étions rappelés; mais les provisions demandées n'étaient pas encore arrivées, et l'on ne voulait pas nous laisser partir sans que nous les eussions. Nous tardâmes un peu, tandis qu'on dépêchait courrier sur courrier par le chemin de la montagne. Enfin, au moment où bon gré mal gré nous étions en route pour rejoindre notre canot, on nous apporta deux paniers, l'un rempli de poissons secs, l'autre de concombres et autres légumes. J'offris une piastre, on la prit et on l'examina avec beaucoup d'attention; mais on me la remit bientôt de force dans les mains, en me disant que l'accepter serait se faire couper le cou.

« — Soit, dis-je, mais vous me mettez dans l'impossibilité de « prendre ces provisions. »

« — On vous les donne, répétait-on de toutes parts; prenez tou- « jours, c'est choses sans valeur, etc. »

« Tandis que je délibérais, on trouva moyen d'aller porter le tout au canot. — « Acceptez du moins cette bouteille de saki. » (C'était notre bouteille de rhum aux trois quarts vide). — « C'est

impossible! Il y aurait du danger. » — « Buvez-la de suite et jetez-la à la mer. » — « C'est impossible! C'est impossible! »

« Les pauvres gens remirent la bouteille dans le canot, et s'éloignèrent au plus vite.

« L'un d'eux nous rendit encore un dernier service. Nous avions de la peine à déraper notre grappin, et nous craignions même de le perdre. Le brave homme qui était alors devant nous dans le bateau de la jonque, voyant notre embarras, plonge dans l'eau, nous dégage à l'instant, et en sort sa tête d'un air triomphant. Nous lui fîmes beaucoup de remerciements, et nous nous éloignâmes au milieu des salutations générales. — Je dis à revoir à mes nouveaux amis.

Pendant que j'étais dans cette île d'*Abouchéki*, j'écrivis au crayon quelques mots à mon cher confrère M. Letard, et je confiai mon billet au capitaine de la jonque, qui me promit bien de le remettre à son adresse.

Dès que je fus de retour, la *Victorieuse* se mit en marche pour rallier l'amiral, qui, après mon départ, avait continué sa route. Nous croyons l'avoir rejoint vers neuf heures du soir; on met un canot à la mer pour me reconduire à son bord. Malheureusement, on avait pris la *Sabine* pour la *Cléopâtre*, dont nous étions encore bien loin. Il nous fallut, au milieu des ténèbres, faire peut-être une lieue en pleine mer sur une frêle embarcation. Nous nous serions trouvés dans une dangereuse position, si, comme le ciel semblait en menacer, il nous fût survenu un coup de vent. Par la grâce de Dieu il ne nous arriva rien; et il n'y eut à plaindre dans cette affaire que l'excellent officier qui me reconduisait. Il avait mené parfaitement toutes choses, et avait constamment été aux petits soins pour moi, mais cela n'empêcha pas que cette méprise, qui ne lui était pourtant aucunement imputable, ne lui valût en arrivant à bord une bien désagréable réception. Notre bon amiral, qui, depuis plus d'une heure, suivait des yeux le fanal de notre canot, et se rendait compte du péril que nous courions, en avait conçu une si vive inquiétude qu'elle se traduisit en reproches, aussi violents qu'immérités, à l'adresse du malheureux M. de Coriolis.

23 juillet. — Beaucoup d'îles en vue ; on voit la fumée de plusieurs volcans. — L'amiral remarquant une petite île assez centrale, d'où l'on doit découvrir toutes les autres, signale l'ordre à la *Victorieuse* de m'envoyer prendre et de m'y conduire.

L'ordre est exécuté ; mais la brise étant venue à mollir, ce n'est que fort tard que nous pouvons parvenir à l'île indiquée. Autre déception, elle est tout entourée de hautes falaises qui la rendent inabordable, et l'on n'y découvre, en effet, ni habitations ni traces de culture. Il faut renoncer à la descente et, comme la nuit vient, se hâter de rejoindre l'amiral *sans avoir rien fait*. Nous remarquâmes en côtoyant cette île un fait assez curieux : une grande croix blanche, formée naturellement sans doute, se dessinait de la manière la plus distincte sur l'une des falaises.

A environ 5 milles de là, un autre îlot, ou, pour parler plus juste, un gros rocher couronné de verdure, s'élevait au milieu des flots, comme une meule de foin dans un pré fraîchement fauché. J'appris, lorsque je fus de retour à bord, que l'amiral, en le faisant porter sur la carte, m'avait fait l'honneur de lui donner mon nom. Une île à volcan avait déjà été appelée l'*Archimède*, en souvenir d'un bateau à vapeur qui faisait, l'an dernier, partie de la station. — Les autres découvertes n'ont encore reçu aucune dénomination. C'est, sans doute, parce qu'étant habitées ou supposées telles, on espère savoir plus tard leur véritable nom.

24 juillet. — Nous ne sortons pas des îles et des roches, nous en voyons tous les jours de nouvelles, et l'on a toujours autant de peine à les trouver sur les cartes.

25 juillet. — Aujourd'hui, nous rencontrons un volcan, qui ne cesse de jeter une épaisse fumée. Nous en avons déjà vu plusieurs.

Au coucher du soleil, on découvre les terres de la grande île *Kiu-Siu*.

Salut, plage jadis privilégiée, toi qui fus la première à recevoir la bonne nouvelle et que foulèrent les pieds glorieux

de saint François-Xavier! Salut, terre sacrée, arrosée des sueurs de tant d'hommes apostoliques et du sang de tant de martyrs!... *Jerusalem, Jerusalem quæ occidis Prophetas et lapidas eos qui mittuntur ad te; quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum avis nidum suum sub pennis!... Quia si cognovisses et tu, et quidem in hac die tua, quæ ad pacem tibi!*..... Que la persécution cesse de peser sur toi et de mettre obstacle aux nouvelles bénédictions que te réserve la bonté divine! Au milieu de ces îles innombrables, tu fus le berceau et longtemps le foyer de l'Eglise du Japon! Qui sait si dans ton sein tu n'en caches point encore des débris vivants?..... Puisse-t-elle du moins sur tes rivages bénis, sur tes saintes montagnes, sortir bientôt pure et glorieuse du tombeau! *Et mittam ex eis qui salvati fuerint ad gentes in mare, ad insulas longe*.....

26 juillet. — Ce matin en déjeunant, l'amiral a la bonté de me dire qu'il a envie de me donner un compagnon dont la société, sans doute, ne me sera pas désagréable. Je ne pouvais imaginer de qui ni de quoi il voulait me parler, et je le priai de vouloir bien m'expliquer cette réjouissante énigme.

— « Je m'étonne, me dit-il, que depuis si longtemps qu'il vient par ici des navigateurs, pas un n'ait encore songé à baptiser une de ces îles du nom de saint François-Xavier; c'est pourtant le premier apôtre du Japon; il y a fait tant et de si grandes choses! Je veux réparer cet oubli, et je vais faire appeler saint François-Xavier l'île qui est près de votre rocher, et que vous avez été reconnaître l'autre jour, etc., etc..... »

Cette île dont j'ai parlé jeudi 23, est précisément celle sur laquelle une grande croix blanche est naturellement tracée. — Elle est située par 30°, 55', 15'' lat. nord, et 127°, 11', 30'' long. est. — Le Père Forcade est par 29°, 55', lat. nord et 127°, 17', 30'' long. est (méridien de Paris).

La journée se passe à aller reconnaître des îlots et des roches. Nous naviguons toujours au milieu des cailloux.

27 juillet. — Nous côtoyons à distance et par une très belle brise, la côte ouest de *Kiu-Siu*. — Point de découverte, ni de travaux hydrographiques.

28 juillet. — Nous suivons toujours la côte de *Kiu-Siu* nous dirigeant vers Nagasaki ; mais la brise est si faible que nous n'avançons presque pas.

IX

Arrivée a Nagasaki. — Insolence des officiers japonais. — Départ pour la Corée.

29 juillet. — Enfin la brise a fraîchi un peu, et dès le matin nous sommes assurés de pouvoir arriver au mouillage dans la journée. En approchant de la baie entre onze heures et midi, nous remarquons un petit bateau qui paraît examiner de près les trois bâtiments ; il est bientôt suivi par d'autres et il en accoste un à chaque bord. Personne toutefois ne cherche à monter sur le pont, mais on se contente de présenter, liée au bout d'une perche, une petite boîte contenant une lettre. « Cette lettre, m'a dit l'amiral, était écrite en anglais et français. » Je n'ai point osé demander ce dont il s'agissait, et jusqu'à présent je l'ignore.

A quelque temps de là, un autre bateau nous accoste de la même manière et apporte une nouvelle lettre. Cette lettre que j'ai vue, était aussi en anglais et en français ; elle présentait une série de questions sur le bâtiment, son équipage, son armement, ses intentions, etc., etc. Une place en blanc était réservée pour les réponses. Elles furent données sous la dictée de l'amiral, et on remit le tout à ces hommes. C'était un Hollandais qui, à titre d'interprète, avait écrit cette pièce, munie du sceau de deux mandarins du pays.

A deux heures, nous jetions l'ancre près d'un village, dans une vaste baie très ouverte et peu sûre. Ce n'était pas encore la rade de Nagasaki ; mais nous n'avions ni plan ni pilote, et nous n'osions nous avancer davantage. Nous restâmes là jusqu'à quatre heures. A cette heure nous arrivèrent à bord quelques Japonais, dont l'un se disait capitaine du port. Ils nous dirent que le mouillage n'était pas sûr, et nous offrirent de nous conduire en face de la ville, dans une meilleure position. L'offre fut acceptée, on appareilla immédiatement par une assez jolie brise, et environ une heure après, nous étions dans un mouillage excellent, mais surtout bien entouré de forts et de batteries. Et c'est pour cela, sans doute, qu'on l'avait si fort recommandé à notre dévotion.

L'ancre jetée, l'amiral demanda au capitaine du port si, dans le cas où il saluerait la terre, on lui rendrait son salut. Comme la réponse fut négative, on s'abstint de saluer, bien entendu.

Vers six heures, députation du gouverneur de Nagasaki; auprès de l'Amiral, elle est escortée de soldats armés ; elle est nombreuse et bruyante, mais composée de très petites gens. « Les chefs, m'a dit Augustin, n'étaient pas même de petits mandarins; on pourrait tout au plus les comparer à des maîtres de matelots sur un bâtiment de guerre. » Quoi qu'il en soit, les principaux envoyés sont admis chez l'amiral. Ils y entrent sans grande cérémonie, s'installent sans façon sur le canapé et les fauteuils, et n'ayant pas l'air d'y faire la moindre attention, laissent le maître du logis se poster comme il peut dans un coin, sur la seule chaise qui reste libre. L'insolence de ces manières n'était pourtant rien encore en comparaison de l'insolence des paroles.

Pendant les trois ou quatre mortelles heures qu'ils nous tinrent là, sans qu'il fût possible de leur faire quitter la place, ils nous assommèrent des plus inconvenantes questions.

« D'où venez-vous ? — Depuis combien de temps êtes-vous partis ? — Etes-vous venus directement ? — Avez-vous

relâché quelque part en route ? — Qu'êtes-vous allés faire à *Lieou-kieou ?* etc.

Et puis :

« Combien d'hommes à bord ? — Combien d'officiers ? — Combien de matelots ? — Quelle est la longueur, quelle est la largeur de la frégate ? etc. »

Et, quand on leur répondait, ils se faisaient répéter dix fois la même réponse, trouvaient toujours moyen de demander de nouvelles explications, et il fallait inscrire toutes choses et toutes choses il fallait lire et relire à chacun, et c'était sans fin... En vain, leur disait-on qu'il y avait là des questions auxquelles il n'y avait pas de réponse à faire ; que, dès le matin, avant le mouillage, on avait répondu par écrit aux autres ; en vain au milieu de la séance, je dis expressément que l'amiral, extrêmement fatigué, demandait à remettre la suite au lendemain ; personne ne bougeait. On se contentait de se répéter parfois en riant, et avec l'air de se moquer parfaitement du monde, nos observations à cet égard.

Ce n'est pas tout : quoique la galerie de l'amiral soit assez grande, tous les envoyés n'avaient pu y entrer. Ceux qui étaient restés dehors frappaient à la porte, hurlaient par la claire-voie, et c'est à grand'peine que les factionnaires qui ne voulaient point user de violence, parvenaient à les contenir.

J'avoue que, témoin de ces scènes étranges, je ne me sentais pas tout à fait tranquille. Au milieu de je ne sais combien d'hommes, tous armés de sabres et de poignards, l'amiral, Augustin et moi nous étions sans armes, hors de toute vue et de toute oreille. S'il eût pris fantaisie à ces honnêtes gens de faire sauter nos trois têtes, personne ne s'en fût aperçu dans le premier moment, et les assassins, s'ils n'essayaient pas de s'emparer du bâtiment, pouvaient à tout le moins s'évader facilement, escortés par leurs soldats armés, qui encombraient le pont et cernaient en canots la frégate.

L'interrogatoire terminé, on nous signifia et de vive

voix et par écrit, en des termes fort impertinents, qu'on n'eût pas le malheur de tirer, sous quelque prétexte que ce fût, ni un coup de canon, ni un coup de fusil. On ajouta que non seulement il n'était pas permis d'aller à terre, mais qu'il était même défendu de mettre les canots à la mer et de circuler en rade.

— « Ainsi, dit l'amiral, mes trois bâtiments ne pourront donc même pas communiquer ensemble ? »

— « Non. »

— « Je ne puis souscrire à un tel règlement ; je veux communiquer avec les bâtiments qui sont sous mes ordres, et j'entends qu'eux aussi puissent toujours communiquer avec moi. »

Tout ce qu'on put obtenir sous ce rapport, c'est qu'on en référerait au gouverneur de Nagasaki, et qu'on aurait demain matin la réponse.

L'amiral demandant à entrer en communication avec le gouverneur de Nagasaki :

— « Qu'est-ce que vous lui voulez ? »

— « S'il lui plait de me recevoir, je le lui dirai quand je le verrai ; sinon, je lui écrirai. »

On n'ajouta rien d'important, qu'il m'en souvienne.

L'amiral fut d'une patience admirable au milieu de tout ce *brouhaha ;* mais il me dit, quand les gens furent partis, qu'ils pourraient bien le lui payer plus tard. Ce qu'il y avait de plus choquant, c'est que ces Japonais, si grossiers envers nous, étaient entre eux d'une politesse exquise.

Depuis que nous sommes au mouillage, des bateaux remplis de soldats, et ayant chacun un canon sur l'avant, ne cessent de faire la garde autour de nos bâtiments.

30 juillet. — On avait promis de venir donner, dès le grand matin, la réponse du gouverneur de Nagasaki, relativement à la communication des bâtiments entre eux. Ce n'est pourtant que vers onze heures que l'on reparaît à bord. Les envoyés sont en partie ceux d'hier, en partie de nouveaux visages. Leur suite est un peu moins nombreuse.

Eclairé par les désordres de la veille, le capitaine de pavillon, M. Maussion de Candé, commence par installer une garde bien armée à la porte de l'amiral ; il ne laisse entrer que huit individus, dont deux sont interprètes pour la langue chinoise ; il place le reste de la députation sur la gauche du pont, entre le grand mât et le mât d'artimon, et poste un factionnaire chargé de l'y contenir. La frégate est sur un pied de guerre ; les fusils sont chargés à balle et les canons à boulet.

L'amiral, de son côté, ne reçoit point dans sa galerie ces envoyés de trop bas étage ; il se contente de les faire placer autour de la table dans la salle à manger, et a le très louable soin de se hâter de s'y asseoir à la première place.

J'abandonne aux réflexions du lecteur le dialogue suivant que j'ai tâché de reproduire aussi fidèlement que possible. J'en aurais trop long à écrire, si je voulais dire tout ce que j'en pense.

L'amiral : « Quel est le premier d'entre vous ? »

Un interprète :

— « Celui qui est à la gauche de l'amiral. »

Un des envoyés reprend :

— « Nous sommes envoyés tous six par le gouverneur de Nagasaki ; nous venons recevoir vos communications. Si nous pouvons vous répondre par nous-mêmes, nous le ferons immédiatement ; sinon, nous en référerons au gouverneur, et lui alors vous répondra pourvu que la chose ne dépasse pas ses attributions. Dans ce dernier cas, le gouverneur en référerait au ministre d'État, pour en recevoir une décision qu'on vous transmettrait.

— « Le gouverneur a-t-il permis la communication par canots entre mes bâtiments ? »

— « Oui, mais seulement depuis cinq heures du matin jusqu'à sept heures du soir. »

— « Quand m'apportera-t-on de l'eau ? »

— « Si ce n'est pas aujourd'hui, ce sera demain sans faute. »

Et en disant ceci, ils remettent à Augustin, pour être communiqué, un papier écrit en chinois.

En voici non seulement le sens, mais la traduction presque mot à mot :

Ordres aux Capitaines (ou Patrons) des navires des différents Royaumes, afin qu'ils sachent (S. E. ce qu'ils ont à faire.)

« Vous qui venez à dessein dans la rade de Nagasaki, vous devez vous soumettre entièrement à toute espèce d'interrogatoires et d'inspections.

« Les canots ne doivent point aller à terre, mais doivent demeurer sur le navire, y attendant tranquillement ce que j'aurai réglé, moi le gouverneur.

« Non seulement (ceci parait s'adresser directement à M. le contre-amiral Cécille), non seulement sur votre propre navire, mais aussi sur les petits navires, il n'est pas permis de tirer le canon, ni même les fusils ou pistolets.

« Il faut que tous, depuis le capitaine jusqu'aux autres officiers, inculquent à tous et à chacun des hommes de l'équipage, qu'ils ne doivent, sous aucun prétexte, transgresser les susdites règles. Si quelqu'un les transgresse, fût-ce par erreur, il sera puni très sévèrement.

« Les ordres susdits sont dénoncés (ou promulgués); que tous les observent avec crainte et avec attention. »

« 6me lune. »

(Point d'autre date.)

Cet ordre du jour, écrit sur un bout de papier, n'est muni d'aucun sceau.

— « Pourquoi n'y a-t-il pas de sceau ? »

— « Il existe un ancien exemplaire de ces ordres, et il est scellé ; ceci n'en est qu'une copie. Quand viennent ici des capitaines étrangers, de quelque nation qu'ils soient, on se contente de leur donner une copie de ce genre. »

L'amiral (remettant la pièce à l'individu qui est à sa gauche). — « Je ne reçois pas de communication non signée. Je pense, du reste, que de tels ordres ont été rédigés pour des capitaines de navires de commerce, et non pour des commandants de bâtiments de guerre. Chez tous les peuples civilisés, on sait faire une grande différence entre les uns et les autres ; et je ne puis attribuer qu'à votre profonde

ignorance des choses, la méprise que vous faites en ce moment. »

— « On transmet ces mêmes ordres à tous les capitaines qui viennent ici. »

— « Aux capitaines de commerce, c'est possible; mais je suis contre-amiral, et je ne suis pas patron de barque. Je sais d'ailleurs que vous avez accueilli d'une tout autre manière le commandant d'une frégate hollandaise qui est venue précédemment ici, et il était pourtant d'un rang inférieur au mien. »

— « Nous ne pouvons que référer de ceci au gouverneur de Nagasaki. »

— « Vous lui direz par la même occasion que je suis extrêmement mécontent de la manière tout à fait inconvenante dont on se comporte à mon égard; que je ne puis souscrire à la règle qu'il veut m'imposer de ne pouvoir communiquer avec les bâtiments qui sont sous mes ordres qu'à des heures par lui déterminées. Je partirai donc demain, et je demande que, dès le matin, on m'envoie un pilote. Quand je serai de retour en France, je rendrai compte à l'Empereur de l'inconvenance avec laquelle on a traité un de ses officiers généraux. »

— « Vous n'avez pas raison de vous irriter, dit l'envoyé japonais à l'amiral Cécille; la note donnée ne vous était pas destinée, mais c'était seulement pour l'interprète, afin qu'il en prît connaissance. Certainement que le gouverneur n'a pas eu l'intention de vous traiter avec mépris; et, s'il vous a offensé, ce ne peut être que par ignorance. »

— « Je ne puis pas le croire; car vous autres Japonais, vous êtes des hommes civilisés, et quand vous insultez, vous savez ce que vous faites. Le gouverneur, du reste, ne peut ignorer qui je suis, puisque je l'ai fait connaître par écrit avant mon mouillage. Encore une fois, je ne suis pas un patron de barque, mais un contre-amiral; je suis d'un rang au moins égal et même supérieur à votre gouverneur, car il a le rang d'un préfet de province. »

— « Dans tout ce que vous dites, il y a plusieurs choses qui sont raisonnables. Nous savons bien que vous êtes d'un rang élevé, et qu'il n'est point encore venu ici un officier si haut placé. »

— « Voici une lettre pour le gouverneur de Nagasaki; elle est en français, parce qu'on n'a point eu le temps de la traduire en chinois; mais, puisque hier on a bien pu m'écrire en français, on trouvera sans doute à qui s'adresser pour en avoir la traduction. Dans cette lettre, je rends compte au gouverneur de la manière dont on a traité dans un des ports de l'Empire un baleinier français que la tempête avait forcé à s'y réfugier; je le prie de faire connaître à l'Empereur ce qui s'est passé dans cette occasion, et de recommander à la bienveillance de Sa Majesté les Français naufragés que la tempête jetterait à l'avenir sur les côtes du Japon. »

— « Nous remettrons fidèlement votre lettre au gouverneur. »

— « Je désirerais qu'il m'en accusât réception, et qu'il me fit connaître la suite qu'il se proposera de donner à mes demandes. »

— « Le gouverneur vous répondra certainement; mais la réponse ne pourra peut-être pas être donnée aujourd'hui. »

— « Si je puis espérer d'avoir cette réponse demain dans la journée, je l'attendrai. »

— « Et si vous ne la receviez pas demain dans la journée, qu'en résulterait-il ?

— « Il en résultera qu'à la grave inconvenance déjà commise à mon égard, je verrais s'y joindre beaucoup de mauvaise volonté. »

— « Si le gouverneur peut décider par lui-même ce que vous demandez, la réponse ne tardera pas; mais s'il est obligé d'en référer au ministre d'État, il faudra bien attendre quelque temps, puisque nous sommes à trois cent soixante lieues de la capitale. »

— « Vous m'avez mal compris ; je sais fort bien que ce je demande dans ma lettre est au-dessus de la compétence du gouverneur de Nagasaki. Tout ce que je puis attendre de lui, c'est qu'il veuille transmettre ma requête à l'Empereur ; et que dès à présent il me donne, avec un simple *récépissé* de ma lettre, l'assurance qu'il fera suite à ma communication. Pour cela, il ne faut pas longtemps.

— « Nous en référerons au gouverneur. »

— « Si je pars demain matin, puis-je compter sur le pilote que je vous ai demandé ? »

— « C'est une chose que nous ne pouvons décider par nous-mêmes ; nous rendrons compte de cette demande au gouverneur, et nous penserons qu'il y acquiescera. »

La fière députation se retira là-dessus, l'air très peu flatté de la manière dont on venait de répondre aujourd'hui à toutes ses insolences. Depuis longtemps on ne voit ici que des Hollandais en fait d'Européens ; et devant les Japonais, ils sont, dit-on, si *petits garçons !*

Il ne paraît pas toutefois que le gouverneur de Nagasaki ait été fort effrayé des paroles de l'amiral ; car, au lieu de lui envoyer faire des excuses, ou de chercher du moins à réparer, d'une manière quelconque, les inconvenances déjà commises, il se hâta d'en commettre une nouvelle, en envoyant vers deux heures de l'après-midi quelques gens de bas étage, des douaniers sans doute, demander à l'amiral la permission de faire la visite des deux corvettes, et la personne d'Augustin pour leur servir d'interprète dans cette excursion. C'était se moquer du monde, autant qu'il est possible, après la manière dont avait été reçu l'ordre insolent cité plus haut. Aussi l'amiral fit-il défendre à ces hommes de se rendre même à bord de ses deux corvettes.

« Nos lois exigent que nous les visitions, » répondirent-ils.

« Les nôtres, leur fit dire l'amiral, exigent autre chose. » Et il les fit congédier.

Cette dernière histoire parut faire un peu plus d'impres-

sion. Ce qu'il y a de certain, c'est que non seulement on n'osa point aller faire la visite des corvettes, mais que, peu de temps après, on nous apporta assez poliment de l'eau et quelques légumes. On ajouta même que si l'on avait besoin d'autres choses, on n'avait qu'à parler. L'amiral fit demander le prix des choses apportées, et dire qu'il n'avait besoin de rien en sus. Les gens se retirèrent, affirmant que ce qui avait été apporté, n'était pas vendu, mais donné, et, comme on insistait pour payer, ils dirent qu'ils ne pouvaient rien accepter, et que tout ce qu'ils pouvaient faire était d'en référer au gouverneur. Ils ne reparurent plus à bord de la journée.

Peu de temps après le dîner, en plein jour et bien avant sept heures du soir, heure à laquelle, selon les ordres du gouverneur, tous les canots doivent être hissés, le lieutenant de la frégate ayant eu l'audace d'en faire le tour dans sa yole pour en examiner l'état extérieur, tous les bateaux armés des environs se mettent à l'instant en mouvement, lui donnant la chasse et le forcent de rallier au plus vite. Il avait un quelque peu dépassé, dit-on, la limite déterminée. Quoi qu'il en soit, on supporte sans mot dire cette nouvelle insulte.

Toute la nuit, de petits bateaux viennent, avec une inconcevable insolence, faire la ronde à toucher la frégate. Les officiers étaient exaspérés ; ils auraient bien voulu qu'on leur permît de faire feu sur cette *canaille*. L'un d'eux, par une inspiration digne de Lobau d'illustre mémoire, rabattait ses prétentions à laver au moins une bonne fois la face de ces drôles, en faisant jouer sur eux les pompes à incendies. Mais l'amiral, quoique sentant les choses plus vivement que personne, ne voulut permettre aucune démonstration. *Il espère bien, je crois, s'en dédommager plus tard.*

31 juillet. — Dès que le jour paraît, les gabiers montent dans les hunes et sur les vergues, on vire au cabestan, on commence l'appareillage. En ce moment quelques coups de canon se font entendre ; ils partent de différents forts. Plus

d'un cœur bondit en entendant ce tonnerre; car, depuis les officiers jusqu'aux simples matelots, tout le monde à bord brûlait d'envie de se battre; on voulait apprendre la politesse à ces insolents Japonais. Malheureusement pour nos braves, ce n'était rien du tout. Un bateau, nous accostant à l'instant, vint nous prévenir que cette décharge d'artillerie n'était qu'à poudre, et que c'était tout simplement parce que le bâtiment hollandais, qui vient annuellement pour le commerce, paraissait en vue.

On ajouta foi alors à cette explication; mais était-elle vraie? j'en doute. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en nous retirant par la route même que devait suivre ce navire, non seulement nous ne nous croisâmes pas avec lui, mais nous ne le vîmes même point. Ce même bateau annonçait, en même temps, que la demande ou plutôt le *récépissé* du gouverneur de Nagasaki allait immédiatement arriver. On priait donc l'amiral d'attendre quelques instants. L'amiral attendit en effet quelque peu; mais, ne voyant rien paraître et se croyant joué, il fit lever l'ancre et partit. Il se passa parfaitement du pilote qu'on ne daigna pas lui envoyer, et nous sortîmes très heureusement.

Il paraît qu'on n'avait pas prévu à terre ce départ précipité, et qu'en le voyant se réaliser, on finit par concevoir quelques inquiétudes. Au moment où nous sortions de la rade, un nouveau bateau dépêché vers nous, nous accoste en toute hâte, et les hommes qui le montent, viennent, les oreilles très basses, prier l'amiral d'attendre encore un peu la réponse du gouverneur qu'on ne peut tarder de lui apporter. Ils donnent pour excuse du retard qu'il a fallu faire traduire la lettre du français en hollandais, et du hollandais en japonais, ce qui a demandé beaucoup de temps. Ils ajoutent que des légumes seront envoyés par la même occasion. L'amiral leur fait dire qu'on a expliqué, dès hier matin, qu'il n'était pas question d'une réponse, mais d'un simple *récépissé*, ce qui pouvait toujours se faire facilement et promptement; qu'il n'a pas besoin de leurs légumes, et

que, le vent étant bon, il se hâte d'en profiter; sur ce, on les congédie.

Ils parurent terrifiés, et, revenant sans cesse à la charge, ils avaient beaucoup de peine à se décider à quitter le bord. Il fallut bien pourtant qu'ils en prissent leur parti.

Cette rade de Nagasaki que nous venons de quitter, est parsemée de jolies petites îles, entourée de montagnes boisées et de champs cultivés, elle offre à l'œil un charmant aspect; depuis mon passage à Rio-Janeiro, je ne me rappelle pas avoir rien vu de si beau. Nos marins la jugent d'un facile accès, sûre et de tous points excellente. Le port où nous ne sommes pas entrés, mais que l'on voyait de notre mouillage, paraît un grand et magnifique port. Au fond de ce port, s'étend agréablement, au pied des collines, la ville de Nagasaki qui, du reste, a peu de profondeur et ne semble pas très grande. Un peu en avant de la cité, sur le fameux îlot de *Décima*, la factorerie hollandaise s'élève triste et sombre comme une prison, et en effet elle n'est pas autre chose. — Ces lieux pourraient être puissamment fortifiés; mais actuellement, quoiqu'ils soient couverts de batteries de canons, le tout est, dit-on, si mal entendu que la place n'offre rien de bien redoutable. L'amiral, avec ses trois bâtiments, ne demandait que deux heures de temps pour prendre ou démolir tous les forts, et réduire la ville. Les officiers, bien entendu, allaient encore plus vite en besogne.

D'autres pensées m'occupaient alors, et mes yeux toujours errants sur la plage, cherchaient vainement à découvrir quelques dernières traces de la florissante église de *Nagasaki*.

Parmi toutes ces collines, quelle est la *montagne sainte* arrosée du sang de tant de martyrs ? Où était la prison des confesseurs, la maison de la Prière, la maison des Pères, la maison de l'évêque du Japon ? Hélas ! qui peut me les montrer, qui peut m'en parler aujourd'hui ! Des yeux meilleurs que les miens m'assurent qu'à une des extrémités de la rade, on voit comme un vieux cimetière tout couvert de croix. Si l'on ne s'est pas trompé, là gisent

sans aucun doute les reliques de beaucoup de saints ; et le respect qu'en ces contrées on a pour les tombeaux, aura sauvé jusqu'à ceux-ci ! Oh ! quand nous sera-t-il donné d'aller prier sur ces tombes, et d'espérer qu'au milieu d'elles nous trouverons la nôtre !

Inutile de dire que je n'ai rien pu apprendre des Japonais que j'ai vus chez l'amiral, on ne parlait que d'affaires, et la manière dont les choses se passaient, ne favorisaient aucunement les causeries intimes. Eussé-je pu parvenir à quelque tête-à-tête, c'eût été peine perdue et de plus imprudence que d'adresser de prime abord des questions de ce genre : on ne me connaissait déjà que trop bien ! Dès le jour de notre arrivée, alors que nous changions de mouillage, les Japonais venus à bord avec le soi-disant capitaine du port, paraissaient fort étonnés de m'entendre parler tant bien que mal avec eux. Ils ne tardèrent pas à me demander mon nom et je ne crus pas, après quelque hésitation, pouvoir me dispenser de le leur donner. Ils ne l'eurent pas plutôt entendu que, se faisant signe des yeux et me montrant même du doigt, ils avaient l'air de se dire : « Ah ! le voilà le drôle ! »

A quelques instants de là, ils dirent à Augustin : « Vous autres, vous êtes venus ici ; mais il en reste encore un à Nafa. »

Les voyant si bien informés : « *Lieou-Kieou*, leur demandai-je, est-il une dépendance du Japon ? »

Plusieurs voix me répondirent à l'instant : « Oui, oui. »

Il y a longtemps, du reste, que je n'ai plus de doute à cet égard. Les bruits répandus précédemment à Batavia et ailleurs par les Hollandais, n'étaient donc pas sans fondement (1). Je suis très porté à croire qu'en effet messieurs les Japonais ont voulu mettre le grappin sur moi ; mais mes pauvres Loutchouens, dans la crainte d'une vengeance française, auront adressé tant et de si belles supplications, auront fait qu'ils me [illegible] si bien, et que je [illegible]

(1) L'amiral Cécille avait appris à Batavia que le gouvernement [illegible] [illegible] et avait [illegible] [illegible] de Lieou-Kieou pour que je lui fusse livré. [illegible] hollandais à [illegible] seraient parvenus à le dissuader de cette entreprise.

aller, etc..., qu'on aura renoncé à m'arracher de leurs mains. Qu'arrivera-t-il quand on me verra retourner à mon poste, et dans les conditions obtenues par l'amiral ? Je n'en sais rien. A la Providence ! Tout ce que je puis dire avec vérité, c'est que je ne crains point du tout, mais que je souhaiterais plutôt, pour bien des raisons, ma transportation au Japon.

J'ai peine à quitter mes chers Japonais. Ce sont généralement de beaux hommes à figure intelligente, aux manières distinguées. Ils sont entre eux d'une politesse exquise, mais vis-à-vis de l'étranger d'une fierté qui va souvent jusqu'à l'insolence. Leur vêtement est assez semblable à celui des habitants d'Oukinia; c'est une espèce de robe de chambre qui ne se boutonne pas, mais se croise sur la poitrine au moyen d'une large ceinture. La chevelure est un peu différente, et ce qui les distingue surtout, c'est un sabre et un poignard ordinairement très beaux qu'ils ont toujours au côté. Les soldats ont des costumes bigarrés, de formes incroyablement bizarres : en Europe on prendrait leur uniforme pour un travestissement de carnaval.

Il paraît qu'en cet aimable Japon, une des peines les plus communes, pour petits délits, pour affaires en police correctionnelle, par exemple, est d'arracher l'œil gauche au coupable. Ce qu'il y a de certain, c'est que, parmi les douaniers et autres qui sont venus à bord, il y en avait plus d'un qui avait cet œil non point crevé mais arraché. Je me rappelle qu'on en a compté jusqu'à huit d'un coup; et il n'est pas présumable que ce soit simplement la suite d'accidents ordinaires. Ceci, du reste, n'a pas de quoi surprendre ceux qui ont lu l'histoire des persécutions du Japon ou qui ont entendu tant soit peu parler de sa législation actuelle. Il ne faut pas s'en permettre bien long pour qu'on vous prie galamment de vous fendre vous-même le ventre en deux, en quatre ou en six à votre choix, pourvu que mort s'ensuive; et c'est incontestablement une opération encore plus désagréable que celle de l'extirpation d'un œil.

X

SUR LA COTE DE CORÉE. — L'ILE WAI-IAN-DO. — LETTRE DE L'AMIRAL AU GOUVERNEMENT CORÉEN.

Samedi 1er août 1846. — Nous doublons le cap Gotto dans l'après-midi, en faisant route pour la Corée.

Lundi 3. — La brise continue à être très fraiche et nous avançons en conséquence. Nous passons en vue de quelques petites îles inconnues. A la nuit, le vent devient si frais que, sans autre toile que nos huniers auxquels encore on a pris un ris, nous filons jusqu'à neuf et dix nœuds. C'est beaucoup plus qu'on n'en veut de nuit, dans cette mer inexplorée.

Mardi 4. — Au fur et à mesure que nous approchons de la côte, nous découvrons une incroyable multitude d'ilots et de rochers. Il faut une prudence et une vigilance extrêmes pour se tirer d'affaire dans ces dangereux parages qui sont peut-être aujourd'hui les moins connus du monde.

Dans l'après-midi, nous jetons l'ancre, en attendant mieux, à l'abri de quelques petites îles qui sont au sud du mouillage auquel l'amiral compte définitivement aller. On voit à la longue vue des champs cultivés et des gens qui nous regardent ; on ne remarque aucun bateau.

Mercredi 5. — Vers huit heures du matin, un petit bateau à deux voiles se détache de l'une des îles près desquelles

nous sommes mouillés. Il paraît se diriger vers le continent et va sans doute faire part à qui de droit de notre arrivée.

Appareillage à dix heures et demie. A trois heures moins quelques minutes, la brise était devenue si faible qu'on ne pouvait lutter contre un courant contraire. La frégate allant alors de l'arrière plutôt que de l'avant, nous jetons une ancre assez loin de toute terre, et attendons ainsi qu'il plaise au vent de fraîchir.

Jeudi 6. — On n'a pu hier réappareiller de la journée ; nous avons donc passé la nuit au mouillage. Ce matin enfin nous levons l'ancre à sept heures et demie. Vers neuf heures, nous sommes près d'une des passes de *Maribanks* où l'on compte aller ; mais elle est étroite, on y découvre des rochers, et le vent est contraire : on n'ose s'y aventurer. Nous revenons sur nos pas, pour aller chercher une autre passe que l'on croit meilleure, et où, avec le vent qui règne, on pourra facilement entrer.

La brise manque à une heure et quart ; on mouille. La brise se lève et on appareille de nouveau à cinq heures et quart. Nous faisons une assez bonne route jusqu'au coucher du soleil qui nous force à jeter l'ancre.

Vendredi 7. — Au lever du soleil on découvre une soixantaine de jonques rangées en ligne à l'entrée de la passe vers laquelle nous nous dirigeons. Profitant bientôt d'une très forte brise,elles font mine de marcher sur nous. Personne ne doute qu'elles n'aient l'intention de nous attaquer ou à tout le moins de nous disputer le passage.

L'amiral paraît sur la dunette en uniforme ; il fait hisser les couleurs et signaler à sa division le branle-bas de combat. Les trois bâtiments appareillent en toute hâte ; tous les canons, fusils, pistolets sont chargés ; on distribue des cartouches, on encombre la batterie de boulets et de paquets de mitraille. Les canonniers sont à leurs pièces ; état-major et équipage, tout le monde prend les armes et chacun court à son poste. Le mien m'est assigné dans la

cale, au poste des blessés. Jamais je n'ai vu *charivari* pareil à bord de notre frégate; on met tout sens dessus-dessous; on démolit tout. Cloisons de l'hôpital sur l'avant, cloisons de l'amiral sur l'arrière, disparaissent en un clin d'œil : tapis, meubles, fenêtres, journaux de bord, batterie de cuisine, tout est enlevé et descendu dans le faux pont.

Il est très vrai que l'esprit français est essentiellement guerrier. En attendant le premier coup de canon et la descente en cale de quelque blessé, j'ai pu assister aux préparatifs, circuler partout et tout observer. Pas une face ne pâlissait, je l'assure; mais la joie et l'envie de se battre se peignaient sur toutes les figures. On se promettait bien de *leur en donner une salade à ces gueux de Coréens.*

Le temps malheureusement était loin de favoriser l'ardeur de nos braves; le calme plat nous avait repris dès le moment de l'appareillage, et jusqu'à onze heures pas moyen de bouger de place. Vers onze heures enfin, une légère brise se lève, nous allons marcher sur l'escadre ennemie..... Peine inutile ! Déception profonde !

Les soixante jonques, usant de ce vent qui souffle pour elles aussi bien que pour nous, nous tournent le dos et, défilant paisiblement, font route vers le sud, sans avoir l'air de nous prêter la moindre attention.

On finit par penser que c'était un convoi de marchandises s'en allant on ne sait où ; on met bas les armes, on remet les choses en place, on songe à déjeuner, et, au désappointement général, la guerre coréenne est finie.

La brise fraîchit, et à trois heures moins un quart nous sommes près de la passe, que nous cherchions depuis hier. Mais le vent a changé; celui d'hier nous eût été propice pour entrer par cette passe; celui d'aujourd'hui qui serait excellent si nous étions encore à la passe d'hier, nous est tout à fait contraire pour celle d'aujourd'hui. Celle-ci est d'ailleurs étroite; on manque de plan; il serait dangereux et peut-être impossible d'y courir des bordées. L'amiral fait jeter l'ancre, a une conférence avec le commandant de la

Sabine qu'il a appelé à bord, et enfin à quatre heures et demie, renonçant définitivement au mouillage de *Maribanks*, donne l'ordre d'appareiller pour aller je ne sais où.

Vers sept heures du soir, la sonde n'accusant que six brasses de fond, tandis que la frégate en cale cinq et demie, on jette l'ancre en toute hâte dans la crainte d'un échouage. Après s'être assuré par un sondage en canot d'une route à suivre sans danger, on réappareille encore; et rencontrant enfin à la tombée de la nuit un fond de huit brasses et demie, on mouille pour la dernière fois de ce jour à cinq ou six milles de la côte. Quelle journée que celle-ci !

Des dangers de plus d'une espèce, un branle-bas de combat, je ne sais combien de virements, de bordées, de changements de voilures; trois appareillages et autant de mouillages ! Nos officiers, comme nos matelots, sont exténués de fatigue. Au moment où à la nuit on carguait les voiles, l'amiral, me voyant près de lui sur la dunette, fait un pas vers moi, puis me secouant l'épaule et secouant lui-même la tête : « En voilà assez, mon cher, me dit-il à l'oreille, nous jouons un trop gros jeu ! »

Ces paroles m'attristèrent profondément, car elles m'annonçaient le non résultat de cette expédition de Corée, dont jusque là j'espérais beaucoup. Après le dîner, qui fut aujourd'hui renvoyé jusque sur les neuf heures du soir, j'eus avec l'amiral un petit entretien à ce sujet.

Le bon amiral essaya de me faire comprendre les difficultés nautiques qu'il rencontrait à chaque pas ; il me dit que faire de nouvelles tentatives, c'était s'exposer à perdre la frégate et peut-être ses trois bâtiments; qu'il en avait conféré dans la journée avec le commandant de la *Sabine* qu'il considérait comme bon marin et que celui-ci était du même sentiment.

« Je viens ici sans ordre; j'ai pris sous mon bonnet d'aller à *Loutchou*, à *Nagasaki* et en Corée. Tant que tout ira bien, ce sera à merveille; mais, s'il m'advient quelque malheur, que d'hommes en France me jetteront la pierre, surtout

quand ils connaîtront le motif qui m'a fait agir !... Et la vie de tant d'hommes dont j'ai à répondre ! Il n'y a pas moyen, il faut y renoncer. »

Une autre considération que me fit valoir l'amiral, et qui mérite, en effet, d'entrer en ligne de compte, c'est que la division n'a plus que pour deux mois de vivres et qu'on ne peut espérer en trouver avant Manille. Jusque-là on a encore une ou deux relâches à faire, et le bâtiment qui doit me ramener à *Oukinia* en aura sans doute trois. Le vent et les découvertes nous ont déjà fait perdre beaucoup de temps ; nous sommes exposés à en perdre beaucoup encore. Si l'on voulait sérieusement traiter les affaires en Corée, le mouillage étant aussi loin qu'il l'est de la capitale, et les hommes de ces contrées n'allant pas vite en besogne, il faut calculer au moins sur un mois de séjour. Tout cela mènerait bien loin et pourrait fort bien mettre la famine à bord.

« Tout ce que je puis faire et ce que je ferai, me dit l'amiral, c'est d'écrire une lettre au premier ministre, et de l'envoyer porter dans une île à quelque mandarin, à qui l'on recommandera bien de la remettre à son adresse. »

Nous n'étions alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à cinq ou six milles du continent ; un village assez considérable avait été en vue dans la journée, et à l'heure où nous étions, on y voyait des feux.

« — Pourquoi n'enverriez-vous pas à ce village, dis-je à l'amiral, la lettre parviendrait peut-être plus sûrement ! »

« — Et si l'on me garde mes hommes et mon canot, comment pourrai-je les ravoir ? Sur le continent ce ne sera pas une petite affaire, tandis que, dans une petite île, je puis retrouver promptement mon monde avec 200 hommes de débarquement. »

C'est donc tout simplement ainsi que la chose se fera.

Gardons-nous bien de murmurer contre un homme qui nous a fait jusqu'ici beaucoup de bien et qui nous en veut toujours beaucoup. S'il ne nous en fait pas davantage dans la circonstance, c'est qu'il ne le peut vraiment pas. Qui

connait, du reste, la volonté de Dieu? Qui sait ce qui nous vaudra le mieux? Résignons-nous et reposons-nous, les yeux fermés, dans les bras de la Providence!

Chère et glorieuse église de Corée, tu n'as sans doute pas encore envoyé dans le ciel cette *tantam nubem testium* que Dieu demande de toi!

Samedi 8. — L'amiral, malgré toutes ses fatigues d'hier, se lève aujourd'hui de très grand matin, et, au moment où je sors du lit, je le trouve finissant à son bureau la lettre suivante :

Le contre-amiral, commandant les forces navales françaises dans les mers de l'Inde et de la Chine, à Son Excellence le premier ministre du roi de Corée.

« Excellence,

« Chargé de la protection de mes compatriotes dans cette partie du monde, j'ai appris que trois Français, connus parmi nous par leurs vertus, les nommés Imbert, Chastan et Maubant, avaient été mis à mort dans votre royaume, le 14 de la huitième lune de l'année *Ki-hai* (21 septembre 1839); et je suis venu pour savoir quel grand crime ils ont commis pour mériter un si cruel châtiment. Pourquoi, s'ils ont été trouvés dans le royaume en contravention aux lois qui en interdisent l'entrée aux étrangers n'en a-t-on pas agi avec eux comme on le fait envers les Chinois, les Tartares ou les Japonais qui y sont saisis, c'est-à-dire, pourquoi n'ont-ils point été simplement arrêtés et conduits hors du royaume sans être molestés? Les grands mandarins de Corée ignorent probablement que le roi des Français n'abandonne jamais ses sujets, dans quelque pays éloigné qu'ils se trouvent, que partout il les couvre de sa haute protection, et que c'est le blesser profondément que d'attenter à leur vie, à moins qu'ils n'aient commis quelque grand crime, comme serait celui de donner la mort, de verser le sang ou d'incendier.

« Ne pouvant attendre les explications que je prie Votre Excellence de donner au sujet de la mort de ces trois Français, j'ai l'honneur de vous informer que, l'an prochain, un bâtiment de guerre viendra exprès pour les recevoir, et qu'à l'avenir informés, comme vous l'êtes, de l'intérêt paternel que le roi des Français porte à ses sujets, si pareil attentat était commis, et s'il en résultait de grandes calamités pour la Corée, le roi et les mandarins n'auraient à s'en prendre qu'à eux-mêmes ».

On va faire deux copies de cette lettre, dès qu'elle sera traduite en chinois, et elles seront déposées, pour plus de sûreté, sur deux îles différentes et en différentes mains.

Si cette démarche n'est pas suffisante pour procurer la paix aux pauvres chrétiens de Corée, elle suffira du moins, je l'espère, pour sauver la vie si précieuse de nos chers confrères.

Plus tard, quand viendra ce bâtiment annoncé, on parviendra peut-être, avec la grâce de Dieu, à ce résultat complet, que nous avions lieu d'espérer actuellement, si la crainte de la famine, les vents, les marées, les courants et les rochers n'y mettaient un trop invincible obstacle.

On met sous voiles au moment où l'amiral me remet sa lettre pour la traduire en latin, et la faire ensuite traduire en chinois par Augustin.

Quelque temps avant déjeuner, ce digne amiral m'exprime tous ses regrets de ne pouvoir réaliser tout ce qu'il comptait faire pour procurer la paix aux pauvres chrétiens de Corée. Son projet était habilement et sagement calculé, il y a beaucoup d'apparence qu'il aurait réussi.

Quel malheur!... Mais enfin, à la volonté de Dieu! Il faut bien se résigner.

A cinq heures du soir, nous jetons l'ancre devant ces même îles, où déjà nous avions mouillé mardi dernier.

L'amiral fait hisser au mât de misaine un grand pavillon blanc à croix bleue, comme signal pour les chrétiens, si parfois il y en avait dans ces parages.

Dimanche 9 août. — Dès que le jour paraît, l'amiral fait armer un canot, en donne le commandement à M. de Pampelonne, enseigne de vaisseau, et m'envoie à terre porter un des deux exemplaires chinois de sa lettre d'hier.

Les Coréens nous avaient vus venir de loin, et étaient accourus en assez grand nombre au rivage.

Au moment où nous approchions, quelques hommes, descendus jusqu'au bord de l'eau, gesticulaient beaucoup et semblaient nous faire signe de ne pas débarquer. Voilà du

moins ce que je compris alors; les matelots m'attestèrent pourtant en revenant qu'on voulait seulement nous indiquer que le chemin que nous prenions était plein de cailloux, et que ces gestes étaient tout simplement pour nous engager à prendre une meilleure route.

Quoi qu'il en soit, le brave M. de Pampelonne sauta le premier à terre, son sabre à la main et son pistolet chargé au côté; je le suivis et Augustin vint ensuite. Nous nous assîmes au milieu de la foule qui ne paraissait pas malveillante, en vue et à portée de fusil de notre canot. Quelques hommes, qui étaient sans doute les principaux du lieu, s'approchèrent de nous, et la conversation s'engagea de la manière suivante, non de vive voix, parce qu'il n'y avait pas moyen de s'entendre, mais par écrit, avec des caractères chinois.

M. Forcade. — Comment s'appelle cette île ?

Les Coréens. — Elle s'appelle *Wai-ian-do* (en chinois *Wai-ien-tao.*)

M. Forcade. — Dans cette noble île, y a-t-il des mandarins envoyés par la Corée ?

Les Coréens. — Il n'est pas d'usage qu'on en envoie ici.

M. Forcade. — Y a-t-il un chef quelconque dans cette île.

Les Coréens. — Oui.

M. Forcade. — Où est ce chef ? Invitez-le à venir me trouver.

Les Coréens. — Le premier chef, la nuit dernière, est parti pour porter quelque chose à la Préfecture ; mais le second chef viendra ici.

M. Forcade. — Invitez-le à venir tout de suite ; je désire le voir.

Les Coréens. — Il viendra bientôt.

En attendant l'arrivée du chef, les Coréens, qui nous entouraient, me questionnent à leur tour.

Les Coréens. — De quel royaume sont les nobles navires ?

M. Forcade. — Ce sont les bâtiments de guerre du grand

royaume de France; ils sont envoyés par ordre de notre Empereur dans les régions de l'Inde et de la Chine, et spécialement en Corée, où ils ont quelque chose à dénoncer. Sur le principal des trois est un grand mandarin amiral.

Les Coréens. — Si ces bâtiments ont été envoyés dans l'Inde, comment se fait-il que vous soyez venus ici et que vous ayez quelque chose à y dénoncer?

M. Forcade. — Mais ce n'est pas seulement dans l'Inde qu'ils sont envoyés; ils sont envoyés aussi et spécialement en Corée. Appelez moi donc promptement le second chef.

Les Coréens. — Nous avons envoyé des hommes pour le faire venir. Combien y a-t-il d'hommes sur les bâtiments et y en a-t-il de malades?

M. Forcade. — Il y a huit cent soixante-dix hommes, et il n'y a pas de malades.

Les Coréens. — Y a-t-il des hommes qui soient tombés à la mer et qui y soient morts?

M. Forcade. — Non.

Les Coréens. — Pourquoi tant d'hommes?

M. Forcade. — Pour des bâtiments de guerre, ce n'est pas un grand nombre d'hommes.

Les Coréens. — Pourquoi n'y a-t-il là que des bâtiments de guerre?

M. Forcade.— Parce que ce sont des bâtiments de l'Empereur qui ne font pas le commerce. Les navires de commerce sont à des particuliers.

Et comme déjà un long temps s'était écoulé (car, grâce à la lenteur des hommes de ces contrées, il en avait fallu beaucoup pour échanger par écrit les quelques questions et réponses ci-dessus énoncées) j'ajoute : « — Faut-il attendre encore longtemps l'arrivée de votre chef? »

Les Coréens. — Voici qu'il vient. — A ce moment, on nous apporte une natte, on l'étend par terre et l'on nous invite à nous y asseoir. Les principaux des Coréens présents y prennent place avec nous. Ne voyant pas de nouveaux visages :

M. Forcade. — Où est le chef?]

Les Coréens. — Le voilà. — En disant cela, ils me présentent un assez vieux bonhomme qui, à coup sûr, ne venait pas de loin, pour s'être fait tant attendre, car il était derrière mon dos ou à côté de moi depuis le commencement. M. de Pampelonne et moi, nous l'avons parfaitement reconnu.

M. Forcade (présentant la lettre). — Voici une lettre que l'amiral vous prie de faire parvenir au premier ministre du royaume. Je vous recommande bien de n'y pas manquer, car, si cette lettre n'était point remise, il pourrait plus tard en résulter de grands malheurs pour votre pays.

Le Chef (ne prenant pas la lettre). — Notre île est située au milieu de la mer, très loin de toute maison de mandarin, et il nous serait extrêmement difficile de nous charger de cette lettre.

M. Forcade. — J'ai peine à croire à cette dificulté extrême. Ici vous n'êtes pas très loin de la capitale, et il est impossible que vous n'ayez pas, de temps à autre, communication avec quelque mandarin. Je vous le répète, si cette lettre n'est pas remise, il en adviendra peut-être de grandes calamités pour le noble royaume.

Et, ces derniers mots étant écrits et communiqués, parfaitement convaincu que de plus longs discours n'avanceraient aucunement l'affaire, je dépose la lettre sur les genoux du brave homme; puis, nous levant, M. de Pampelonne et moi, nous rallions au plus vite notre canot.

Augustin, malheureusement, ne fit pas la chose aussi lestement que nous. Les gens voulaient écrire encore et le retenaient à toute force ; il avait peine à s'arracher de leurs mains. Tandis qu'il se débat avec eux, ils ont le temps de le prévenir au canot, et ils y jettent notre lettre.

Conformément alors aux instructions que m'avait données l'amiral, je la ramasse, je la renferme dans la boîte qui m'avait servi à l'apporter et, remettant le tout à un matelot, je le charge d'aller le déposer sur un rocher voisin qui

tient à la terre. Notre matelot était leste ; le coup se fit vite et bien : nous poussons au large et regagnons notre bord.

Tant que, de notre canot, nous pûmes discerner le lieu où avait été déposée la lettre, personne n'y toucha. Mais plus tard, et à peu de temps de là, sans doute, on se détermina à la ramasser, car, vers onze heures, nous arrive un bateau du pays, et ceux que nous voyons dedans sont nos hommes du matin. L'amiral donne audience aux six principaux.

L'amiral. — Qu'est-ce que voulez ?

Les Coréens. — Notre île est si petite et à une telle distance, qu'en vérité nous ne pourrons remettre la lettre cachetée que vous nous avez livrée peu auparavant. Qu'y a-t-il donc à faire ?

L'amiral. — Je ne demande pas à ce que la lettre qui vous a été remise ce matin soit portée immédiatement à la capitale de la Corée, car je n'ai pas besoin d'une réponse immédiate. Plus tard viendra un bâtiment de guerre pour recevoir la réponse et terminer l'affaire. Tout ce que je désire, c'est qu'à la première occasion, vous fassiez porter ma lettre avec toute la diligence possible à la capitale, et cela me suffit.

Les Coréens. — Si l'on portait immédiatement votre lettre à la capitale, attendriez-vous ou retourneriez-vous à votre noble royaume ?

L'amiral. — Je m'en irais également, sans plus tarder. L'an prochain viendra un bâtiment pour recevoir la réponse et terminer l'affaire.

Les Coréens. — Recevoir une réponse et terminer l'affaire! Nous ne savons pas ce qui sera décidé à cet égard ; c'est pourquoi nous n'écrivons rien à ce sujet.

L'amiral. — On ne comprend pas ce que vous voulez dire ; écrivez de nouveau.

Les Coréens (changeant de matière). — Quel est le sens de la lettre ?

L'amiral. — Ceci n'est pas votre affaire. Tout ce que j'ai à vous dire, c'est que je suis venu de 50.000 *lis* (20,000 kilo-

mètres) pour apporter cette lettre, que je vous prie de la faire parvenir au premier ministre, et qu'un bâtiment de guerre viendra, l'an prochain, chercher la réponse.

Les Coréens. — Pourquoi un bâtiment de guerre viendra-t-il pour chercher la réponse?

L'amiral.— Parce que je ne puis rester longtemps ici pour attendre cette réponse, et que maintenant je m'en vais. Je ne fais pas actuellement autre chose que de livrer la lettre.

Les Coréens. — Le bâtiment qui doit venir l'an prochain, viendra-t-il pacifiquement ou pour faire la guerre?

L'amiral. — La réponse du ministre décidera de tout.

Les Coréens. — Près de ces îles, les côtes sont dangereuses, la mer est mauvaise ; quand partirez-vous ?

L'amiral. — Le danger des côtes et de la mer, ce n'est pas là ce qui m'effraie; mais je partirai aujourd'hui.

Les Coréens. — Les trois bâtiments s'en vont-ils en même temps?

L'amiral. — Oui.

L'amiral se lève, plante là les gens qui semblaient en avoir encore bien long à demander, et monte sur le pont pour commander l'appareillage qui a lieu immédiatement.

Les Coréens avaient généralement de bonnes figures, et, à l'exception d'un petit bonhomme qui avait l'air un peu *rageur*, tous paraissaient d'excellentes gens. Leurs longs vêtements de toile que je n'essaierai pas de décrire parce qu'ils sont trop compliqués, étaient d'une propreté remarquable. Ils avaient sur la tête un énorme chapeau, de la forme la plus originale qu'on puisse imaginer. Les plus fameux *lions* de Paris, tout inventifs qu'ils soient, courront encore longtemps, j'imagine, avant d'en trouver un comme celui-là. Ce chapeau est fait de je ne sais quelle matière, mais il est à jour, et, sauf la structure qui est toute différente, ressemble assez à ces cloches de fil de métal dont on couvre les viandes dans un garde-manger.

Nous avons remarqué deux manières différentes d'arranger les cheveux. Tous les vieux, les hommes faits, les ont

relevés sur le sommet de la tête, et là ils les organisent je ne sais trop de quelle façon, mais cela ne ressemble pas mal à une queue de cheval nouée par un charretier.

Les enfants, les jeunes gens et quelques hommes même qui paraissaient entre 20 et 30 ans, séparent leurs cheveux par une raie à la Nazaréenne sur le devant de la tête, les tressent par derrière, et laissent cette queue pendre sur leur dos comme une queue de Chinois. Je crois avoir vu dans le temps de petites Françaises de 8 à 10 ans, arrimées dans ce goût-là. Nous avons présumé que la première coiffure était celle des hommes mariés, et la seconde celle des garçons. Quoi qu'il en soit, les Coréens sont probablement les plus propres et les plus convenables de tous leurs alentours. Jusque sur cette pauvre petite île où je suis descendu, on ne voyait pas cette masse d'hommes presque entièrement nus qui fourmillent partout à *Oukinia* et au Japon. Les plus pauvres, les plus petits enfants même, tous avaient au moins un pantalon avec une espèce de camisole, et si l'étoffe n'en était pas toujours belle, elle n'était généralement ni sale, ni trouée. On est pourtant maintenant dans les plus grandes chaleurs.

Une chose aussi qui m'a beaucoup frappé, c'est que ces gens-là, au rebours de tous leurs voisins, n'avaient pas à notre bord le plus petit air de défiance.

Pendant que les principaux étaient chez l'amiral, les gens de leur suite circulaient sans rien craindre par toute la frégate. Les matelots qui dînaient alors, leur donnaient à boire et à manger, et ils prenaient tout de grand cœur, sans la moindre façon. Le biscuit le plus dur ne leur cassait pas les dents; ils vous mordaient dans un gros morceau de lard comme dans une pomme reinette, et n'étaient pas longs à en trouver la fin.

La conférence finie chez l'amiral, j'invitai celui que, le matin, on m'avait présenté comme le chef, à venir avec moi visiter la frégate. Il ne se fit pas prier, et me suivit tout seul à mon grand étonnement. Je le menai partout, dans la

batterie, dans l'hôpital, dans le faux-pont, jusque dans les ténèbres du magasin général ; nulle part il ne parut se troubler. En passant par le carré des officiers, je lui fis donner un petit verre d'eau-de-vie, il l'avala sans sourciller et sans en laisser goutte.

On lui offrit à manger ; il se mit à table. Je le laissai seul avec les officiers; tout cela ne l'inquiéta pas le moins du monde. Enfin, on virait au cabestan, et on larguait les voiles, et les braves gens s'amusaient à admirer la manœuvre, sans craindre, comme je ne sais combien d'autres l'auraient fait à leur place, qu'on voulût les emmener. Nous ne pouvions venir à bout de les faire embarquer. D'où venait cette confiance incroyable pour ces pays-ci ? Il serait assez difficile de l'expliquer, à moins qu'on ne l'attribue à l'isolement et à l'ignorance de ces pauvres gens.

Y avait-il des chrétiens parmi eux? Je n'en serais pas étonné, quoique je n'en aie pas eu de preuve positive. Le matin, en descendant à terre et dans la journée quand on vint à bord, j'étais en habits laïques ; mais je m'étais mis à dessein mon chapelet au cou. A terre, il attirait tous les regards; et il y avait surtout quelques yeux toujours fixés sur moi, tandis qu'ils paraissaient ne prêter que fort peu d'attention à mon ami Pampelonne, qui, avec ses épaulettes d'or, son grand sabre et son brillant uniforme, sans parler de son air martial, était pourtant bien autrement beau.

A bord je remarquai un homme très pauvrement vêtu, qui, tandis que tous les autres s'embarquaient, semblait chercher à demeurer le dernier. Au moment de descendre, il avança sa tête comme s'il avait envie de me parler et porta sa main tout près de ma croix; malheureusement un des chefs était encore derrière lui, il s'en aperçut sans doute et en demeura là. De plus, pendant que nous étions à terre, un des principaux ayant touché, je ne sais comment, à la poche d'Augustin, ne vit point, mais y sentit son chapelet. Il lui demanda ce qu'il avait là ; Augustin le lui sortit :

« *Nieu-tchou* » dit-il aussitôt en ayant l'air d'être parfaitement au fait; et c'est là précisément le terme adopté au *Su-tchuen* pour signifier chapelet, terme que Mgr Imbert aura sans doute introduit en Corée. Je ne crois pas que cet homme fût chrétien; mais cela prouverait au moins qu'il connaissait des néophytes et que, par conséquent, il y en aurait sur l'île ou bien près de là. Sans doute notre sainte Religion n'aura jamais été prêchée sur cette petite île, mais peut-être de pauvres chrétiens, fuyant les persécuteurs, s'y seront-ils réfugiés. Si cette hypothèse est fondée, qu'ils auront dû être heureux en nous voyant avec nos chapelets, en voyant flotter radieuse sur notre belle frégate cette divine croix que les impies qui les gouvernent veulent les contraindre de fouler aux pieds! Et puissent-ils, ces bien-aimés frères, avoir deviné l'unique motif qui nous amenait chez eux!

XI

DÉPART DE CORÉE ET RETOUR EN CHINE. — CHU-SAN. — NING-PO. — BON ACCUEIL DES MANDARINS CHINOIS. — M. DANICOURT. — LE PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE DU JAPON.

Lundi 10. — Nous faisons route au sud-ouest avec bonne et fraîche brise. Nous avions monté au nord, vent arrière ou grand largue; à très peu de jours de distance, nous redescendons au sud avec même voilure : c'est un rare bonheur en navigation, dans ces mers-ci surtout, où règnent les moussons.

Mardi 11. — L'amiral a renoncé à son voyage au *Leao-tong*; nous faisons voile pour *Chu-san*. Nous avons toujours bon vent; malheureusement la *Sabine* qui est mauvaise marcheuse et est obligée, pour nous suivre, d'exagérer sa voilure, casse son mât de misaine, vers dix heures du matin, et par suite nous fait perdre un peu de temps.

Vers huit heures du soir, on estime que nous sommes près des îles *Pa-tcha-chau* et *Tc-Chong*, au nord de l'archipel de *Chu-san*, dont je crois qu'elles dépendent. La crainte d'aller donner contre quelque roche est ce qui détermine, je pense, à mettre au plus près et à prendre ainsi la bordée du large. Ceci nous occasionne du retard.

Dans la journée, je donne à l'amiral le second exemplaire chinois de la lettre au ministre de Corée. On ne le remettra pas, comme d'abord on en avait eu le projet : il

est toujours dangereux d'aller se frotter avec une frégate à ces petites îles inconnues, et la manière dont les choses se sont passées dimanche avec les habitants de *Wai-ian-do* paraît une garantie suffisante que le premier exemplaire parviendra.

Mercredi 12. — La brise a molli ce matin, et tout ce que nous pouvons faire dans la journée est d'arriver jusqu'à ces îles, dont hier à huit heures du soir on s'estimait près. — A la nuit, nous sommes pris par le calme plat.

Jeudi 13 et vendredi 14. — Calme plat.

On appareille et on mouille par deux fois pour profiter de la marée à des heures où elle nous est favorable ; mais tout cela n'aboutit qu'à nous rapprocher un peu plus de l'entrée de la passe.

Vers midi plusieurs bateaux chinois arrivent autour de la frégate; ils n'apportent aucune provision, mais partout des hommes de mauvaise mine et d'allures suspectes. Un individu se hissant je ne sais comment, paraît bientôt par la coupée. On lui demande ce qu'il veut. Il répond que la sécheresse a mis la famine dans ces quartiers-là, et qu'il demande à manger parce qu'il meurt de faim. « As-tu du poisson à vendre. — Non ! — Va-t-en donc à la pêche, apporte-nous du poisson, et on te donnera à manger. »

Cet expédient ne paraît pas convenir à l'honorable fils du Ciel ; il répond qu'il n'a pas de quoi pêcher, et il insiste beaucoup pour que, sans tant d'histoires, on lui donne à manger. Comme il n'obtenait rien : « Quel commerce faites-vous ? » s'informa-t-il. Augustin lui montra les nombreux boulets de canon rangés entre les pièces, et lui dit : « *Voilà notre commerce.* »

Sur ce, l'industriel parut suffisamment éclairé : il rallia les siens, et tous les bateaux déjà nombreux autour de nous, s'en allèrent au plus vite, comme ils étaient venus. Nous n'en avons pas revu depuis. Il y a beaucoup d'apparence que, si un malheureux navire de commerce avec une quinzaine d'hommes d'équipage, se fût trouvé là en notre

lieu et place, ces honnêtes affamés vous l'eussent très joliment rançonné.

Samedi 15. — La journée est moins mauvaise que celle d'hier; les courants et un peu de brise nous promettent de faire quelque chemin. Nous sommes à la nuit à dix lieues environ de la ville de *Chu-San*.

Dimanche 16. — Dans la matinée, brise très légère et contraire. On appareille, mais on remouille vers dix heures, parce qu'on perd plutôt qu'on ne gagne. Dans l'après-midi, on se remet sous voiles, pour profiter de la marée alors favorable. Sur les cinq heures s'élève une assez bonne brise qui nous fait faire un bon bout de chemin, et nous aurait sans doute conduits d'un trait jusqu'au port, si la nuit ne nous eût bientôt obligés de jeter l'ancre. Il faut y voir clair pour se tirer d'affaire dans les passes étroites et peu profondes de l'archipel *Chu-San*.

Lundi 17. — La jolie brise d'hier soir a duré toute la nuit, mais elle s'en est allée avec le lever du soleil. Entre dix et onze heures se lève une nouvelle brise, mais elle nous est absolument contraire. On appareille cependant, pour profiter au moins du courant qui est alors favorable, et après avoir couru maintes bordées, qui nous avancent toujours un peu, nous jetons l'ancre vers trois heures assez près de l'étroite entrée de la dernière passe qui reste à franchir.

De notre mouillage, nous voyons trois navires anglais; ils sont à l'ancre près de la côte, dans une espèce de petit port.

Entre trois et quatre heures nous arrive un bateau chinois; il vend des poires et des noix. Les hommes qui le montent nous apprennent ce que l'amiral soupçonnait et sans doute espérait, que les Anglais ont enfin évacué *Chu-San*, et qu'il n'en reste plus un seul à terre. Le bourg devant lequel sont mouillés les trois navires anglais, s'appelle *Li-Kang;* il paraît que c'est un entrepôt pour l'abominable contrebande de l'opium. On nous dit, du moins, que c'est

là ce que débitent actuellement les bateaux *Poils-rouges* que nous avons en vue.

Mardi 18. — Calme plat presque toute la journée. Vers quatre heures un peu de brise se lève; on appareille, mais on a contre soi le vent et le courant, l'on ne peut parvenir à enfiler la passe, et l'on remouille bientôt après. A la nuit nous sommes retombés en calme. Quel métier de patience que la navigation!

Les Chinois viennent, comme hier, nous vendre à bord des provisions fraîches. C'est du moins, dans les ennuis présents, une distraction autant qu'un soulagement.

Mercredi 19. — Nous parvenons enfin, quoique non sans peine, à notre mouillage définitif et nous y laissons tomber l'ancre à cinq heures et quart.

Deux chrétiens arrivent bientôt à bord; ils s'adressent à moi et me prient de les recommander à l'amiral. Ils sont marchands et désireraient obtenir la pratique des bâtiments.

Je leur demande si M. Danicourt, missionnaire lazariste, est encore à *Chu-San.*

— « Non, il est à *Ning-Po* depuis une vingtaine de jours.

— « Y a-t-il là quelque Père chinois?

— « Oui, le Père *Tcheou.*

— « Allez annoncer au Père notre arrivée et priez-le de « notre part de venir nous trouver; l'amiral et moi nous « voudrions le voir. Si le Père rend bon témoignage de « vous, on aura égard à votre demande. »

Jeudi 20. — Dès le matin, l'amiral envoie à terre M. de Candé, son capitaine de pavillon, pour saluer de sa part les mandarins de *Ting-Hai.* Augustin et moi nous l'accompagnons.

Nous venions de débarquer, et nous avions à peine fait quelques pas sur un petit chemin qui conduit à la ville, quand un Chinois, s'arrêtant devant moi, me dit: *Pater.* C'était le P. *Tcheou*, qui, averti hier soir par les deux chrétiens dont j'ai parlé ci-dessus, se rendait en toute hâte

à bord de la *Cléopâtre*. Notre présence le fait rétrograder; il nous donne un chrétien pour nous conduire chez les mandarins.

Un malentendu nous empêche d'entrer chez le mandarin lettré, gouverneur de la ville; nous nous rendons chez le mandarin militaire. Son Excellence n'était pas chez elle; elle faisait faire l'exercice à ses troupes. Il paraît même, aux coups de fusils que nous entendons, que c'est l'exercice à feu. Les petits mandarins de service nous prient avec instance d'attendre leur général; on l'envoie chercher immédiatement. Une explosion de trois ou quatre pétards nous annonce bientôt son approche.

Précédé de son parasol, l'éventail à la main, il arrive dans sa chaise. Quoi qu'il soit tout au plus huit heures du matin, il a déjà revêtu la longue robe de grande tenue; sur sa tête est un chapeau éteignoir orné d'une plume de paon et d'un bouton rouge mat, insigne de son haut grade. Il a autour de son cou un collier de grains de verre jaune, comme on en met parfois en France aux petits enfants, ce qui lui donne naturellement un air très martial.

Après un salut très gracieux, notre grand mandarin fait asseoir M. de Candé et moi au fond de la salle de réception sur son tribunal; il prend place au-dessous avec Augustin. Nous l'avons ouï dire depuis, le bruit s'était répandu que l'escadre française venait s'emparer de *Chu-San* à peine évacuée par les Anglais; et nous sommes même assez portés à croire que c'était ce bruit terrifiant qui avait déterminé Son Excellence à faire si matin un branle-bas de combat. Ce brave des braves s'attendait donc à entendre de notre part d'étranges propositions, et je laisse à juger de sa satisfaction, quand on lui assura que nos bâtiments ne venaient ici que pour faire de l'eau et des vivres, quand il put se convaincre que notre présente visite était purement et simplement une visite de politesse.

. Il nous fit toutes les offres de service qu'il put imaginer, nous permit d'acheter en ville dans les boutiques, d'acheter

à bord dans les petits bateaux, de faire tout ce que nous voudrions ; il s'entretint gaiement avec nous avec ce bien-aise et ce laisser-aller naturels à un homme qui se sent échappé à un grand péril ; et, lorsqu'enfin nous voulûmes prendre congé de lui, il nous reconduisit bon gré mal gré jusqu'à la porte de la rue.

Nous devions, en sortant de là, aller faire visite au Père chinois; mais Augustin et le chrétien de *Chu-san* ne se comprenaient, je crois, qu'à moitié, et un nouveau malentendu nous ramena à notre canot. On nous dit alors que le Père *Tcheou* nous avait fait préparer à déjeuner; mais nous l'apprenions trop tard, et nous nous vîmes forcés, en faisant parvenir nos excuses au bon Père, de rallier immédiatement notre frégate.

L'amiral nous renvoya dans l'après-midi chez le mandarin civil, qui nous fit également une excellente réception. Je laissai M. de Candé retourner seul à son bord, et je m'en allai chez le Père chinois avec l'intention d'y coucher.

Ce Père, âgé de vingt-huit ans, n'est prêtre que depuis le mois de septembre dernier; il a été élevé à Macao, et croit se rappeler m'avoir vu chez les Lazaristes pendant mon séjour dans cette ville. Je n'ai pas besoin de dire qu'il m'a bien reçu. C'est un excellent homme; il a très bonne tenue; il paraît capable et instruit. Voilà l'effet qu'il a produit non seulement sur moi, mais sur l'amiral, les commandants et les officiers qui l'ont vu. Je crois qu'il n'est là que provisoirement et en passant; on attend prochainement un autre prêtre chinois qui doit garder définitivement le poste de *Chu-san* qu'il a déjà occupé.

La chapelle des chrétiens est dans la maison du Père ; elle est petite, mais bien ornée et vraiment jolie. Toute la chrétienté se réduit à vingt et quelques personnes ; il n'y avait pas un chrétien au moment de l'occupation anglaise, et il a fallu quatre ans pour former ce petit noyau. Les commencements sont partout difficiles, et le fait de l'invasion britannique favorisait peu la propagande.

Parmi ces chrétiens, j'en ai vu un récemment converti, qui n'a conquis qu'au prix des plus grands sacrifices le royaume de Dieu. Il a été chassé de sa maison par son père et par sa mère, abandonné par sa femme, rejeté par tous les siens. Sculpteur de son état, il gagnait sa vie à faire des idoles, et obligé de renoncer à cette industrie, il s'est trouvé absolument sans ressources. Le Père l'a recueilli et en a fait son domestique. C'est là, après avoir joui d'une honnête aisance, le seul moyen d'existence qui lui reste; il en paraît d'ailleurs parfaitement content. Des faits de ce genre ne sont pas rares en Chine. On n'attribuera pas à quelque intérêt humain de telles conversions; le doigt de Dieu est là, et il faudrait être bien aveugle pour le méconnaître.

Vendredi 21. — Je célèbre la sainte Messe dans la chapelle chrétienne. La piété des chrétiens chinois m'est un grand sujet d'édification.

Les commandants de la *Sabine* et de la *Victorieuse*, plusieurs officiers des trois bâtiments viennent dans la journée faire visite au Père chinois.

J'accompagne les commandants dans une promenade en ville. Ce qui attire le plus mon attention, c'est une grande pagode où l'on fait des prières publiques pour obtenir de la pluie et pour conjurer l'arrivée de deux ou trois diables annoncés par tous les sorciers. C'est une histoire qui a pris une consistance qu'on aurait peine à croire en Europe, et qui préoccupe actuellement, dit-on, tout le Céleste-Empire.

Un homme de papier, un homme blanc et un tigre doivent paraître incessamment, tout renverser et tout détruire. Les païens y croient fermement, et sont dans des transes épouvantables. A *Ting-hai* les portes de la ville sont fermées; on n'y entre que par un égoût. On fait partir des pétards, on fait de nuit et de jour un vacarme épouvantable avec des *tam-tams*, des cymbales et autres instruments bruyants. Les bonzes hurlent dans les pagodes; le peuple y court en foule; c'est un infernal sabbat dont on ne se fait pas idée.

Dans la pagode où nous allons, on a réuni je ne sais combien d'hommes, de femmes, de diables de toute espèce en papier : tout ce monde là, debout ou assis dans des galeries, offre un coup d'œil vraiment extraordinaire. Au milieu de la cour est un vaisseau européen fait en papier; il est posé sur une estrade avec une jolie escorte de diables de même étoffe; on va brûler, dit-on, le navire et les diables. Pauvres Chinois !

Le Père *Tchéou* revient à bord avec moi, pour faire sa visite à l'amiral. Il en est parfaitement reçu. Il n'était pas encore parti, quand arrive la visite du gouverneur de *Ting-hai* et d'un autre mandarin lettré; le Père fut prié de rester là. Les mandarins parurent étonnés de voir un chinois assez pauvrement vêtu assis près de l'amiral et l'objet de ses attentions. Ils ne tardèrent pas à demander qui il était. « C'est le prêtre chrétien de *Chu-San*, répond l'amiral. » Les mandarins conversèrent alors avec lui et lui firent en se retirant beaucoup de politesses. Le Père s'en alla enchanté, persuadé que ce qui venait de se passer serait d'un bon effet.

Samedi 22. — Plusieurs raisons me faisaient désirer de voir M. Danicourt; après avoir pris l'avis de l'amiral, je pars ce matin pour *Ning-po* dans un bateau chinois. La traversée est très heureuse. A une heure de l'après-midi, je suis au terme du voyage.

Malheureusement je ne trouve pas le Père Danicourt. Il était depuis quelques jours à quatre lieues dans l'intérieur, pour surveiller les travaux d'une église en construction.

Les gens du *Tien-Tchou-Tang* m'engagent à lui écrire un petit mot, et deux d'entre eux se mettent immédiatement en route pour le lui porter.

Dimanche 23.— Dans la matinée, les chrétiens de *Ning-po* conduisent en grande cérémonie à sa dernière demeure, un mandarin militaire baptisé depuis une quinzaine de jours seulement. Sa mort a été très édifiante, et tout porte à croire qu'elle a été précieuse devant Dieu.

Le Père Danicourt arrive à midi; il me fait le plus aimable accueil. C'est un bon Picard tout rond, ce qui s'appelle vraiment un brave homme. J'espérais qu'il aurait quelques lettres pour moi; mais le commerce européen est presque nul à *Ning-po*, comme il l'était précédemment à *Chu-san*; les communications y sont rares avec Macao, et il y a longtemps que le Père n'en a rien reçu.

Les mandarins de *Ning-po* et des environs paraissent bien disposés pour les chrétiens; ils traitent M. Danicourt avec beaucoup de considération; il est très content d'eux. Dès l'an dernier, on avait restitué l'église bâtie sous *Kang-hi* avec une partie de ses dépendances; mais une assez grande maison habitée par quatre familles, n'avait point été rendue. M. Danicourt la réclama dernièrement auprès du *Fou-tai*; le grand mandarin le reçut bien, et lui promit de faire ce qu'il pourrait pour arranger l'affaire. Bientôt après, en effet, il indemnisa les quatre familles, au moyen d'une somme qui peut s'évaluer à environ 5,000 fr. et remit la propriété entre les mains du Père Danicourt, moyennant une redevance annuelle d'environ 120 fr. Les chrétiens ont maintenant un bel emplacement qui occupe un grand espace entre deux rues, avec une issue sur chacune. Malheureusement, église, maison, tout tombe en ruines et il n'y a pas même à songer à des réparations. Il faut tout démolir et tout rebâtir, si l'on veut faire quelque chose de bien. On s'arrête à ce dernier parti, mais ce sera une dépense de 15,000 piastres (82,500 francs), et pour des missionnaires, c'est beaucoup.

La chrétienté de *Ning-po* est d'environ 200 âmes; elle a été beaucoup plus nombreuse autrefois; mais, par suite des persécutions, elle est restée trente ou quarante ans sans voir de prêtres, et elle a bien diminué.

Il y a eu quelques conversions dans ces derniers temps. J'en citerai une qui est très remarquable, et qui prouve bien, ce que disent les théologiens, que si un homme, non éclairé des lumières de la foi, suivait toujours en conscience

celles de sa raison, Dieu ferait plutôt un miracle que de le laisser périr dans son infidélité.

La veille d'une des fêtes de cette année, un chrétien s'en alla dans la campagne chercher des fleurs pour orner l'église. Il arriva, je ne sais comment, chez un homme au-dessus du commun, et lui demanda des fleurs de son jardin :

« Pourquoi faire ces fleurs?

« C'est pour l'église des chrétiens?

« Est-ce qu'il y a une église à *Ning-po*?

« Oui.

« J'ai bien entendu parler des chrétiens, mais je n'en ai jamais vu. Que sont ces gens-là. Je voudrais bien en voir.

« Mais je suis chrétien, moi qui vous parle.

« Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que votre religion?

« Nous n'adorons point les idoles; mais nous adorons un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre.

« Si ce n'est que cela; moi j'en ai toujours fait autant; jamais je n'ai cru aux idoles; jamais je n'ai été [illegible] des superstitions dans les pagodes. Mais je crois qu'il y a un Être suprême qui gouverne toutes choses, je lui rends mes hommages et je les lui ai toujours rendus. »

La conversation se prolongea quelque temps de la sorte, et le chrétien dit de si belles choses de la Religion au pauvre infidèle, que celui-ci accourut bientôt à la maison des Pères, pour se faire instruire. Comme il était lettré, on lui remit tous les livres chinois qui traitent de la religion chrétienne, l'exposent ou la défendent. Il les dévora, en fut charmé et se rangea bientôt parmi les catéchumènes. Il a été baptisé le jour de l'Assomption.

Non seulement cet homme ne s'était jamais rendu complice de superstitions, mais il s'était toujours préservé des vices grossiers qui sont l'habitude et le partage des païens. Il avait constamment mené une vie que l'on peut appeler irréprochable. Dieu l'en a récompensé, comme jadis le centurion Corneille, par le don de la foi.

J'ai vu un fervent chrétien, qui [illegible] le zèle de la mai-

son de Dieu. Avant son baptême même, il avait déjà fait plusieurs conversions, et entre autres celle du Mandarin enterré ce matin.

M. Danicourt m'a dit que le petit mandarin qui avait cru faire un beau coup en arrêtant M. Carayon, avait été tancé d'importance par ses chefs :

« Imbécile, lui auraient-ils dit, il y en a plein la Chine, et tu t'en vas en prendre un !..... Maintenant il faut le reconduire jusqu'à Macao ; ce n'est pas un petit embarras ni une petite dépense. »

Pendant son long voyage, ce missionnaire n'a pas été maltraité ; on s'est permis seulement une fois de lui mettre les menottes ; il a réclamé, on les lui a ôtées.

Dans les lieux où il couchait, on ne le mettait pas dans la prison publique, mais on lui donnait une chambre dans une maison particulière. M. Danicourt ne pense pas qu'on recommence facilement une pareille arrestation. Pour lui, qui, avec sa figure ronde, ses yeux bleus, ses cheveux blonds et sa fausse queue, n'a pas le moins du monde l'air d'un Chinois, il s'en va continuellement administrer ses chrétiens en dehors des limites tracées aux Européens ; il fait les offices publiquement et prêche souvent en présence des païens ; les mandarins le savent très bien, et on ne l'inquiète point.

A *Ning-po*, comme à *Ting-hai*, la prophétie des trois diables met toute la ville en ébullition. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'est que les païens se sont imaginés qu'ils étaient cachés dans l'église, et que c'est de là que doivent fondre tous les malheurs attendus. Une lettre passablement inquiétante a été glissée dernièrement sous la porte de la maison des Pères ; M. Danicourt l'a envoyée au *Fou-tai* qui lui a fait dire d'être tranquille ; mais il n'en reste pas moins inquiet. Il paraît qu'il y a beaucoup de païens enragés contre les chrétiens, et, malgré la protection actuelle des mandarins, c'est assez alarmant dans un pays où l'on a lieu de craindre tous les jours une révolution.

Lundi 24. — Dans la matinée, une dizaine d'officiers de la division arrivent chez le P. Danicourt. L'amiral leur a donné la permission d'aller se promener à *Ning-po,* et ils sont arrivés la nuit dernière dans des barques chinoises. Ces messieurs sont invités à dîner, et vont en attendant, faire un tour dans la ville.

Je m'embarque le soir sur un bateau chinois, pour partir demain, à quatre heures du matin. Je ne dirai rien de *Ning-po*, j'y suis resté trop peu de temps, et je ne suis pas sorti de chez M. Danicourt.

Mardi 25. — Je suis réveillé vers trois heures du matin par des cris horribles poussés par mes bateliers. Ils étaient occasionnés par une attaque de voleurs qui cherchaient à s'introduire par l'arrière de mon bateau. Heureusement qu'il était au mouillage à côté de ceux de nos officiers. Réveillés par les cris qui viennent de mon bord, ces braves amis se mettent sur pied, et les voleurs décampent. J'appareille bientôt après, et à midi je suis de retour sur la *Cléopâtre.*

Mercredi 26. — Rien de notable.

Jeudi 27. — Je reçois dans la matinée, chez le P. *Tcheou*, la visite d'un mandarin nommé *Tchong*. Cet homme dont m'avait beaucoup parlé M. Danicourt, s'est fait depuis longtemps l'ami des Pères et le protecteur des chrétiens.

S'il faut l'en croire, non seulement des jonques chinoises partant de *Che-fou*, iraient annuellement faire le commerce au Japon (ce qui est bien connu), mais, ce que nous ignorions, des jonques japonaises viendraient aussi tous les ans commercer à *Che-fou*. Ce commerce, naguère assez considérable, serait du reste bien tombé depuis l'ouverture de *Chang-hai* et de *Ning-po* au commerce européen.

« On dit que les *Poils-Rouges* (1) veulent aller faire la guerre aux Japonais, pour les forcer de commercer avec eux : est-ce vrai, demanda *Tchang*, qui paraît, pour son compte, croire que ce bruit est fondé ? »

(1) Les Anglais.

« Qu'est-ce que le royaume de *Lieou-Kieou?* demanda l'amiral. »

« C'est un pays *dépendant du Japon*, mais qui paie néanmoins tribut à la Chine; ses jonques vont à *Fou-tchéou*. »

Les pauvres *Ou Kiniens* n'imaginent pas sans doute que ce point de leur histoire est si bien connu jusqu'en Chine; car alors il n'en feraient pas tant de mystère.

Je voudrais que le temps me permit d'inscrire ici, tout ce que notre ami *Tchang* nous a dit d'intéressant. C'est un homme qui a en histoire et en géographie des connaissances peu communes parmi les lettrés eux-mêmes de son noble pays.

C'est à lui qu'on a dû, l'an dernier, la restitution de l'église de *Ning-po;* c'est à lui qu'on a recours dans toutes les circonstances difficiles. Envoyé dans l'île de *Chu-san* pour la faire évacuer par les Anglais, il a quitté momentanément *Ning-po* sa résidence, et se trouve actuellement à *Ting-haï*. Dès vendredi dernier, ayant ouï dire qu'il y avait au *Tien-tchou-tang* un prêtre européen, il s'était empressé de venir me faire sa visite, mais j'étais alors retourné à bord, et bientôt après j'étais reparti pour *Ning-po*. A la première nouvelle de mon retour, ce digne mandarin accourt aujourd'hui.

C'est un bouton blanc qui doit, sa présente commission terminée, passer bouton bleu. Il paraît être entre trente et quarante ans, a des yeux pétillants, une figure aimable et intelligente, semble plein de vigueur au physique comme au moral. Homme de progrès comme il en est certainement peu en Chine, il examine tout et questionne sans cesse : l'Europe et tout ce qui en vient l'intéressent beaucoup. Compromis je ne sais trop comment, il avait été disgracié et avait perdu ses grades il y a quelque temps; mais plusieurs mandarins, ses confrères, ayant réclamé en sa faveur, il a été assez heureux pour rentrer en grâce. La mission délicate dont il est chargé, est, de la part de ses chefs une

grande preuve de confiance. Puisse le don de la Foi être la récompense de son amitié pour les missionnaires, de son bon vouloir pour les chrétiens, et de tous les services qu'il rend aux uns et aux autres ! Mais hélas ! que d'obstacles pour lui dans cette malheureuse Chine !

Un mandarin lettré, obligé de paraître au moins deux fois chaque lune au temple de Confucius, ne peut se faire chrétien sans renoncer à sa place et souvent à son unique moyen d'existence. Quand une considération de cette nature vient se joindre aux difficultés ordinaires qui se trouvent dans le cœur de tout infidèle, il n'y a rien à espérer, sans un de ces miracles de la grâce qui ne se voient pas tous les jours.

Le brave *Tchang-Lao-ié* me pria en me quittant de vouloir bien, à la première occasion, le conduire à bord, et le présenter à l'amiral. Je lui procurai cette satisfaction dans la journée même. L'amiral qui déjà connaissait l'homme par une lettre de M. Danicourt, le reçut à merveille, lui fit visiter la frégate, conversa longuement avec lui, et finit par l'inviter à dîner pour dimanche prochain. Notre mandarin s'en alla enchanté.

Vendredi 28. — Je vais faire avec M. de la Roche-Poncié, ingénieur en chef de la division, M. de Lapelin, second de la *Victorieuse*, et M. de Lafond, élève de la même corvette, une excursion en règle sur l'île de *Pou-to*, tristement célèbre dans l'archipel *Chu-san*. C'est l'île du démon, si jamais il en fut ; elle est couverte d'innombrables pagodes et peuplée de bonzes ; les idoles qu'on y voit par milliers, à l'exception de quelques-unes qui sont en bronze, sont généralement de bois doré : il y en a de toutes les dimensions et de toutes les formes ; il en est de fort bien travaillées ; il en est d'autres qui se font remarquer par leurs proportions colossales.

Il a fallu qu'il y eût autrefois dans ces contrées une bien grande ferveur païenne, pour que les bonzes soient parvenus à se faire construire sur cette petite île des monu-

ments aussi nombreux, aussi coûteux et aussi merveilleux. Cette ferveur antique est heureusement aujourd'hui diminuée. Là, comme en général par toute la Chine, m'a-t-on dit, non seulement on ne bâtit plus de nouvelles pagodes, mais c'est à peine si l'on entretient celles qui existent. Les tristes splendeurs de *Pou-to* sont passées : j'ai vu ses temples déserts et tombant en ruine.

A quelques lieues de là, dans un petit village des environs de *Ning-po*, cinquante pauvres chrétiens ont dernièrement trouvé le moyen de se faire bâtir une jolie église ; à *Ting-hai* qui ne compte pas trente fidèles, la chapelle est très petite il est vrai, mais elle est bien propre, bien ornée, et les louanges de Dieu y retentissent tous les jours ; à *Ning-po* même, tout est plein de vie jusque sous les ruines de ce temple que dévastèrent les persécutions..... Ici d'innombrables infidèles ne peuvent pas même entretenir ces édifices somptueux qu'ont élevés leurs pères ; ici point d'adorateurs, point de prières, point de culte ; quatre Européens curieux qui errent çà et là ; quelques bonzes inattentifs à leurs dieux, qui les regardent passer.....

Je ne sais ; mais aujourd'hui ne voyons-nous pas en Chine, comme deux peuples en présence ? L'un, jeune, adolescent, est encore faible, il est vrai ; il est pauvre et inconnu ; mais plein de sève, plein de vie, plein d'avenir, il ne peut que se fortifier, que grandir et se manifester au monde. L'autre, misérable vieillard, se confie vainement dans sa gloire passée et dans une force qu'il n'a plus ; vainement il étale les richesses fanées d'un autre âge, on ne l'en voit pas moins s'affaiblissant chaque jour ; il n'est déjà plus qu'un objet de pitié ; sa tombe est là qui s'entr'ouvre ; et qui pensera à lui quand il y sera tombé ?.....

Ces rêveries ou d'autres de ce genre m'occupaient l'esprit et me rassérénaient le cœur, tandis que je parcourais les ruines de *Pou-to*, dont l'aspect est plus morne encore que celui des ruines de Versailles.

Samedi 29. — Après avoir passé la nuit dans notre

bateau, nous partons dès la pointe du jour pour une grande pagode située sur le haut d'une montagne, et à laquelle on n'arrive, dit-on, qu'en montant huit cents marches. Nous les avons comptées, et nous n'en avons trouvé que six cent trente-neuf; mais, pour un escalier, c'est déjà un assez joli chiffre. Toutes ces pagodes sont plus ou moins vastes, plus ou moins délabrées, mais au fond, c'est toujours la même chose. Leur richesse et leur beauté ne consistent, en définitive, qu'en une énorme collection de diables, tous plus laids les uns que les autres.

Les sites de l'île *Pou-to* sont en général magnifiques : ils élèvent l'âme, la portent au recueillement et à la méditation. De saints monastères y remplaceraient avantageusement et y remplaceront peut-être un jour les bonzeries actuelles.

Nous appareillons avant midi, et sommes de retour à bord à quatre heures et demie.

Après dîner, l'amiral m'emmène promener avec lui dans la campagne, sur la grande île de *Chu-san*. Partout les paysans se montrent pleins de politesse et de prévenance pour nous. Les Français paraissent aimés dans ces quartiers, et, comme un brave homme le faisait remarquer à ceux qui nous entouraient, on sait très bien que, tandis que les *Poils-Rouges* tiraient le canon et dévastaient tout, les *Fou-lang-si* présents ne faisaient jamais de mal à personne. Nous nous étions assis, le soir, à la porte d'une pauvre maison isolée; hommes, femmes, enfants s'empressaient autour de nous; il y avait là surtout un petit garçon de quatre à cinq ans qui était gentil à faire plaisir. Ce fut lui qui présenta du feu à l'amiral pour allumer son cigare; l'amiral lui rendit la mèche avec une piastre dessus. Rien ne peut rendre la joie de cet enfant qui nous amusa beaucoup avec ses remerciements et ses *Ko-teou*. Pauvre enfant, puisse-t-il un jour en faire d'aussi profonds et d'aussi sincères au vrai Dieu !

Dimanche 30. — Plusieurs chrétiens de *Ting-hai*, qui ont assisté à ma messe, viennent pendant mon déjeuner me

faire *Ko-teou*. Trois enfants tout petits, les seuls, je crois, de cette chrétienté naissante, me sont amenés par leurs mères, et, quoique pouvant à peine marcher, ces chers petits anges savent déjà se mettre sur leurs talons pour faire comme les autres. Je promis aux mères une médaille pour eux, et je leur donnai de suite un gâteau, ce qui parut leur faire au moins autant de plaisir qu'une bénédiction.

Mon repas terminé, je vais chez l'excellent mandarin *Tchang-Lao-ié*, lui rendre la visite qu'il m'a faite jeudi dernier. Le brave homme me reçoit à merveille, et me fait toujours force questions sur l'Europe, qu'il paraît admirer beaucoup. Dieu lui fasse la grâce d'en admirer surtout la religion ! Je recommande bien sa conversion aux bonnes âmes qui liront ceci.

A deux heures arrivent au rivage deux beaux canots envoyés par l'amiral. J'en fais les honneurs au P. *Tcheou*, au grand mandarin militaire, à *Tchang-Lao-ié*, au gouverneur de *Ting-haï* et à un autre mandarin, qui tous ont reçu pour aujourd'hui une invitation à dîner. Le repas fut splendide et tout se passa très bien. Seulement nos mandarins, qui prirent un peu trop de goût au champagne, en étaient sur la fin passablement influencés. *Tchang-Lao-ié* fut le seul qui s'observa constamment et sa raison ne me parut aucunement troublée.

Le P. *Tcheou* m'avait parlé d'un pauvre catéchumène injustement accusé auprès du gouverneur, et qui ne pouvait s'en tirer (bien que son innocence fût parfaitement reconnue) sans qu'il lui en coutât bien des milliers de sapèques. C'était une trop mince affaire pour mettre l'amiral en avant ; je me contentai d'en dire un mot à M. de Candé, son capitaine de pavillon. A la première recommandation du brave commandant, le mandarin s'empressa de promettre tout ce qu'on lui demandait.

Lundi 31. — La frégate appareillera demain si le vent le permet. Je fais mes malles pour passer à bord de la *Victorieuse*, qui doit me reconduire à *Nafa*. L'amiral, qui sait

que j'attends des dépêches de M. Libois, a eu la bonté de lui donner l'ordre de demeurer ici jusqu'au 10 septembre.

L'excellent M. Rigault de Genouilly, commandant de la corvette, veut à l'exemple de l'amiral, me loger chez lui et m'avoir à sa table.

Du mardi 1er au vendredi 4 septembre. — Le mauvais temps ne permet point à l'amiral d'appareiller. Rien de notable.

Samedi 5. — A la tombée de la nuit, m'arrive chez le Père *Tchéou*, où je me trouve alors, un prêtre qu'à coup sûr je n'attendais guère. C'est M. Adnet destiné pour ma mission. Ce cher confrère me remet plusieurs lettres, et j'y vois que ma nomination au vicariat apostolique du Japon et *Lieou-Kieou* est actuellement un fait public et parfaitement certain. Mon bref d'institution canonique doit me parvenir d'ici à quelques jours.

Dimanche 6. — J'ai passé la nuit blanche. La cause de ma préoccupation n'est pas la question de savoir si je dois, oui ou non, accepter le vicariat apostolique qu'a daigné me confier le Saint Siège. Depuis le mois de mai, où m'en est parvenue la première nouvelle, j'ai eu tout le temps de faire mes réflexions, et il y a longtemps que ma détermination est prise à cet égard. Ce qui m'embarrasse aujourd'hui, c'est de savoir si je dois ou ne dois pas retourner immédiatement dans ma mission par la *Victorieuse*.

Si je le fais, je serai promptement et sûrement à mon poste, ce qui me paraît fort avantageux à tous égards ; mais quand et comment pourrai-je me faire sacrer ? Jamais évêque, selon toute apparence, ne viendra chez moi pour m'imposer les mains ; il me faudra donc, je ne sais à quelle époque ni de quelle façon, mais il me faudra toujours une seconde fois quitter la place, et la quitter peut-être bientôt : ces allées et venues seront-elles d'un bon effet dans un pays où l'autorité est si ombrageuse ?

Voilà une première difficulté. Une seconde, c'est que, moi rentrant actuellement, M. Adnet n'entre point (l'amiral l'a

positivement déclaré) ; et je perds ainsi un confrère, dont, il me semble, nous avons pourtant grand besoin. Il faut être au moins trois dans cette mission isolée : si l'on n'est que deux, l'un mourant ou s'en allant, l'autre reste seul, ce qui, selon moi, ne devrait jamais être ; si nous sommes trois au contraire, il y a beaucoup plus de chance pour que nul ne reste jamais longtemps seul. Embarquons donc M. Adnet sur la *Victorieuse*, envoyons-le à *Tu-mai*, et remettons notre retour après notre sacre.

Mais ce retour, comment s'opérera-t-il ? Ce sacre, où se fera-t-il ? Nouveaux embarras ! Attendrai-je à *Ning-po* mon bref, qui est, dit-on, en route pour y venir ? De là m'en irai-je à *Chang-hai* demander la consécration épiscopale à Mgr de Bezi qui vient de m'adresser les félicitations les plus aimables au sujet de ma nomination ? Rien de plus facile. Quelques piastres me suffisent pour faire promptement cette route dans des bateaux chinois. Mais, l'escadre partie, et elle va partir, elle ne peut m'attendre, le moyen d'aller de *Chang-hai* à *Lieou-Kieou* ? Selon toute apparence, il me faudra, non sans dépense, retourner à Macao pour y chercher et attendre une occasion, qui se trouvera ou se présentera quand il plaira à Dieu. M'en irai-je à Manille par la *Cléopâtre*, tandis que j'expédierai mon confrère par la *Victorieuse* ? Dans ce cas, pas un sou de dépensé pour le présent, mais quelle perte de temps ! Et, une fois sacré à Manille, je vois toujours, pour mon retour, les mêmes difficultés. Qui sait cependant si le commandant de la nouvelle station ne se laissera pas toucher par mes instances et ne consentira point à me faire reconduire ? Qui sait si je ne pourrai pas au moins profiter du navire de commerce le *Pacifique* qui doit, l'an prochain, retourner à *Nafa* après avoir passé par Macao ? Tout pesé, tout considéré, c'est encore ce parti-là qui me semble le plus raisonnable. M. Adnet que je consulte est du même avis.

La sainte messe célébrée, je me rends à bord ; je fais part de mon embarras à notre bon amiral ; je lui demande

ses conseils. Il opine comme moi pour le voyage de Manille. La chose est donc résolue.

Je m'empresse, en conséquence, d'écrire à Mgr de Bézi et à M. Danicourt, les priant, dans le cas où mon bref leur parviendrait, de le renvoyer immédiatement à M. Libois, notre procureur à Hong-Kong. J'écris aussi à ce cher confrère pour lui faire part de ma résolution et le prier de m'expédier le bref à Manille, dès qu'il le pourra.

On s'accorde à dire que le commandant Lapierre, désigné pour remplacer l'amiral Cécille, est un excellent homme, et les commandants qui le connaissent, me font grandement espérer qu'il ne m'abandonnera point. A la divine Providence ! A la sainte volonté de Dieu ! Je puis me tromper, mais je crois sincèrement agir pour le mieux.

Manille, 10 octobre 1846. — Partis de *Chu-San* le 7 septembre, nous ne sommes arrivés à Manille que le 29 du même mois. Nous avons été très contrariés dans cette traversée.

M. Adnet embarqué, le matin de notre départ, sur la *Victorieuse*, a dû, le lendemain 8, partir avec elle pour *Nafa*. Il est étonnant que cette corvette qui marche très bien et qui devait s'arrêter fort peu de temps à *Lieou-Kieou*, n'ait point encore rallié l'amiral. Je ne suis pas sans inquiétude sur son compte.

Je suis à Manille chez Mgr l'archevêque qui, comme moi, n'est pas sacré. L'un et l'autre nous attendons un évêque et nos lettres apostoliques, et, pas plus l'un que l'autre, nous ne savons au juste quand cela viendra. A la sainte volonté de Dieu !

Ici se termine le journal de Mgr Forcade. Cette volonté de Dieu à laquelle il s'abandonnait avec tant de générosité, lui réservait à lui et à sa chère Mission de longues et pénibles épreuves. Les circonstances ne lui permirent pas de revenir aux îles Lieou-Kieou. M. Adnet, qui tenait compagnie à M. Leturdu, mourut deux ans après son arrivée dans ces îles ; M. Leturdu, demeuré seul, sans espoir de pouvoir exercer son ministère ou

de passer au Japon, fut rappelé en Chine où il mourut saintement, après avoir glorieusement confessé la foi dans les prisons de Canton.

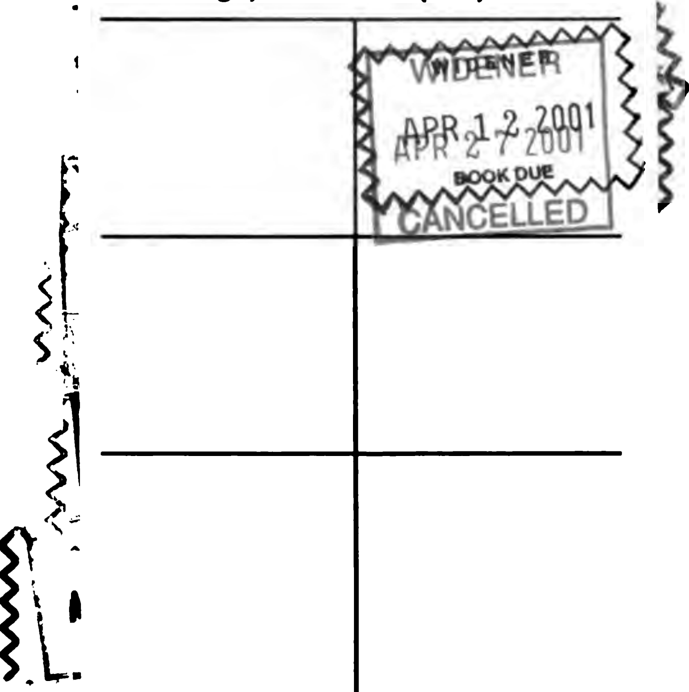
Ce ne fut que treize ou quatorze ans plus tard que les portes du Japon s'ouvrirent enfin. Comme Moïse, l'évêque de Samos avait entrevu la terre promise; comme lui, il ne devait pas y entrer, à d'autres était réservé le bonheur d'y rétablir notre sainte religion et de relever l'Église du Japon de ses ruines. Mais dans la haute situation que le vénérable prélat occupait dans l'Église de France, il n'oubliait pas son ancienne mission, il aimait à lui témoigner ses plus affectueuses sympathies et à la combler de ses bienfaits.



TABLE DES MATIÈRES




3 2044 011 998 796


WIDENER
APR 1 2 2001
APR 2 7 2001
BOOK DUE
CANCELLED

